

Juif .

errant

— Juif

héraut

Récit
autobiographique
de

POKRZYWA



par

Frédéric

BAUDIN

Juif errant.



Récit autobiographique
de Hillel POKRZYWA

par Frédéric BAUDIN



Éditions L.L.B. Valence - France

©1992 Editions L.L.B. Valence, France

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays d'après la loi du 11 mars 1957.

ISBN 2-85031-200-2

2^e édition, 1993.

Couverture :

maquette : R. Laïriché

image : Extrait d'un tableau de Jacques Guggenheim « Homme en
recherche », collection privée à Genève

Photocomposition : SCRIPTURA, 44 ch. de Géry, F - 26200 Montélimar

Impression : IMEAF, F - 26160 La Bégude de Mazenc

Dépôt légal 3^e trimestre, 1993 - N° d'impression 93309

Préface

commençant la rédaction de ce récit, je me sentis gêné par le « je » qui jaillit de ma plume, employé dès la première page ; car ce « je » était un « nous », en réalité. Oh ! bien sûr, l'emploi facile et impersonnel du « il » eût été plus commode, mais moins vivant. « Il » suppose un passé révolu ; une mort. Une biographie. Une vie remplie de froides archives, de témoignages déformés et de lettres passionnées, que le principal intéressé ne reconnaîtrait peut-être pas au jour de la résurrection des morts. « Il » me gênait, donc.

Pourtant, j'étais demandeur : je dois endosser ici la responsabilité d'avoir voulu écrire cette tranche de vie, avec le dessein avouable de présenter les Juifs *messianiques*, aujourd'hui peu connus et encore largement contestés. Quand j'allai trouver Hillel Pokrzywa, l'an passé, il donna aussitôt une réponse favorable à ma requête. Je l'interrogeai ensuite, pendant de très longues heures. Une fois seul devant ma feuille, le « je » a surgi, naturellement, sans effort. Symbiose.

Symbiose, car nous vivions l'un de l'autre : Hillel Pokrzywa parlait par ma plume qui vivait de ses paroles. Symbiose, mais non fusion. Nous étions deux, très différents ; c'était là toute la difficulté.

On aura sûrement du mal à mesurer l'ampleur de cette différence, mais qu'on en juge seulement ici par ces quelques détails : Hillel me devance dans la vie de cinquante-six longues années ! Un monde. Tout nous sépare, depuis le début de ce siècle aux années soixante qui nous virent naître l'un et l'autre. Hillel a côtoyé et aimé ces personnages que j'ai découverts en l'écoutant ; il a vu et vécu en ces lieux dont je décris certains détails qui finissent par lui échapper. Un corps, et un décor. Hillel a connu ; j'ai lu. A nous deux, nous avons la voix et les archives, l'instantané et la lente maturation du temps. Il revivait, avec une étonnante précision, tous ces moments de son histoire, au présent. Je puisais dans les archives, dans l'analyse des géographes et des historiens, des sociologues, des théologiens, des témoins, le recul — nécessaire ? — pour habiller de vieux vêtements neufs ce présent qui ne cesse de passer. Hillel en parut satisfait : il était vivant pour me le confirmer ; j'avais un avantage sur le nécrologue.

Mais un fossé nous séparait encore : Hillel était juif, je ne l'étais pas. Comment comprendre, pénétrer avec une intensité suffisante cette sensibilité, cette âme, cette histoire d'un peuple au si lourd, divin et fécond passé ? Nous avons heureusement en commun un terroir riche de siècles, le sien plus ancien que le mien, une même foi en Dieu ; une même foi en ce Messie juif dont les non-Juifs s'étaient emparé et qu'ils avaient hélas souvent défiguré, dépouillé de son identité culturelle momentanément humaine, au point que nous risquions les uns et les autres d'oublier son véritable visage. Mais alors, comment Hillel en était-il arrivé là ? Comment avait-il pu surmonter l'aversion que suscitait seulement le nom de Jésus-Christ parmi les siens ? J'étais intrigué. Hillel avait appris à connaître les hommes de plusieurs nations, et moi je découvrais son histoire, celle de son peuple, avec une naïveté d'enfant, mêlée de stupeur.

Je ne puis me sentir coupable, en raison de mon âge, des gestes commis par les non-Juifs — les « goyim » — dont je suis

l'héritier génétique ; mais je ne puis non plus demeurer insensible à l'ignominie par eux perpétrée. On peut excuser l'ignorance, mais l'indifférence est un venin subtil. J'ai donc lentement pris conscience de l'étendue des souffrances endurées par le peuple d'Hillel dont je découvrais l'exceptionnelle capacité à vaincre les obstacles les plus redoutables. J'en fus d'autant plus surpris par la ferveur que mon interlocuteur montrait à l'égard du Jésus des Evangiles, sans jamais renier ou trahir son identité juive. Cela relevait, à mes yeux, de l'énigme. Je voulais savoir, percer le mystère : je ne fais que restituer, dans ce livre, le récit — très mouvementé ! — d'un Juif de Pologne qui, avec ses amis « messianiques », m'ont ouvert les yeux sur une réalité dont j'ignorais encore jusqu'au moindre détail au début des années quatre-vingt !

Hillel Pokrzywa conserve la fraîcheur d'esprit d'un adolescent pour qui les idéaux et les absolus sont vitaux. A son âge, éprouvée par les souffrances qui eussent pu l'anéantir, cette attitude vaut de l'or. Il ne voulait pas écrire ce récit lui-même ; il ne « pouvait pas », disait-il avec modestie. C'est un homme de la parole, qui s'exprime avec simplicité dans plusieurs langues, mais pour qui la plume est trop aiguë, trop exigeante. Je dois ajouter ici que mon « je » m'a quelquefois empêché de restituer un indéniable trait de caractère de notre Juif héraut : l'humilité. Car la vie d'Hillel Pokrzywa, ponctuée de tragiques et rocambolesques aventures, et mêlée qu'elle fut à d'autres vies dont je retrace ici brièvement les contours, se déploie pleinement en une foi vivifiante, à en donner l'amour d'aimer...

Frédéric BAUDIN

Note :

Nous nous sommes efforcés, chaque fois qu'il était nécessaire, de donner dans le récit même l'explication des mots étrangers, ou propres au folklore juif. Dans le texte, une traduction ou une courte paraphrase suit donc le mot, en apposition ou entre parenthèses. On pourra également se reporter au glossaire situé à la fin de cet ouvrage. Le h guttural des mots hébreu ou yiddish est rendu par 'h.

Première partie
de Lodz à Sidi-Bel-Abbès
Un
curieux chemin
de Damas

N

I Tous avons l'habitude, nous autres Juifs, de tenir à jour, avec une certaine exactitude — et souvent beaucoup de soin — nos précieuses généalogies. Il nous faut cependant reconnaître que le génocide perpétré par les nazis pendant la seconde guerre mondiale, nous a hélas considérablement simplifié la tâche...

Mais la vie tient toujours tête à la mort !

Tenez, mon grand-père par exemple : sa première femme lui donna trois enfants, avant de mourir, trop jeune elle aussi. Il se remaria bientôt et trois enfants vinrent agrandir encore ce nouveau foyer. Six enfants donc ; et parmi eux, ma mère, Perla. Une perle, en vérité, belle et fragile. Mon père, lui, était l'aîné de quatre enfants. Je n'ai pas connu ses parents. Je garde seulement le souvenir d'une grand-mère Sarah, mais si vague, si lointain...

Ma famille se partageait entre Lodz, une grande cité industrielle, et Kazimierz-Wielki, une ville modeste de la province de Kielce. A cette époque, au début du siècle, la Pologne demeurait écartelée entre l'Allemagne, l'Autriche et la Russie tsariste. Et à l'endroit où nous étions, nous avions nettement

le sentiment d'être une province, fort maltraitée d'ailleurs, de l'immense empire russe.

Papa était cocher, à Lodz. Je le revois encore, assis sur le siège de sa calèche, mais il disparaît aussitôt de ma mémoire, comme autrefois au tournant d'une rue, dans la brume d'un petit matin, ou sous une neige glaciale et illuminée.

J'avais à peine quatre ans, en 1908, quand il mourut d'une mauvaise appendicite. On avait trop tardé à l'opérer. Je me souviens de l'enterrement, de mon étonnement d'enfant, de ma douleur même, devant cette séparation irréversible. De mon père, je ne conserve que le nom : Pokrzywa ; un patronyme un peu péjoratif et piquant : en polonais, il signifie « ortie ».

Rachel-Léa, ma petite sœur, naquit peu après la mort de mon père ; ma mère se sentit seule, beaucoup trop seule. La mort, toujours la mort. Ne m'avait-on pas déclaré à la mairie qu'un an après ma naissance ? J'étais si frêle, si maladif, avait-on dit ; et pourquoi suis-je aujourd'hui, bientôt quatre-vingt-dix ans plus tard, le seul survivant de toute ma famille ? Je conserve, avec un sourire un peu mélancolique, cet extrait de naissance qu'on voulut bien me délivrer en Pologne, en 1987. Sur les registres, je suis né en 1905... Qu'importe ! Je ne suis plus à un an près, maintenant. Mais j'aime encore la vie ! A ma naissance, on avait dû, selon la coutume, manger un plat de petits pois. Pourquoi des petits pois ? Parce qu'ils sont ronds et qu'ils roulent, comme tous les êtres en leur éphémère passage sur cette terre...

Nous fûmes recueillis par mon oncle Joseph et tante Kaïla, la sœur de Maman. Lodz était une grande ville, dominée par l'industrie textile, où vivait une très nombreuse population juive. Un quartier entier avait surgi sur les terres louées à un Polonais par deux Juifs riches et habiles. Pour obtenir ce terrain sablonneux de Baluty, un faubourg de Lodz, ils avaient

prétexté l'implantation d'une usine de verre. Une fois acquis, les Juifs s'étaient rués sur ces terres stériles, sous l'œil mal veillant et inquiet des Polonais.

Ils avaient bâti à la hâte des maisons sommaires, d'abord en bois, remplacées assez rapidement par la pierre, puis complétées par des habitations de deux ou trois étages. Ce quartier, cet enchevêtrement anarchique de rues, de ruelles et de places, fut bientôt connu sous le nom abrégé de Balut par tous les Juifs qui continuaient d'affluer à Lodz pour trouver du travail. Jusqu'en 1916, Balut devait rester indépendant de la grande cité voisine où nous avions à peine le droit de nous installer — misérable subterfuge, qui permit d'accueillir près de cent cinquante mille Juifs avant la Grande Guerre, presque tous avalés par l'activité industrielle.

Nous habitions dans une rue où les Juifs déambulaient, vendaient, achetaient, criaient mille et une choses à toute heure du jour. Ils portaient des lévites, de longues redingotes, et des casquettes noires qui assombrissaient la foule compacte en perpétuel mouvement. Ce brouhaha continu résonnait entre nos murs de la rue Alexandriskas, rebaptisée dans notre monde, en yiddish : « Mordé'hai Gabys Gas », la rue Mardochée Gabys, du nom d'un rabbin. Numéro trente-quatre, chez nous, je m'en souviens. J'en rêve toujours.

En ce temps-là, la plupart de nos familles se conformaient aux traditions héritées de nos pères. Nous gardions jalousement les commandements ; nous nous efforcions d'accomplir toutes les mitsvot, les prescriptions bibliques et talmudiques, avec plus ou moins de sincérité. C'était un monde étrange : même le schnôrer, le mendiant, y trouvait sa place et pouvait exercer son activité sans trop craindre de suspicion ! Nous le surprions parfois en train de subtiliser quelque nourriture sur les étalages ; c'était sa fonction, son métier pour ainsi dire. Nous

ne le considérons pas vraiment comme un voleur, un fautif. Nous vivions dans un univers à part.

A part des chrétiens qui apprenaient, dès leur plus tendre enfance, à nous haïr. Pour nous, ils n'existaient pas, ou peu. Sauf certains dimanches, ou le vendredi saint. Ce jour-là, ils s'en prenaient à nous avec une frénésie, une haine, une violence toutes particulières ; et l'on sait combien meurtriers furent les pogromes en Europe centrale. Sous la poussée populaire, le mécontentement engendré par une situation difficile — une mauvaise récolte, une injustice — se transformait en une émeute incontrôlable, souvent favorisée par les autorités, et même amplifiée, voire organisée, par la police ou l'armée. On accusait aussi les Juifs d'avoir empoisonné un puits, ou sacrifié un enfant chrétien pour en recueillir le sang et confectionner les « matsot », les pains azymes de la Pâque juive. Nous avions entendu parler des pillages et des massacres de Kiev, de Berdichev, d'Odessa, de Varsovie, survenus au cours des vingt dernières années du siècle précédent ; à Kichinev, à peine un an avant ma naissance... On évoquait l'affaire Blondès, un Juif de Vilna accusé de meurtre rituel, courageusement défendu par son avocat Oskar Israël Gruzenberg, et finalement acquitté.

Je n'ai jamais eu à souffrir de ces violences extrêmes. Dans notre quartier, nous étions relativement protégés. Nous étions « libres ». Nous avions notre administration, notre langue, nos écoles, nos commerces. C'était peut-être à la fois notre chance, et notre malheur. Séparation. Ghetto volontaire trop commode à surveiller, à épouvanter d'une seule menace, à mettre en flammes, à balayer d'un geste, s'il était nécessaire, aux yeux des chrétiens. Mais refuge quand même, où nous vivions heureux. Car de cette époque, je garde surtout le souvenir d'un îlot, et d'un moment de joie.

Je me souviens cependant très bien qu'un jour, j'étais très jeune encore, un de ces chrétiens rendit notre pain amer, d'un seul crachat durci de jurons abominables. Je ne faisais que

passer, pourtant. Je transportais notre précieuse 'haleh, notre pain tressé du shabbat, mais j'étais obligé, selon la coutume, de la transporter sur un plat, sans la couvrir. Un jeune Polonais ne résista pas à la tentation de se moucher dessus, comme ça, par plaisir. Un « chrétien », disions-nous. Une autre fois, j'étais avec des amis dans un parc de la ville, quand nous devînmes la risée de ces enfants « chrétiens » : ils avaient déboulonné le banc sur lequel nous allions nous asseoir, et nous étions tombés à la renverse, comme dans un film comique. Le Juif Chariot n'était pas loin...

Dans notre rue se trouvait une église. Un jour, au sortir de la messe, les fidèles prétextèrent notre « odieux commerce dominical », et en profitèrent, crucifix en main, pour dévaliser nos marchandises malencontreusement exposées en un jour si respectable. Et que leur avais-je donc fait, aux chrétiens ? demandais-je à mon oncle.

Partout dans la ville se dressaient des croix, comme autant de potences aux bras desquels on jugeait bon de nous pendre, en paroles seulement : « Tu as tué le Christ ! ». Je ne me souvenais pas avoir tué ce Christ ; et dans mon âme d'enfant s'éveillaient mille craintes, suscitées par ce meurtre dont on m'accusait, et que j'affirmais, avec force, n'avoir jamais commis. Voilà tout ce que je sus, enfant, de la doctrine chrétienne, et de ses plus obscurs partisans. La croix projetait sur notre rue une ombre plus grande encore, une ombre terrifiante que notre fourmillante activité ne nous aidait pas toujours à oublier.

Certains s'en accommodaient, malgré tout. Digne d'un sombre iceberg, notre noire communauté de boutiquiers, de talmudistes, de pauvres et un peu moins pauvres, laissait émerger un minuscule glacis, en pente douce, de riches propriétaires d'usine ; des « assimilés », pour la plupart, des « éclairés » du mouvement de la Haskalah, notre philosophie des « Lumières »

à la mode juive, née au dix-huitième siècle sous l'inspiration du philosophe allemand Moïse Mendelssohn. Plus d'un se perdaient irrémédiablement dans le cloaque incertain de nos ennemis ; mais ils étaient les canaux de notre plus chère et abondante marchandise : le textile.

Ils parlaient russe ou polonais, et gardaient leur yiddish à l'abri. Ils côtoyaient les chrétiens, envoyaient leurs enfants étudier dans les grandes universités européennes, coupaient leurs peyotes, ces franges de cheveux que chaque homme juif portait sur les tempes. Ils s'empressaient d'oublier la vieille lévite noire, usée par des générations, vendue et revendue aux plus pauvres, pour se parer au goût — russe, polonais, allemand, parisien ! — du jour.

Mais en réalité, ils reniaient rarement leurs frères du ghetto, ou leur religion ; tout au plus nous oubliaient-ils dans nos ruelles et nos rues, isolées de leur monde par un mur immatériel qu'ils avaient franchi, sans retour escompté. « Sois un homme à l'extérieur, et un Juif dans ton temple », disait l'un d'entre eux au siècle dernier, le poète Jehudah Lœb Gordon.

Plus rares furent ceux qui, parmi les plus riches, choisirent de continuer à vivre selon nos coutumes, dans notre quartier, et d'employer des ouvriers juifs en les laissant observer le shabbat, et toutes les règles religieuses. Les autres préféraient les ouvriers polonais car ils travaillaient le samedi...

Un de mes oncles, Guershom, s'était hissé au rang de comptable. Il fut le seul de ma famille à figurer parmi les « riches ». Il jouait admirablement du violon, et ses deux fils devinrent d'excellents violonistes. Le violon, dans notre rue, accompagnait toutes les fêtes. Pas un Juif qui ne se mariât sans les rires, les convulsions des cordes et des archets, aidés par une clarinette qui chantait souvent mieux sa mélancolie, que sa joie. Nos fréquents déplacements, avions-nous coutume de plaisanter, nous avaient au moins obligés à n'emporter que les choses les plus légères. Avec le temps, nous avions appris à tirer

le meilleur parti de notre pauvre bagage : le violon, depuis son apparition, fut de tous les départs. Et nos têtes, quand on voulut bien nous les laisser sur les épaules, furent notre seule matière — grise — dont nous ayons véritablement su extraire de réelles richesses !

Nos talmudistes auraient sans doute pu donner du fil à retordre à bien des juristes de toutes les contrées occidentales ! Dans notre rue, il était fréquent de voir deux hommes s'agiter, se passionner, se lancer dans un « pilpoul » effréné, une de ces discussions sans fin sur des cas presque impossibles, dont la réalité échappait parfois même à ceux qui les imaginaient ! Mais chacun de ces cas était traité avec sérieux, et obligeait les antagonistes à recourir à une prodigieuse synthèse talmudique acquise depuis l'enfance. Qu'un convoi funèbre vienne à passer au moment d'une noce, et nos hommes relançaient la discussion entamée par leurs ancêtres, consignée en partie dans le traité Ketoubboth du volumineux Talmud. A qui la priorité : la noce, ou l'enterrement ? Et si cet incident nous surprend pendant notre étude, doit-on cesser de sonder la Torah pour suivre l'un ou l'autre ? Si oui, lequel des deux ? Les plus jeunes s'inventaient des hypothèses plus extraordinaires, qu'ils traitaient avec l'air grave des érudits : « Et si une poule pond un œuf au moment où on la met à mort ? Alors, l'œuf est-il consommable, ou... ». « Rabbi Yo'hanan a dit... » coupa aussitôt l'autre pour se lancer dans une démonstration savante, mêlée d'une subtile fantaisie.

Moi, enfant, je n'écoutais guère les développements de cette casuistique trop ardue pour mes jeunes méninges. Lévitte noire ou costume d'écolier, casquette ronde à visière, noire elle aussi, pantalon tombant à mi-jambes, sous le genou, les enfants se ressemblaient tous par le vêtement. Nous ne parlions russe qu'avec les gens de « l'extérieur », quand nous étions obligés d'affronter « l'autre » administration. A l'école, nous chantions aussi — en russe ! — chaque matin : « Que Dieu

bénisse le Tsar ! » Et entre nous, dans notre hébreu mêlé d'allemand, en yiddish, nous doutions qu'une telle prière fût exaucée : l'animosité du Tsar à notre égard le laissait supposer !

Le bon roi Casimir et sa légendaire petite amante juive, Esterka, n'étaient plus ; et ses successeurs n'avaient cessé de nous empoisonner la vie depuis plus d'un siècle. Alexandre I^{er} voulut nous convertir de force pour résoudre le problème que nous lui posions par notre simple présence. Ceux qui lui résistèrent étaient nos héros ! Puis Nicolas I^{er} lui emboîta le pas en promulguant pas moins de six cents édits à notre égard, tous malveillants d'ailleurs. Il n'hésita pas non plus à enrôler les enfants juifs, des gosses de douze ans, dans son armée pour une conscription jusqu'à l'âge de... vingt-cinq ans ! Les atermoiements d'Alexandre II, souvent favorables pour nous, lui valurent d'être assassiné. Son digne successeur, numéro trois du même nom, eut la géniale et plus ferme idée d'exclure les Juifs, en plein hiver, des villes et villages situés en dehors de la Pologne. Il eut surtout l'idée d'enrayer la révolution qu'il craignait, en la « noyant dans le sang juif », selon ses termes. Pogromes. En quatre ans, près de trois cents villes et villages furent visités pour en effrayer, dépouiller, violer et éliminer mes coreligionnaires. Des dizaines de milliers de morts... Et nous, et moi, enfant, j'avais peur ; vous comprenez ?

Ue revois pourtant ma rue Mordé'hai Gabys, et j'en contemple encore la fébrile activité mêlée de joie et de misère : les enfants les plus jeunes, peyotes au vent, se poursuivent, crient, pataugent dans les flaques ou lancent quelque navire à l'assaut des mers, dans un mince filet d'eau qui ruisselle difficilement, gêné par une multitude d'obstacles ! Ils s'amusent, comme tous les enfants du monde.

Partout, le long des immeubles qui bordent notre rue, des boutiquiers s'affairent : le boulanger, l'épiciier, le coiffeur, le tailleur, le cordonnier, le ferblantier, le libraire, le fourreur, tous revêtus de la même lévite noire plus ou moins lustrée, s'interpellent et servent des clients qui semblent toujours pressés. Dans la rue, des hommes marchent — ils courent presque — comme s'ils avaient une question urgente à régler ! Et cette question urgente, c'est l'étude du Talmud, c'est la prière. Ils redoutent de perdre ce temps précieux qui leur est imparti à des futilités ! D'autres sont partis de bon matin travailler dans les usines. Les couvreurs, nombreux parmi nous, dominent les toits de la ville, tandis qu'un nombre infini d'artisans s'échine sur des métiers à tisser, dans les minuscules ateliers qui pullulent dans Balut.

Plus loin, des adolescents sortent d'une yeshiva, une école d'étude talmudique : ils ont l'air grave. Ils sortent lentement,

en se balançant d'avant en arrière, comme s'ils priaient encore. Nombreux sont ceux qui portent des lunettes, dont la monture noire tranche avec la pâleur de leur teint. Pour les plus âgés, un duvet sombre, roux parfois, apparaît sur les joues et le menton. Plus tard, ce duvet juvénile se transformera en une longue barbe flottante, bientôt grise et... honorable ! Comme celle de ce vieux Juif, un vieux « Yid » comme nous disions en yiddish, qui semble rêver au beau milieu de la rue. Bon nombre de ces jeunes hommes poursuivent longtemps leurs études dans les yeshivot, pour devenir rabbins, ou pour remplir toute autre fonction religieuse et juridique dans la communauté. Ils forment, avec l'incessante occupation des boutiquiers et des ouvriers, un contraste des plus saisissants : ils sont, diront certains, comme l'antithèse de tout ce qu'il y a de matériel chez les Juifs !

Les jeunes filles portent de longues robes. On reconnaît celles qui ne sont pas mariées à leur cheveux noués en tresse, tandis que les femmes sont rasées le jour de leur mariage et portent une perruque. Mais avec le temps, durant les vingt années où je vécus en Pologne, j'assistais à une sensible évolution : les robes raccourcirent, parfois dangereusement aux yeux des plus orthodoxes, les décolletés s'élargirent, et certaines jeunes femmes osèrent même porter une perruque à la « garçonne » ! Plus tard, après la Grande Guerre, plusieurs femmes abandonnèrent définitivement la perruque et laissèrent repousser leur belle chevelure. Mais les anciennes générations ne s'y résignèrent jamais.

Le matin, nous nous rendions à l'école. Pour ma part, je marchais un long moment pour rejoindre l'école Jaroczynski. C'était une école juive, assez moderne, où nous parlions russe. Nous portions une sorte d'uniforme : veste noire à col officier, serrée à la taille par une ceinture, et une casquette verte, aux couleurs de l'école. L'après-midi, nous allions au 'heder, l'école religieuse, où les enfants apprenaient, auprès des rabbins,

l'hébreu et les fondements du judaïsme. Nous commençons l'étude du 'Houmash, les cinq premiers livres de la Bible écrits par Moïse. Le 'heder se trouvait près de la maison. Notre maître était sévère, et je me souviens que ma seule tentative d'école buissonnière fut sanctionnée lourdement, de la main même de notre cher rabbin, par une fessée mémorable ! Nous étions très nombreux à l'école, et nous nous serrions comme des harengs sur les bancs, au sein d'un tumulte de voix enfantines psalmodiant les pages compliquées de la Michna et de la Guemara, ces abondants commentaires rabbiniques regroupés dans le Talmud. Vers cinq heures, nous regagnions nos maisons avec de très nobles pensées, et le plaisir de retrouver notre famille !

Joseph et Tante Kaïla n'avaient pas d'enfants. L'oncle Joseph était porteur, et il gagnait tout juste de quoi nous nourrir. C'était une activité courante, très réglementée : il fallait bénéficier d'une autorisation spéciale, et les charrettes utilisées à de telles fins étaient immatriculées. Nous vivions dans une seule pièce, d'environ vingt-cinq mètres carrés, qui servait tout à la fois de cuisine, de salle à manger, de chambre, et de salle de bain ! Chaque étage de l'immeuble était composé d'une quinzaine de ces pièces. Les toilettes étaient dehors, dans la cour. Seul le propriétaire, au premier étage (le plus cher à cette époque où nous ne connaissions pas encore l'ascenseur !), s'était octroyé plusieurs de ces pièces, sans d'ailleurs qu'il ait jugé bon d'abattre les cloisons pour se faciliter la vie ! Il s'obligeait donc à passer par le couloir commun, pour accéder aux autres parties de son appartement ainsi divisé.

Nous n'avions pas le sentiment de vivre dans de mauvaises conditions : autour de nous, presque tous les gens habitaient ces « appartements » d'une seule pièce. Il m'arrive de rêver encore de ces lieux. Je revois très bien la table, le buffet, les deux lits de mon oncle et ma tante, de ma mère, les paillasses que nous partagions avec ma jeune sœur, ces pauvres objets qui meublaient notre univers. Une seule fenêtre, assez grande, éclairait

notre logis ; une seule, parce que les loyers variaient considérablement, en fonction du nombre de fenêtres dont nous jouissions pour y voir un peu plus clair ! Près de cette fenêtre, la cuisinière, bleue comme la mer, brûlait continuellement, sauf pendant la dernière partie de la nuit. Le matin, nous nous blottissions sous nos duvets d'oie. Au lever du jour, en hiver, nous contemplions l'eau gelée dans la bassine, en redoutant d'avoir à l'affronter dans quelques instants pour nous débarbouiller. Dehors, la température descendait jusqu'à moins vingt, ou beaucoup plus bas ! La neige accompagnait invariablement deux à trois mois d'hiver. Mais nous étions habitués à ces rigueurs, et je ne me souviens pas d'avoir souffert, à aucun moment, d'un manque de confort. Je crois pouvoir ajouter que la véritable chaleur dont nous jouissions alors, était celle de notre intense vie sociale et communautaire.

Chaque immeuble avait sa cour. La cour ! Tout un monde ! Les écuries d'où s'échappaient les puissantes effluves du fumier chaque jour évacué vers la campagne. Comme j'aimais voir mon père, au temps où il vivait encore, chercher son cheval pour l'atteler à sa calèche ! La cour ! Les échoppes de petits marchands qui vendaient, au détail, une marchandise hétéroclite : cigarettes (à l'unité !), harengs saur et carpes (en demi tranches !), pains au son (si noirs !), fruits, légumes... La cour, témoin de nos amours et de nos disputes, de nos joies et de nos malheurs, de nos fêtes les plus animées. Pour la période de Souccot, la fête des tentes, nous construisions une grande souccah, une cabane en bois. Et nous nous retrouvions là, au milieu de notre cour, tous les habitants de l'immeuble, pour manger ensemble. Après les repas, nous chantions les « zemirot », les psaumes qui accompagnaient ces réjouissances. Pour la fête de Pourim, les enfants se déguisaient, puis ils allaient offrir, de porte en porte, des friandises ou de menus cadeaux, en souvenir d'Esther et Mardochee, et de tous les Juifs qui échappèrent au massacre préparé par Haman dans l'immense

empire des Mèdes et des Perses. Ce jour-là, il était permis aux adultes de boire du vin au point de ne plus savoir si l'on disait : « Béni soit Mardochee et maudit soit Haman », ou le contraire !

Un baal darshan, un conteur, venait de temps en temps dans nos cours ou dans nos synagogues. Il nous tenait en haleine tout un après-midi de shabbat, toute une soirée, en nous racontant la vie de Moïse, d'Elie ou de David. Il nous émerveillait en évoquant la patience et la persévérance d'Hillel, l'un de nos plus grands sages des temps anciens. Hillel n'avait-il pas, juché sur un toit, veillé toute une nuit d'hiver, sous la neige, pour écouter l'enseignement de Shemaïa et d'Avtalion ?

Le darshan nous faisait trembler en contant la légende du Golem de Prague ou celle du Dibbouk. Pour nous rassurer et nous inculquer quelque morale, il terminait par une fable que nous ne nous lassions pas de répéter et d'entendre. Dans l'une de ces fables, un rusé renard affamé faisait semblant de s'étonner en voyant des carpes effrayées dans leur étang. Il tentait alors de les inviter à échapper aux filets des hommes et les incitait à émigrer sur la terre ferme. Mais les poissons, aussi craintifs qu'ils étaient des mailles redoutables, n'en perdaient pas pour autant leur sagacité : ils avaient démasqué la ruse du renard qui désirait les engloutir. Ils lui répondaient alors : « Si, dans l'eau, nous sommes déjà en péril, à combien plus forte raison le serons-nous hors de l'eau où ce n'est pas notre royaume ! ». Et nous en déduisions qu'il valait mieux pour nous accepter notre condition d'homme et de Juif, et ses limites, plutôt que vouloir se surpasser et risquer d'être détruits...

De toutes les fêtes, de tous les moments les plus intenses, je garde particulièrement le souvenir du shabbat. Dès le vendredi après-midi, les hommes allaient au mikvé, le bain rituel. Ils entraient dans une sorte de sauna, une pièce très chaude où ils se massaient à l'aide de branches d'hysope. Puis ils descendaient et se plongeaient par trois fois, en signe de purification, dans le mikvé, un bassin assez profond muni d'un

escalier en pierre. Pour nous, les plus jeunes, nous nous contentions d'une bassine remplie d'eau soigneusement renouvelée, dans notre appartement. L'eau nous était apportée chaque jour par un porteur, et le vendredi nous constituions une réserve spéciale.

Après le service à la shul, la synagogue, les hommes revenaient à la maison. Une nappe propre ornait la table, une 'haleh encore chaude ajoutait son parfum à celui des fameuses « gefilte fish », les carpes farcies, ou plus simplement d'un hareng salé, lorsque l'argent manquait. Tout se déroulait alors dans une atmosphère douce, de rêve presque, pour nous les enfants. Tante Kaila, dès la première étoile apparue dans le ciel, avait allumé deux bougies dont les flammes dansaient joyeusement dans la pièce. L'oncle Joseph, vêtu de ses plus beaux habits, prononçait sur nous une bénédiction. Combien il était bon de sentir alors sa main se poser sur nos têtes, de l'entendre prier : « Que Dieu vous rende semblables à Ephraïm et Manassé, à Sarah, Rébecca, Rachel et Léa ! ». Nous nous sentions réconfortés par cette forte main qui nous protégeait. Puis il prononçait le kiddoush en élevant une coupe de vin au-dessus de nos têtes, et distribuait à chacun le motsi, un morceau de pain. A la fin du repas, nous chantions ensemble les zemirot, les cantiques, sur des mélodies slaves.

Le lendemain, le shabbat était un jour chômé. Notre quartier était paisible ; aucun Juif qui travaillât en ce jour saint. Il faut ajouter ici que notre petit monde, si uni et soudé fût-il, n'en était pas moins déchiré par de multiples courants d'opinion religieux et politiques. Les discussions allaient bon train ! Mais personne ne s'opposait réellement aux pratiques des uns et des autres. Chez nous, le shabbat et les fêtes étaient assez scrupuleusement respectés. Je me souviens que le samedi, un goy, un non-Juif, venait allumer les lumières et faire le feu dans nos maisons ; car notre religion nous interdisait de faire du feu un jour de shabbat. Cet homme — nous l'appelions le

« schabbès goy » — c'était le concierge ! Tous les immeubles étaient gardés et entretenus par un concierge. Il ne se distinguait de nous que par le vêtement, et encore, pas toujours. Il parlait yiddish comme nous, il était souvent très pauvre. Il faisait à ce point partie de notre milieu que bien des concierges non-juifs furent déportés par les Allemands durant la seconde guerre mondiale...

Je garde le souvenir — culinaire ! — de nos samedis midi ! Depuis la veille, un plat mijotait dans le four du boulanger qui demeurait longtemps chaud après la confection des derniers pains. C'était une sorte de ragoût, le shulent, cuit à l'étouffée pendant près de dix-huit heures ! C'était excellent. L'après-midi, nous sortions quelquefois, quand le temps le permettait. Certains hommes étaient vêtus d'une yebetze, un genre de pardessus léger, en soie ; ils étaient coiffés de leur shtraïmel, un chapeau rond orné, sur les bords, de queues de loutre, ou de vison pour les plus riches. Le soir, nous quittions doucement ce moment de relative quiétude, avec regret, en chantant les dernières zemirot : « Hiné El yeshouati... Voici le Dieu de mon salut ; j'ai confiance, je ne crains rien, car Dieu est ma force et mon chant, il assure mon salut ! »

Parmi les repas mémorables, comment ne pas évoquer encore le Seder, le repas de Pessa'h, la Pâque juive, qui nous réunissait une fois de plus en famille. Peu de temps auparavant, ma mère avait fait bouillir toute notre vaisselle par un homme qui passait de maison en maison, pour rendre tous les ustensiles cachers, purs, propres à être utilisés pour ce temps spécial de Pessa'h. Nous enlevions toute trace de produit susceptible de contenir du levain dans notre petite pièce, et nous mettions un soin tout particulier à bien balayer jusqu'au moindre interstice du parquet ! Le soir venu, mon oncle s'habillait en blanc, et présidait le repas dont l'ordre (tel est le sens du mot *seder*) était immuable. Nous lisions ensemble la Haggada, le récit de la sortie du peuple juif du pays d'Egypte,

nous chantions les psaumes du Hallel. Sur la table, de nombreux aliments servaient de symboles pour évoquer tour à tour les larmes de nos ancêtres asservis aux Egyptiens (de l'eau salée), l'amertume de cette période difficile (des herbes amères), les pains sans levain, ou matsot, que nos pères avaient également mangés en fuyant à la hâte, l'os d'un agneau pour rappeler que le sang de cet animal, apposé sur l'ordre de Dieu sur les linteaux des portes, avait servi de signe afin que l'ange de la mort ne touchât pas aux maisons juives...

Nous mangions une soupe de betteraves fermentées liée à l'œuf. C'est étonnant, je m'en aperçois maintenant, comment tous ces plats me sont restés en mémoire ! A croire que ma sensibilité gustative revêtait une importance toute particulière ! Pourtant... Un détail encore : c'est à cette période que nous achetions des oies dont nous tirions les plus grandes richesses ! La viande était confite pour durer longtemps encore, la graisse récupérée pour servir à la cuisson des aliments, le duvet soigneusement récolté servait à confectionner nos indispensables édredons pour affronter le prochain hiver.

La famille jouait un rôle essentiel dans nos vies. Malgré les différences sociales, nous n'en restions pas moins profondément attachés les uns aux autres. Les liens se tissaient surtout entre les parents les plus proches. Yentl, la sœur de Joseph (le mari de ma tante Kaïla), s'était mariée avec mon oncle Aaron, frère de Kaïla (et donc de ma propre mère !) : le frère et la sœur, Joseph et Yentl, s'étaient mariés avec la sœur et le frère, Kaïla et Aaron. Ces mariages multiples entre deux familles étaient fréquents, et celui-ci n'avait rien de très original en comparaison de l'extraordinaire complexité de certains liens matrimoniaux.

Aaron et sa femme Yentl habitaient dans un quartier de Lodz où vivaient de nombreux Juifs, l'Alte-Sztouet (Altshtot), la vieille ville, près des « colonial gesheft », les magasins « coloniaux » (je ne sais plus très bien pourquoi ce nom leur était

donné !). Ils possédaient l'un de ces magasins de demi-gros, où ils vendaient de la farine, des pommes de terre, du blé et une multitude de produits alimentaires. Or, mon oncle Joseph, qui était porteur, se rendait chaque jour à la vieille ville pour trouver du travail. Ils étaient là, plusieurs porteurs, à attendre qu'on les appelât pour livrer quelque marchandise fraîchement acquise dans les magasins qui bordaient la place du marché. Dès qu'il le pouvait, l'oncle Aaron ne manquait jamais d'appeler Joseph pour transporter de lourds colis sur sa charrette, ou sur son dos. Jamais Joseph n'en voulut à son beau-frère de l'employer ainsi ; et l'oncle Aaron savait aussi se faire aimable et attentionné : il rémunérait Joseph au-delà du prix normalement pratiqué ! Ces jours-là, l'oncle Joseph m'emmène dans une kreczma, une auberge juive, pour manger des tripes — cacher ! Encore un plat que j'appréciais à sa très juste valeur !

Les frères et sœurs de mon père vivaient aussi à Lodz. Guershom, le comptable, se maria avec une jolie femme qui lui fit honneur dans sa nouvelle situation. De tous mes proches parents, il fut le plus aisé. Je me souviens très bien du jour de son mariage ; j'avais sept ou huit ans. Son frère, mon oncle Yankel, qui était tailleur, m'avait confectionné un costume marin, avec une vareuse et une jolie cravate. Quelle aubaine pour moi ! Porter un si beau vêtement me semblait beaucoup plus important que d'assister au mariage de mon oncle et de son épouse, réunis un instant sous le dais nuptial pour prononcer leur vœux ! Et les violons de Guershom et de ses amis avaient chanté si fort cette nuit-là, que cette musique enjouée, ce rythme aux accents slaves et orientaux à la fois, ces danses gaies et fraternelles, tout cela reste gravé en moi, comme une lueur, fébrile et vacillante, d'un monde aujourd'hui disparu.

Æ/ouvenirs. La mémoire, dit-on, déforme le passé, et notre imagination nous joue parfois le même tour, quand nous tentons de voir plus loin que le présent. Il est donc fréquent d'embellir le passé, ou d'en exagérer la noirceur, s'il fut triste. Il en va de même pour le futur. Je crois demeurer assez proche de la réalité — à peine si je l'idéalise un peu ! — en décrivant le monde de ma petite enfance ; car les années qui suivirent, et dont je garde le souvenir intact, contribuèrent à me forger une opinion durable et réaliste sur les événements de la vie.

Peu avant la Grande Guerre, en 1914, Maman nous avait quittés, avec ma sœur Rachel-Léa. Son père lui avait trouvé un mari ! Grand-Père Zelik était marchand de bestiaux dans un village de la province de Kielce, à Kazimierz-Wielki. Il était en contact avec un homme de la même profession, veuf depuis peu, et père de six enfants. Sa femme était morte juste après l'accouchement du petit dernier.

Il fut donc convenu que ma mère irait rencontrer cet homme, et s'il lui plaisait, qu'elle se marierait sans trop tarder ! Ce qu'elle fit d'ailleurs, dans les mois qui suivirent son départ. Elle dut s'occuper de sa nouvelle famille, mais l'aînée des filles avait vingt ans et n'acceptait guère la présence d'une inconnue, rivale dans le rôle maternel qui lui était jusqu'alors échu : le

plus jeune des enfants fêtait tout juste son premier anniversaire... Ils s'installèrent à Działoszyce, un village voisin de Kazimierz-Wielki. Je restais donc seul avec mon oncle Joseph et Tante Kaïla, à Lodz.

L'été venu, mon oncle m'accompagna en train jusqu'à Kielce. Après une nuit agitée dans un hôtel, Joseph me fournit des indications pour me rendre, à pied, jusqu'à Działoszyce. Plusieurs dizaines de kilomètres. J'avais dix ans...

Je marchais sans trop de peine, malgré la chaleur étouffante, orageuse, si fréquente à cette époque-là. Je quittai Kielce et ses maisons basses, ses hauts trottoirs de bois conçus pour éviter de patauger dans la boue. Le paysage se modifia : autour de la ville, les collines boisées étaient peuplées de grands dépôts de bois, de fours à ciment, et de carrières. Puis j'avançai par courtes étapes, vers le sud, sur cet immense plateau de la « Petite Pologne » qui s'étendait au nord vers la « Grande Pologne », la vraie plaine (le mot « Pologne » signifie « Plaine »). Lodz marquait la transition entre les deux régions. Mais plaine ou plateau, la différence était minime : notre pays était désespérément plat, d'une monotonie irritante ; des étendues sablonneuses et tourbeuses à peine brisées par quelque mamelon isolé, ou par un coteau aux versants adoucis comme à Kielce, et ceci jusqu'aux contreforts plus accidentés des Carpates, tout à fait au sud !

Je longeai d'abord la Nida, un affluent de la Vistule, le long fleuve qui parcourt plus de mille kilomètres avant de se jeter dans la Baltique, à Dantzig (Gdansk) au nord. Je contemplais d'immenses champs de seigle, de blé, d'avoine et d'orge où les moissonneurs s'affairaient encore. D'autres champs verdissaient et coloraient cette morne campagne : les feuilles de centaines de milliers de betteraves s'épanouissaient lentement. Des vaches et des chevaux pâturaient dans des prairies drainées par les abondants cours d'eau qui les bordaient. Quelques bouquets d'arbres rompaient cet enchevêtrement de minuscules parcelles morcelées,

29

des pins et des sapins sur les rares hauteurs, ou des chênes et des hêtres blottis au fond d'un vallon. Ailleurs, de maigres landes couvraient les lieux délaissés par les hommes. Au printemps et au début de l'été, lorsque les eaux grossissaient, il n'était pas rare de voir, sur les rivières, d'immenses trains de bois coupé dans les forêts du sud-est. Ils rejoignaient la Vistule, et gagnaient ensuite le nord du pays, sous la conduite d'hommes (des Juifs souvent), passés maîtres dans cet art — difficile et risqué — de maîtriser (et de vendre !) ces immenses radeaux capricieux : s'ils échouaient sur une berge lors d'une crue, c'était parfois irrémédiable.

Chaque jour, je m'arrêtais chez des Juifs dont on m'avait donné l'adresse. Chez l'un d'entre eux, je fus dévoré par les punaises tout au long d'une nuit mémorable ! Je visitai ainsi plusieurs shtetl, des villages, où la population juive était nombreuse, voire majoritaire. Certains shtetl étaient coupés en deux, souvent par un minuscule cours d'eau : d'un côté les Juifs, de l'autre les chrétiens. Mais ailleurs, les populations étaient généralement mélangées. A la différence des Polonais, les Juifs ne travaillaient jamais le sol, ou très rarement. Ils étaient commerçants. Dans les bourgades, nous pouvions voir ainsi de nombreux boutiquiers juifs revêtus de l'éternelle lévite noire, et de la casquette à visière ! Ils vendaient de tout, comme dans les rues de Lodz, mais à une clientèle plus réduite, hélas misérable en bien des lieux. Il n'était pas rare de voir des enfants pieds nus dans la boue ; quand le froid arrivait, ils enrroulaient des sacs de pommes de terre, en toile, autour de leurs pieds gelés...

Il était facile de repérer les boutiques polonaises, pour la plupart surmontées d'une petite statue de la vierge noire de Czestochowa — ces « idoles » nous dégoûtaient — éclairée par une ampoule électrique ; quand l'électricité arrivait jusque là... Les trottoirs n'existaient pas, ou peu, et les jours d'orage, la

boue collait irrémédiablement à nos chaussures. Par bonheur, et contrairement aux idées reçues, il ne pleut pas plus dans le sud de la Pologne qu'à Paris ! Et si le ciel est souvent gris, les hivers très froids, les pluies — certes efficaces ! — sont relativement espacées.

J'arrivais à Dzialoszyce au mois d'août, peu avant le jeûne de Tishebov (Tisha be Av), jour de commémoration de la double destruction du Temple de Jérusalem par les Babylo niens et par les Romains, à six siècles de distance. Je croyais passer mes vacances chez ma mère, et revenir ensuite à Lodz où m'attendaient Joseph et Kaïla : sans enfant à la maison, après tant d'années de vie commune avec nous, la solitude s'ajoutait à leur désespoir. Il était d'ailleurs convenu, d'un avis unanime, que ma place était chez eux. Nous considérions cela comme normal, à cette époque, qu'un enfant soit élevé chez son oncle, et non seulement par sa mère. Il faut ajouter que les ressources des uns et des autres étaient restreintes ; et l'on partageait au mieux. De plus, je devais reprendre l'école, car il n'en existait aucune dans le shtetl où vivait ma mère, ni dans les environs immédiats. C'était un argument décisif !

Je ne sus jamais rien des sentiments de ma mère sur cet arrangement. Mais comme toute mère, son cœur saignait pour ses enfants. Elle n'eut d'ailleurs jamais à en éprouver la réalité : en septembre 14, la guerre éclata. Je fus obligé de rester chez Maman, et ce dilemme, s'il en fut un pour elle, ne se posa dès lors plus jamais. La guerre allait cependant ravir ma chère mère, comme des millions d'être humains à travers le monde. La guerre...

La Pologne n'existait plus en tant que telle depuis deux siècles. Elle fut d'ailleurs le champ de bataille privilégié des peuplades slaves, germaniques et Scandinaves, tout au long de l'histoire. Partagée entre la Russie, l'Allemagne et l'Autriche,

31

elle connut un sort misérable durant la première guerre mondiale. Les jeunes Polonais se retrouvèrent ainsi mobilisés dans des armées différentes, et furent contraints de se battre contre leurs anciens compatriotes.

De la fenêtre de notre maison, nous pouvions voir passer les soldats, et parfois des chevaux sans cavalier... Un jour, un contingent de Cosaques — russe donc — vint frapper à notre porte. Nous les connaissions pour être très violents, et anti sémites. Aussi ne nous leur ouvrîmes pas. Qu'à cela ne tienne ! Ils défoncèrent la porte, pillèrent toute la nourriture, saccagèrent notre mobilier, heureusement sans porter la main ou les armes contre nous. Peu après, nous avions à peine réparé les dégâts, un régiment de Tatars — russe également — s'abattit sur la contrée. Ils nous confisquèrent purement et simplement la maison, et nous dûmes nous réfugier ailleurs.

Quelques semaines plus tard, nous étions à peine revenus dans notre demeure quand des soldats allemands se présentèrent devant notre porte ! Ils frappèrent poliment, et demandèrent l'hospitalité avec une courtoisie et une amabilité sincères. A cette époque, ces Allemands ne manifestèrent aucun sentiment antisémite envers nous, en dépit d'une ardente propagande déjà sensible en Allemagne. Au contraire, ils nous protégeaient contre d'éventuels ennemis ! L'officier qui logeait à la maison nous prenait sur ses genoux, nous racontait des histoires, nous montrait ses armes, nous offrait du chocolat ! En août 1915, lorsqu'ils occupèrent Varsovie, certains Allemands protégèrent même les Juifs. Comment pouvions-nous imaginer qu'à peine trente ans plus tard, ils seraient les bourreaux les plus terrifiants de l'histoire de l'humanité, que dans ce même ghetto ils donnaient l'assaut final pour en anéantir tous ses habitants ?

Vers la fin de l'année 1914, Maman tomba malade. Choléra. Elle fut emportée par l'épidémie, comme des milliers d'autres tout autour de nous, en quelques jours où elle connut d'ultimes et éprouvantes souffrances. Elle avait tout juste eu

la joie de donner un premier et dernier enfant à son nouveau mari...

La guerre semblait s'éterniser. Je n'allais plus à l'école depuis deux ans quand, en 1916, mon cher Grand-Père Zelik vint nous chercher pour nous recueillir chez lui. Nous déménagâmes donc, ma sœur et moi, une fois de plus.

Le village de mon grand-père ressemblait beaucoup à celui que nous venions de quitter : mêmes maisons, d'un étage, souvent en bois, blotties les unes contre les autres et divisées en « appartements » exigus, mêmes toits de chaume, ou en bois, mêmes porches donnant accès à une cour, et aux écuries attenantes, mêmes rues aux délimitations approximatives ! Zaïde et Bube (Grand-Père et Grand-Mère) vivaient là avec deux enfants. D'un premier mariage, mon grand-père, Zelik, avait eu trois enfants : ma mère, Tante Kaïla, et Aaron, qui vécurent tous les trois à Lodz. Il s'était remarié après la mort de ma grand-mère, avec une brave femme que nous appelions, en yiddish, Bube, Grand-Mère. Ils avaient eu trois enfants, dont deux demeuraient encore chez eux à l'époque où je vins avec ma sœur.

De notre séjour à Kazimierz-Wielki, je garde quelques souvenirs poignants : la chèvre dont je fus l'heureux propriétaire (et qui me suivait partout comme un jeune chien !) ; les veaux que nous pesions avec mon grand-père, avant de les vendre et de les mener au sho'het, le boucher juif, seul habilité pour mettre à mort les animaux d'après nos lois talmudiques. Pour être sûr de le déclarer « caché », il fallait que l'animal soit égorgé d'une certaine manière, que ses nerfs sciatiques soient excisés, et que la viande découpée soit encore salée pendant une demi-heure, puis lavée à grande eau avant d'être cuite, afin d'en extraire le sang. Mais juste après la mise à mort de l'animal, le sho'het prélevait soigneusement les poumons de la bête, soufflait dedans comme dans un ballon, et les observait

33

attentivement : si une seule tache apparaissait, la viande était déclarée impropre à la consommation. Nous la revendions alors aux Polonais !

Un jour, un ami donna une caille vivante à mon grand-père. Cela représentait un mets de choix ! Aussi Zaïde Zelik me confia-t-il la douloureuse mission de porter la caille chez le sho'het, afin qu'elle soit mise à mort selon les règles talmudiques. J'étais jeune encore, et je supportais mal tous ces abattages d'animaux. Je me refusais donc de porter l'oiseau chez le boucher ; je redoutais de le tenir dans mes mains ! Mais Grand-Père glissa la caille dans un sac, et je dus me soumettre à son désir. Pendant le voyage, la pauvre caille s'étouffa dans le sac que je gardais soigneusement fermé, de peur que l'oiseau ne s'envolât. Quand je la présentai au sho'het, elle était déjà morte. Il me renvoya, l'air mécontent. Grand-Père Zelik était plutôt doux de nature, mais je me souviens quand même des mouvements de sa longue barbe grise qui oscilla au rythme de ses paroles furieuses, et surtout de la spectaculaire fessée que le vieil homme m'infligea, quand je revins à la maison avec la pauvre caille étouffée, et donc... immangeable !

J'avais un bon ami à Kazimierz-Wielki : c'était le fils du cordonnier. Son père était sioniste, depuis qu'un groupe de Hovevei Zion, les amants de Sion, était passé dans notre village. On parlait alors beaucoup, depuis les pogromes des années 1880, d'un retour et d'un établissement possibles en Palestine, sur la terre de nos ancêtres. Des centaines, puis des milliers de Juifs polonais, russes, et de toute l'Europe centrale, avaient émigré pour créer des colonies agricoles. Ils avaient cultivé des terres arides et incultes, affronté la malaria qui sévissait dans les zones marécageuses, défendu leur vie... En 1909, ils avaient même fondé une ville, là où n'existaient jusqu'alors que des dunes de sable, une ville au nom poétique et prometteur : Tel-Aviv, la colline du printemps.

Forts de tous ces succès, les sionistes intensifiaient la propagande dans les pays d'Europe et aux Etats-Unis. Ils avaient reconnu leur chef de file en Théodore Herzl, un journaliste autrichien qui voua sa vie à cette cause : en poste à Paris lors de la fameuse affaire Dreyfus, il avait compris que l'antisémitisme demeurait latent dans les consciences, même dans le pays des Droits de l'homme, en France. L'idée avait donc germé en lui que seul un foyer national, en Palestine si possible, apporterait une réelle solution au douloureux problème qui agitaient notre peuple depuis tant de siècles.

Herzl disparut prématurément, l'année de ma naissance, usé par un incessant labeur. Mais le mouvement sioniste continuait. Mon ami ne cessait d'en parler, dans son village de Pologne ! Partout, le sionisme faisait de nouveaux adeptes : des jeunes hommes et femmes partageaient, des moins jeunes aussi, dans l'espoir de recréer là-bas une société idéale. L'attrait de la vie communautaire, de la ferme collective, du partage des biens et des bénéfices, était extrêmement puissant chez des gens jus qu'alors confinés dans une réelle misère sociale. On croyait aussi à une sorte de rédemption par le travail de la terre, à l'instar de quelques penseurs russes de l'époque.

Trois catégories de Juifs vivaient alors en Pologne : les plus religieux demeuraient scrupuleusement attachés aux valeurs traditionnelles. Mais dans ce monde religieux, une fracture très profonde s'était opérée deux siècles auparavant. Les trop nombreuses références à la mystérieuse et occulte Cabale, l'exubérance et la piété populaires des 'hassidim, avaient gêné les partisans du Gaon de Vilna, un célèbre rabbin plus attaché aux seuls Talmud et habituels commentaires rabbiniques. Avec le recul (j'étais autrefois trop jeune pour en juger !), je crois que ma famille, à Lodz, s'apparentait d'abord à ces « mitnaguedim », les opposants, influencés jadis par le Gaon de Vilna, et peu enclins à verser dans les spéculations ésotériques, ou les interprétations propres à la Cabale. La

cassure, beaucoup moins nette à mon époque, continuait de diviser en partie les Juifs pieux, même si le 'hassidisme avait fini par prendre une place prépondérante.

Ce mouvement très populaire n'était pas homogène. Les 'hassidim se regroupaient autour de leurs rabbins, ou des tsadiks, des « justes » — des hommes considérés comme des saints —, qui constituèrent bientôt autant de véritables dynasties : les fils remplaçaient naturellement leurs pères quand ils venaient à mourir. Cela prenait parfois des dimensions extraordinaires, et l'on prêtait volontiers aux rabbins ou aux tsadiks un pouvoir quasi miraculeux, ou tout au moins un rôle juridique incontesté : c'était le rabbin qui tranchait en cas de conflit, qui donnait son opinion sur un mariage, qui « prédisait » telle bénédiction sur ceux qui le consultaient. Même ceux qui doutaient d'un tel pouvoir aimaient à se prêter au jeu, au folklore de leur tradition. Certains d'entre eux émigraient aussi en Israël, en nombre assez restreint, et sans adhérer au mouvement de Théodore Herzl.

Un deuxième courant s'opposait, en général avec détermination, à ce comportement traditionnel. Avec l'essor de l'industrialisation, le monde ouvrier s'était considérablement développé. Bientôt, les idées socialistes pénétrèrent les classes les plus défavorisées par l'intensification des moyens de production. Les Juifs d'Europe centrale constituèrent leurs partis et leurs syndicats : le Bund, le Poaleï Tsion, l'Agudat Israël... Par réaction, et sous l'influence du matérialisme prêché par Marx, ils abandonnèrent toute pratique religieuse. Pour une large part, ce sont aussi ces idées nouvelles, les principes naissants du Socialisme, qui accompagnèrent les premiers colons juifs sionistes sur la terre d'Israël.

Le troisième groupe cherchait à s'intégrer définitivement à la société bourgeoise de leur pays d'accueil. Ceux-là réussissaient fort bien ; ils étaient souvent riches et suscitaient la

méfiance, la suspicion, la jalousie de leurs pairs non-juifs. On put dire, dans une certaine mesure, qu'ils furent sans doute pour beaucoup dans l'animosité qui agita les Russes et les Polonais, et qui conduisirent ces derniers jusqu'aux violences que nous évoquions plus haut. D'où une certaine déception d'ailleurs, devant l'échec de leur philosophie des « Lumières », pour ces Juifs en mal d'assimilation. Mais les plus riches finançaient de nouvelles initiatives sionistes !

Bientôt, la famille de mon ami émigra à son tour vers le paradis sioniste. D'autres lui préférèrent l'Amérique... Je crois que c'est à ce moment-là que l'envie de partir germa doucement en moi. Mais je me trouvais bien chez Zaïde et Bube ! Et je n'avais pas le choix, j'étais jeune encore.

Chez nous, sans être aveugle, la religion conservait toute sa rigueur, sa saveur aussi. Comme à Lodz, nous fêtions les mêmes événements : la Pâque, la délivrance d'Esther, le séjour d'Israël dans le désert sous les tentes, les « jours redoutables » de Rosh Hachanah, notre nouvel an, et Yom Kippour, le Grand Pardon. Ce jour-là, ébranlé par l'appel vibrant et sonore émanant d'une corne de bélier appelée « shofar », je pleurais sincèrement sur mes fautes. Le shofar évoquait aussi le bélier sacrifié par Abraham, à la place d'Isaac. Je ne me souviens pas d'avoir accompli ces rites, ce jeûne, avec une humiliation feinte, ou par obligation. L'émotion nous étreignait : les hommes revêtus de leur kitl, une longue tunique blanche qui leur servira de linceul au jour de leur mort, les taleth, les châles de prière qui couvraient toutes les épaules et les têtes, la grande bougie prévue pour brûler au moins vingt quatre heures, et qui se consumait lentement, le 'hazane qui chantait, d'une voix de ténor, solennelle, la prière d'annulation des vœux (Kol Nidrei), tout cela nous maintenait dans une atmosphère que seul ce moment-là pouvait recréer.

A Kazimierz-Wielki, l'année de mes treize ans, je devins Bar-Mitsva. J'étais désormais responsable devant Dieu de tous mes agissements. Il m'était bien difficile de prononcer, ou de comprendre, ces paroles du Moussaf de Rosh Hachana, cette prière : « ... A cause de nos fautes, nous avons été exilés loin de notre pays... », ou celle de Yom Kippour : « ... Notre Dieu et Dieu de nos pères, que notre prière parvienne jusqu'à toi, ne rejette pas notre supplication... nous avons péché... » ; et une longue suite d'aveux suivait ces terribles paroles, en implorant cependant le pardon et la bienveillance du Tout-Puissant.

1

«X918. En quatre ans, les événements s'étaient succédés à une allure vertigineuse, qui contrastait étrangement avec l'enlèvement des soldats dans les tranchées de Verdun ou du Chemin des Dames. Pour la première fois dans l'histoire, les Allemands avaient utilisé des gaz asphyxiants contre l'armée française, tandis que les premiers « tanks » — anglais — apparaissaient sur les champs de bataille. Les Arméniens avaient perdu leur patrie : ils furent sauvagement massacrés par les Turcs, puis expulsés de l'Empire Ottoman moribond. Génocide. La moitié d'entre eux étaient morts, un million sur deux qu'ils étaient avant la guerre. Nous compatissions à leur douleur ; nous étions peut-être les seuls, à cet endroit au moins, à pouvoir réellement les comprendre...

Les Etats-Unis étaient entrés dans la guerre, désormais mondiale pour la première fois de l'histoire. Pendant ces temps troublés, Sarah Bernhard et Rachel triomphaient sur les planches des théâtres européens. En Russie, où une partie des rescapés arméniens s'étaient réfugiés, la Révolution avait éclaté. Les Bolcheviques avaient pris le pouvoir. L'année suivante, ils avaient fusillé le Tsar, et toute sa famille.

Le 2 novembre 1917, un lord anglais, Arthur James Balfour, alors ministre des Affaires étrangères, avait rédigé la fameuse « Déclaration » qui portait son nom : il « envisageait

favorablement l'établissement d'un Foyer National Juif en Palestine ». 'Haïm Weizmann, chimiste réputé, chef du mouvement sioniste en Grande-Bretagne, avait fait valoir ses idées auprès de Lord Balfour. Un mois après cette « Déclaration », le général britannique Allenby chassait les Turcs de Jérusalem, et entra dans la vieille ville, à pied, à la tête de ses troupes.

Un autre général, polonais et fervent nationaliste, crouait dans une prison à Magdebourg. Libéré et revenu à Varsovie le 11 novembre 1918, Pilsudski proclama le rétablissement de la République Polonaise, et fut nommé chef de l'Etat. Il ne se priva pas de le faire savoir, par la suite ! Et l'on eut bientôt un avant-goût de ce que serait le culte de la personnalité qui devait tant marquer ces décennies. Mais jusque-là, Pilsudski était assez populaire parmi les Juifs qui n'avaient pas hésité à s'engager dans ses fameuses légions, pendant la guerre. C'était aussi sur son initiative qu'une section juive avait été créée au début du siècle au sein du PPS, le Parti Socialiste Polonais. Bref, à l'issue de la guerre, la Pologne avait de nouveau un nom, des frontières — encore contestées —, un gouvernement, après deux siècles d'éclipse involontaire.

Comme partout en Europe, cette guerre eut de funestes conséquences. Beaucoup trop de morts, des millions de par le monde, pour conquérir si peu de mètres carrés convoités. Pourquoi donc les hommes sont-ils capables de tant d'incompréhensions réciproques, d'absurdités ?

Kielce fut libérée le 1^{er} novembre, et Lodz une quinzaine de jours plus tard. Tante Kaïla n'attendit pas plus longtemps. Son sang ne fit qu'un tour : la paix ! Elle se précipita chez son père et vint nous chercher. C'est ainsi que nous repartîmes vers Lodz, avec ma jeune sœur, en compagnie de ma chère tante qui devenait — une fois encore — notre nouvelle mère. Je re tournais à l'école, et au 'heder, pour rattraper tant bien que mal le retard accumulé en quatre ans d'absence ! A l'école Jaroczynski, nous parlions désormais polonais...

La guerre reprit, contre l'Armée rouge d'abord, puis contre les Ukrainiens. J'avais considérablement grandi pendant mon séjour à la campagne, et je devais sans cesse montrer mes papiers aux policiers, pour prouver que je n'avais pas l'âge requis pour partir sur le front ! J'en avais une peur invincible. On signa bientôt un traité, à Riga.

Pendant ce temps, on reconstruisait nos villes, et Lodz s'agrandissait. En 1820, ce n'était encore qu'un bourg d'à peine un millier d'habitants, dont déjà un tiers était juif ! Un peu plus de quinze ans plus tard, on installait dans la ville la première filature à vapeur de l'industriel allemand Geyer. A la fin du siècle, on dénombrait plus de trois cent mille habitants, dont toujours un tiers de mes coreligionnaires ! En 1920, la ville comptait plus de quatre cent cinquante mille habitants, avec une proportion de Juifs encore accrue.

La ville de mon enfance avait profondément changé. Les quartiers s'étaient développés sans concertation, sans plan bien défini, sans goût architectural — sinon pour quelques monuments de style néoclassique, encombrants et peu esthétiques. Dans la vallée de la Jasienica, de véritables taudis ouvriers jouxtaient les grandes fabriques qui appartenaient aux Allemands Scheibler ou Grohmann, et dont l'activité dominait la ville. Les Juifs figuraient aussi parmi les grands noms de l'industrie locale : Poznanski, 'Haïm Jacob Wislicki, Asher Cohen, les Frères Ettingon, Jacob Kastenber, Rozenblat et Zilberstein étaient les plus connus. Ces magnats, Juifs ou Allemands, se construisaient d'imposants palais à côté de leur entreprise. Ils se livraient à une quête effrénée du prestige, pour entrer dans le cercle élitiste de l'aristocratie russe ou polonaise, qui souriait avec condescendance et mépris devant ces nouveaux riches.

Pas moins de cent cinquante usines textiles fonctionnaient à Lodz ! On n'avait pas hésité à qualifier la ville de « capitale du tissage de la laine et du coton », de « Manchester polonais »

ou « d'Amérique de l'Europe de l'Est » ! Dans les plus grandes unités, la main-d'œuvre polonaise ou allemande était majoritaire. Les Juifs les plus religieux montaient leurs propres établissements, mais beaucoup préféraient néanmoins leur indépendance et employaient seulement une douzaine d'ouvriers dans de petits ateliers de confection. Il en existait des milliers. Des tisserands travaillaient même à domicile, pour le compte de plus grands patrons. Enfin, les Juifs constituaient un véritable réseau de vente, où chaque intermédiaire trouvait souvent difficilement de quoi se nourrir. Même les femmes et les enfants confectionnaient des cravates, des chapeaux, des rubans, ou brodaient les plus fins tissus. Rien d'étonnant donc à ce que l'on ait voulu me faire entrer dans cet empire du textile !

Après la guerre, les autorités polonaises n'accordèrent aucune subvention aux Juifs pour reconstruire les usines détruites. Or Lodz avait beaucoup souffert de la part des Allemands de la ville qui s'étaient joints à leurs compatriotes quand ils l'occupèrent. Mais nous étions déterminés, et bientôt le travail reprit de plus belle. Balut était désormais définitivement intégré à la municipalité de Lodz : notre existence comportait enfin un cachet officiel au regard de la grande ville. Or, si nous n'étions pas très compétitifs — à cause de notre artisanat pléthorique et misérable — nous possédions cependant le quasi-monopole de la confection et de la vente du prêt-à-porter. Alors, il fallait avancer...

A l'école Jaroczynski, j'avais accumulé un tel retard, à cause de la guerre, que je ne pouvais accéder aux classes supérieures où l'on dispensait, outre les matières habituelles, un enseignement technique et professionnel renommé. Indésirable, compte-tenu de mon grand âge, je fus donc présenté pour devenir apprenti-tailleur ; c'était décidé, et de toute façon, c'était presque inévitable à cet endroit. Pourtant, quand j'arrivai dans l'atelier, je fus horrifié : les ouvriers juifs étaient

nu-tête ! Ils ne récitaient aucune bénédiction, ni le matin, ni pour les aliments, rien ! Le soir-même de ce premier jour d'apprentissage, scandalisé par une telle apostasie, je décidai de ne jamais remettre les pieds dans cet univers. Casquette résolument vissée sur la tête, agité par de nobles pensées religieuses, et de beaucoup moins nobles sentiments pour mes pairs, je regagnai la maison pour déclarer la guerre à qui conque oserait encore m'envoyer travailler là !

Tante Kaila ne désarma pas : elle m'obtint une place chez un grand tailleur pour dames, où travaillait le fils d'une de ses amies. C'était pire encore ! A la pause de midi, les ouvriers envoyaient les apprentis acheter de la charcuterie dans les boucheries polonaises : ils mangeaient du porc ! Des Juifs ! Ce fut un cauchemar, pour moi, au début. Mais je fus bien obligé de rester dans cette forteresse impie ! Apprenti, donc, pendant trois ans.

Les deux premières années, on nous appelait les « Lern-Yingl ». En hiver, nous devions affronter le froid et la nuit pour porter le charbon à l'atelier, afin de chauffer la pièce et les fers à repasser avant que le travail ne commence. Puis j'apprenais la confection des vêtements féminins, auprès d'habiles ouvriers. Les journées étaient terriblement longues, jusqu'à douze heures d'affilée, avec une légère pause pour le repas. Chaque jour, il nous fallait faire les courses à la boucherie et acheter de la kelbasa ; c'était mon plus grave problème ! Puis, peu à peu, je finis par accepter cette situation, et bientôt je goûtai, pour la première fois, la viande défendue, avec une profonde appréhension ! Heureusement, je rentrais chaque soir à la maison ; un privilège, quand on sait que beaucoup d'apprentis dorment sur place, enroulés dans les pièces de tissu qu'ils avaient confectionnées le jour-même !

La plupart des ouvriers étaient affiliés aux différents partis juifs ou polonais qui existaient alors. Et les apprentis n'échappaient pas à l'ardente propagande de leurs aînés. Dans

notre atelier, on jugeait les bundistes trop révolutionnaires. Ils avaient été très actifs à Lodz lors des événements de 1905 : les combats entre les ouvriers en grève et l'armée avaient été acharnés, et pour la première fois en Russie tsariste, on avait dressé des barricades. Hélas, les ouvriers s'étaient aussi déchirés entre eux... Des morts, encore — plus de quatre-vingts parmi les Juifs — pour si peu de victoires, pour une Douma, une assemblée soi-disant plus « démocratique », et une conscience révolutionnaire plus aiguë, trop chèrement acquises...

Dans notre atelier, on penchait plutôt du côté du parti des Poaleï Tsion, une combinaison des idéologies sioniste et socialiste. Ce mouvement, fondé en Russie vers 1890, s'était étendu à l'Empire Autrichien, aux Etats-Unis, à la Grande-Bretagne, l'Argentine et la Palestine. Une Union mondiale avait été créée en 1907, et nous étions fiers d'appartenir à un mouvement de grande envergure. C'était rassurant, au fond, devant tous ces événements qui agitaient constamment notre monde ouvrier. Nous avions même un représentant de notre parti au conseil municipal : Holenderski (le deuxième représentant de la communauté juive était un bundiste). Mais nous étions partagés entre les tendances favorables au bolchévisme, et celles résolument sionistes. Dans les fabriques, des Juifs religieux s'affiliaient au parti des 'Hassidim de Gur ou d'Alexandrov, mais ils n'étaient pas présents chez nous. D'ailleurs, je n'avais guère de connivence avec eux : notre école Jaroczynski était en train de prendre un tournant « réformiste », et j'étais encore très imprégné des valeurs et matières nouvelles que l'on m'y avait enseignées, tout en maintenant les principes les plus rigoureux et essentiels de notre religion. En trois ans d'apprentissage, ces principes brièvement inculqués à l'école subirent une singulière érosion ! Je devins en tous points semblable, sans excès toute fois, aux ouvriers qui m'avaient horrifié par leur conduite lors de mon arrivée.

Je me souviens aussi que des Juifs tenaient une petite librairie en ville. On nous recommandait de ne jamais mettre les pieds chez eux, car ils vendaient des Nouveaux Testaments ! On les appelait les « Neshumeh-’happer », des « trappeurs d’âmes », car ils cherchaient à nous convaincre que Jésus était bien le Messie d’Israël ! Et toutes sortes de rumeurs couraient sur leur compte : on les accusait d’offrir de l’argent pour gagner des adeptes, et d’autres choses semblables. Mais je me refusais à les approcher. A nos yeux, ils étaient des traîtres, des renégats. J’étais juif, et rien au monde ne m’aurait fait changer d’avis, même si je mangeais le jour du Grand Pardon, comme cela m’était arrivé une fois pendant mon apprentissage (une nouvelle fois, j’éprouvais une honte épouvantable !).

Un semblant d’orgueil, ou d’ambition, me caressa doucement au sortir de ces trois années. J’avais terminé ma dernière année de Zman-Yingl, décomposée en deux périodes de six mois ponctuées par les fêtes de Pâque et de Souccot (la fête des cabanes). J’étais désormais un « guezel », un ouvrier accompli.

Un ami, un peu plus âgé que moi, me proposa bientôt de fonder un atelier, à notre compte. J’acceptai ; j’avais tout juste dix-neuf ans ! Nous ne fîmes pas fortune, mais au moins étions-nous indépendants, et nous gagnions assez bien notre vie. Nous avions été très bien formés lors de notre apprentissage, et nous maniions déjà l’aiguille avec une dextérité de vétéran ! Bien sûr, nous ne résistâmes pas à la tentation de nous confectonner nos propres costumes. C’est ainsi que je déambulais bientôt dans les rues de Lodz, revêtu d’un somptueux manteau à col de fourrure, coiffé d’un chapeau melon, et muni d’une canne du plus chic effet ! Dix-neuf ans... On m’avait même photographié, en ces temps prospères ; mais j’ai perdu la photo, quelques années plus tard, au cours de mes pérégrinations en Europe.

Mon ami — et désormais associé — avait une sœur au doux nom de Reisel, affectueusement diminué (mais en réalité

augmenté !) en Reisele. Sa mère était veuve ; ils étaient cinq enfants à la maison, trois garçons et deux filles. Reisele était l'avant-dernière, mais elle occupa bientôt la toute première place de mon cœur. Si je dis qu'elle était belle, cela paraîtra banal. Pourtant... Dix-sept ans, fraîcheur d'âme et de formes, chevelure noire, yeux d'un bleu intense, rire d'enfant, candeur, aussi cultivée qu'on pouvait l'être à cet âge-là, en Pologne, en 1921, pour une jeune fille ; aimable et éprise, bientôt femme. Belle, donc. Reisele...

Quel fossé entre ce temps de ma jeunesse, et celui de mon « arrière-génération ». Nous n'aurions jamais imaginé à cette époque aller plus loin qu'une sortie entre amis. Tout au plus se risquait-on à un baiser fugace. Aussi profitons-nous de toutes les occasions possibles pour nous voir, par pure amitié... mêlée d'amour. Nous allions manger des beigele'h, des sortes de couronnes grillées saupoudrées de sel et garnies de saucisses (cacher !), accompagnées d'une bonne bière. Nous nous rendions régulièrement au théâtre juif pour voir les pièces jouées en yiddish : Dovid un Golias (David et Goliath), l'une des plus anciennes écrite dans cette langue, Der Meshugener Philosoph (le philosophe fou !), La Princesse Czardasz, le Dibbuk, La chaîne d'or...

Nous parlions beaucoup de nos lectures respectives : nous découvriions alors les grands auteurs de notre petit monde : Sholem Alei'hem et son pétillant « Tévié le Laitier », Mendele Mo'her Seforim et ses remarques incisives et colorées sur nos personnages les plus communs (Fichké le boiteux), ou « Moïché le voleur » de Shalom Asch. Nous lisions aussi des ouvrages français, traduits en yiddish. Parmi eux, je crois que les romans de Jules Verne : « Le tour du monde en quatre-vingts jours » et « Cinq semaines en ballon », furent sans doute les plus lus par notre génération !

J'aimais particulièrement aller au cinéma, non pas tant pour y voir des films américains, que pour écouter la musique

jouée par l'orchestre qui accompagnait les images muettes. C'était ma passion. Mais ce n'était rien encore : entre chaque film, il n'était pas rare d'écouter un véritable concert ! Et nous nous laissions ainsi bercer par les romantiques mélodies du siècle dernier ! Plus jeune, j'étais à ce point démangé par ce virus, que je n'hésitais pas à aller écouter les concerts de musique militaire ! Cela m'avait valu une formidable correction : fasciné par les instruments, j'étais resté planté pendant des heures à regarder jouer les musiciens en uniforme, au point d'en oublier de rentrer chez moi !

La famille de Reisele, sa mère surtout, ne voyait pas toujours d'un bon œil nos sorties, trop fréquentes à son goût. Cela s'envenima, et ce fut même une occasion de dispute. Nous étions fâchés : Reisele, plus sage, préconisait la prudence, mais je me sentais libre, avec bonne conscience, au regard de qui le voudrait ! A cette époque, les rabbins jouaient un rôle social très étendu. Dans une circonstance comme celle-ci, c'était le rabbin que nous allions voir, pour éclaircir nos problèmes, ou pour régler nos différends. Chaque famille avait son rabbin, un peu comme on choisit aujourd'hui un médecin. Or le rabbin de la famille de Reisele, Rebbe Akiva, était un homme très compréhensif. Aussi allais-je le trouver, sans crainte aucune, pour lui soumettre notre problème. Il m'écouta avec attention, et me posa quelques questions sur la nature de notre relation. Je lui assurai — c'était la vérité — que rien n'avait entaché notre liaison, et que j'envisageais très sincèrement de me marier avec ma fiancée, dès que possible ! Le rabbin alla trouver la mère de Reisele, et sans que je sache jamais ce qu'il put dire, le problème fut réglé ; et nous pûmes nous voir, réconciliés, sans que rien ne nous séparât à nouveau.

En ces temps bénis vint aussi le moment — tant redouté — de me faire enregistrer pour être incorporé dans l'armée polonaise. Je ne voulais pas y aller. J'avais peur. La guerre était encore si proche. Je décidai donc de partir, sans rien dire

à personne, pas même à ma chère Reisele. Je comptais lui écrire de me rejoindre, dès que ma situation se stabiliserait. Seul mon meilleur ami fut dans le coup, lui aussi prêt à partir pour rejoindre l'un de ses frères à Berlin. Je commençai à économiser de l'argent : chaque semaine, je changeais mon argent polonais contre cinq dollars américains. Je me constituai ainsi un bon pécule pour affronter le grand voyage. Pour mieux dissimuler cet argent, je me fabriquai plusieurs petites poches dans la doublure de mes vêtements.

La veille de mon départ, je me rendis au cimetière, sur la tombe de mon père. Je savais que ma famille viendrait à cet endroit le lendemain, jour anniversaire de la mort de mon père. Sur une feuille, j'écrivis ces quelques mots : « Je m'en vais, je vous écrirai... » et je signai en tremblant. Je n'ai plus jamais revu ma famille... C'était en 1924, l'automne planait sur notre immense plaine.

Je suis retourné dans ce même cimetière, plus de soixante ans après mon départ, et j'ai retrouvé la tombe de mon père, malgré les bouleversements que cet endroit a connus au cours des dernières décennies. Il est maintenant très bien organisé, découpé en ruelles signalées par des lettres. Dans la foule des Pokrzywa (c'était un nom très courant), j'ai identifié mon père : un lion dessiné sur la tombe, symbole de la tribu de Juda, son prénom hébreu, Tsvi, et polonais, Herszel, ses dates de naissance et de décès (mon père était mort à l'âge de trente cinq ans), tous ces détails m'ont permis d'être sûr d'être au bon endroit. Il fut l'un des rares de la famille à avoir une tombe — intacte — à Lodz...

Pour franchir la frontière avec l'Allemagne, il fallait trouver un szmügler, un passeur juif. Nous en avions trouvé un qui demandait quinze dollars, ce qui nous semblait raisonnable. Mais nous avons entendu que ces passeurs n'étaient pas très fiables : ils abandonnaient parfois leurs clients dans des endroits sordides, sans même qu'ils aient passé la frontière.

Pour nous prémunir contre ce danger, on nous avait conseillé de laisser la moitié d'une photo et l'argent à un ami à Lodz, et de ne donner l'autre moitié de la photo au szmügler, qu'une fois la frontière franchie. Ainsi, muni de cette preuve, il pouvait récupérer l'argent chez le détenteur de l'autre partie de la photographie.

Notre passeur nous amena d'abord à Katowice, puis nous gagnâmes la frontière, non loin d'Owiesim, un village qui de viendra tristement célèbre, plus connu sous le nom d'Auschwitz. Là, nous sommes restés chez une famille de paysans en attendant le milieu de la nuit. Puis le fermier attela ses deux chevaux à sa charrette louée par notre passeur. Il nous indiqua l'endroit où nous devons nous coucher, pour passer la limite fatidique qui nous séparait de l'Allemagne. Le plancher de cette charrette avait été préalablement percé de quelques trous afin que nous puissions respirer. Nous nous allongeâmes donc, le visage soigneusement ajusté à la hauteur des trous, et nous fûmes recouverts de planches, puis de tout un chargement de foin. Peu après minuit, notre convoi s'ébranlait lentement, au pas lourd des chevaux ; enfermés dans notre double fond, nous nous dirigeons vers la frontière.

Les douaniers furent surpris de voir arriver ce chargement de foin à une heure aussi incongrue. Avec leurs sabres, ils frappèrent vigoureusement le bois des planches qui nous surplombaient. En repensant à ces instants, j'entends encore ces coups qui résonnèrent à nos oreilles et nous firent frissonner ! Nous franchîmes la frontière sans autre tracas, et peu avant cinq heures du matin, nous arrivions à destination. Comme le passeur ne voulait pas que l'on nous vît sortir de notre cache, il nous fit débarquer à l'orée d'un bois, près d'un village. Nous lui donnâmes le précieux gage qu'il devait rendre à notre ami, puis il nous laissa seuls. Nous entrâmes alors dans la forêt pour nous cacher ; nous avions peur. Je crois qu'à cet instant, nous avons vraiment mesuré l'étendue de notre entreprise : nous

n'avions aucun papiers, nous ne parlions pas allemand, même si nous parvenions à le comprendre un peu, et nous étions résolument seuls, sans personne pour nous conduire dans cet immense pays inconnu.

Nous étions cependant décidés à aller jusqu'au bout, et nous sommes repartis assez rapidement, à travers bois, pour gagner si possible une ville pourvue d'une gare. Après une très longue marche, nous sommes arrivés, le soir, à Breslau. Là, nous sommes allés directement chez un cordonnier juif dont on nous avait donné l'adresse à Lodz. Nous lui avons donné de l'argent, et nous lui avons demandé d'aller à la gare acheter des billets de troisième classe pour Berlin. Il revint vite, heureux de nous avoir rendu ce service, un léger sourire en coin. Nous partîmes aussitôt.

Dans le train — un immense train à vapeur — les contrôleurs accomplissaient scrupuleusement leur travail, avec des sourires aimables et des paroles de politesse. Nous les regardions avec assurance, et nous leur tendîmes fièrement nos billets, sans prononcer un seul mot, ce qui nous eût été fatal ! Mais les visages des contrôleurs s'empourprèrent. Ils nous firent signe de déguerpir au plus vite dans le wagon voisin, en arborant quatre doigts explicites : le cordonnier nous avait acheté un billet de quatrième classe, pour conserver la modique somme équivalant à la différence d'avec celui de troisième classe ! Il fallut donc nous accommoder des sièges en bois ! Mais comme disaient les plus pauvres, cela ne nous empêcha pas d'arriver à la même vitesse que les autres passagers...

AZerlin était desservie par cinq gares. La plupart des passagers étrangers, les plus suspects en particulier — ceux démunis de papiers d'identité — descendaient au premier arrêt, à la gare Alexanderplatz. Cette première gare, située dans un quartier populaire, était étroitement surveillée pour filtrer les immigrants en situation irrégulière. Mais des voyageurs chevronnés nous avaient conseillé d'attendre l'arrêt de la gare Kurfuerstendamm, dans un quartier bourgeois où nous risquions moins d'être contrôlés par la police. C'est à cet endroit que mon compagnon d'escapade me quitta définitivement. Il rejoignit son frère à Berlin, et je n'eus plus jamais de nouvelles de lui.

Avant de quitter la Pologne, j'avais recueilli un nombre impressionnant d'adresses ! Un voyageur juif, c'est bien connu, ne sait jamais où il va s'arrêter... Mieux vaut pour cela être muni d'une bonne quantité de points de chute possibles, dans tous les pays que l'on envisage de traverser. Nous n'étions jamais pris au dépourvu : malgré les bons soins des goyim, les non-Juifs, qui les accueillaient avec tant de courtoisie, à coups d'édits d'expulsion et de tolérance alternés, les Juifs étaient d'incorrigibles citadins ; dans chaque grande ville, une communauté juive se trouvait donc plus ou moins bien mêlée à la

51

population locale. D'ailleurs, dans les campagnes, l'accès à la propriété de la terre leur était généralement défendu.

Autre fait bien connu : les Juifs ont toujours un oncle, une tante, ou une cousine au énième degré pour les héberger ! C'était le cas à Berlin : une parente de mon père, d'un cousinage trop éloigné pour bien le situer à vos yeux aujourd'hui (comme aux miens d'ailleurs !), vivait là depuis quelques années. J'avais son adresse, bien sûr. Elle vivait dans ce quartier que je qualifiais à l'instant de « populaire », près de la gare Alexanderplatz.

Pour la première fois de ma vie, je pris le métro, l'Untergrundbahn allemand, pour rejoindre la fameuse gare. J'arrivai sans encombre chez cette « tante » (à ce degré incertain de parenté, le nom de tante convenait encore assez bien !), et me présentai : « Je suis le fils de Herszel, de Lodz », fis-je un peu inquiet devant son regard ahuri et suspicieux.

— Herszel ? répondit-elle comme pour demander de plus amples explications.

— Il est mort, mais... continuai-je, toujours embarrassé.

— Ah ! Herszel ! s'écria-t-elle alors, comme si la seule allusion au fait qu'il soit mort lui rafraîchissait la mémoire. Entre donc ! ajouta-t-elle, avec une gêne perceptible. Son regard fuyait.

Ma « tante », une femme encore jeune, m'expliqua que son mari n'était pas là, qu'il était en voyage. Explication nébuleuse, et amplement suffisante pour un Juif, que j'acceptai sans ciller. J'étais jeune, moi aussi. Et dans ma fierté de l'exploit accompli, je me mis à raconter mes récentes aventures, avec force détails. J'évoquai mon départ, le passage de la douane, les mésaventures du billet de quatrième classe. Elle riait, me posait des questions. Avec toute la candeur dont j'étais alors capable, je lui montrais certaines de mes cachettes, mes doublures bourrées de dollars, mes trouvailles pour subsister sans craindre la disette jusqu'au bout du périple. « Et quel est

52

ce but ? » me demanda-t-elle avec le sourire. Je ne sus que répondre. Paris, pensais-je vaguement en moi-même ; mais j'étais à ce point si peu sûr de ce choix que je demeurai muet. Il ne me vint jamais à l'idée, tout au long de cette soirée, de questionner ma tante sur l'activité de son mari, sur l'objet de son voyage. J'avais tant de choses à raconter !

Le soir venu, je me couchai sur un canapé, dans le salon. J'étais fermement décidé à repartir dès le lendemain. Berlin ne m'attirait guère. Vers quatre heures du matin, je me réveillai en sursaut. Quelqu'un frappait violemment à la porte. « Ouvrez ! Police ! » entendis-je alors. Je devins blême. « J'arrive ! J'arrive ! » criait ma tante revêtue d'une robe de chambre. Tout se passait comme dans un film de Chaplin. Et comme le clochard saltimbanque, je me sentais à la fois visé, et innocent.

Innocent, je l'étais, presque. Enfin, mis à part le manque de papiers d'identité, je l'étais tout à fait ! Et puis, que peut-on reprocher à un homme qui couche dans une maison, sans qu'il ait commis un quelconque méfait ? Mon ami s'était-il fait prendre ? M'avait-il dénoncé ? Non, c'était beaucoup plus simple, mais aussi beaucoup plus éloigné de mes suppositions : le mari de ma « tante » était un brigand notoire, un voleur si bien fiché par la police qu'il était l'un des premiers visés en cas d'alerte. Or, un cambriolage venait d'être commis à proximité de notre immeuble. Simple vérification, donc. Et puisque qu'un pauvre quidam se trouvait là, sur le canapé du réputé voleur, pourquoi ne pas vérifier son identité ? On ne sait jamais...

Comment répondre à cet officier menaçant ? « Pas de papiers », articulai-je en polonais, en russe, puis en yiddish. Comme il ne comprenait pas mon jargon, je lui montrai mes mains vides. Il me fit signe de le suivre ; je lui emboîtai le pas, tel que j'étais, sans prendre le temps de mettre ma veste.

Commissariat, garde à vue : je passai une première nuit en prison, puis une nuit encore, deux longs jours. Dans mes rêves, dans mes pensées, Reisele...

Puis on vint me chercher pour comparaître devant un tribunal. Aux questions du juge, je répondis simplement que je n'avais pas de passeport, car j'avais quitté la Pologne par crainte de faire mon service militaire et de partir à la guerre. Or, aux déserteurs, on n'offre pas de passeport, que je sache, Monsieur le Juge. Pure vérité. Fort de ma logique imperturbable, je demandai donc l'asile politique. Après une courte discussion, et une délibération plus brève encore, l'interprète polonais me fit savoir que j'étais condamné à un mois de prison, au terme duquel les autorités allemandes me délivreraient un permis de séjour. Mais je protestai : un mois de prison, c'est trop long. Il n'y aurait pas moyen de s'arranger, non ? La deuxième solution que l'on me proposa alors, était de purger une peine de quinze jours seulement, mais de quitter l'Allemagne aussitôt après ma remise en liberté. Quinze jours, c'est mieux qu'un mois, me dis-je, et de toute façon je ne veux pas rester ici. J'acceptai ce compromis. La prison, mieux vaut s'y trouver le moins longtemps possible, n'est-ce pas ?

La prison où les jeunes délinquants étaient regroupés portait le nom — très biblique et très païen ! — de « Moabite ». Les gardiens me donnèrent un petit travail à accomplir dans ma chambre : je confectionnais des pelotes de ficelle ! J'avais été fiché, photographié sous tous les angles, obligé de me laver avec soin ; et dans le flot de mes réponses à leurs nombreuses questions, j'avais ajouté que j'étais juif. Le samedi, un gardien vint poliment me chercher pour aller à la synagogue centrale des prisons berlinoises ! Pendant l'office — les prisonniers parlaient beaucoup entre eux — un homme s'approcha de moi : c'était le mari de ma « tante » ! Sa femme l'avait prévenu de mon arrivée, et de mes malheurs. Pour lui, rien que de très normal de rencontrer quelqu'un en prison : il y avait passé un

54

certain temps, il est vrai, pour que cela ne lui paraisse plus incongru !

Quinze jours après, un policier vint me rendre mes vêtements civils, lavés, repassés, et mes chaussures cirées ! Je crois qu'à ce moment-là, les Allemands me firent grosse impression. Quel ordre ! Quelle conscience ! C'est dur de pardonner...

Aussitôt sorti, je retournai chez ma « tante ». Personne. Je demandai au concierge de bien vouloir m'ouvrir la porte, pour que je récupère ma veste. Ouf ! Elle était toujours là, ma précieuse veste. Mais hélas, les doublures baillaient, vides. Toutes, sauf une, la plus garnie, que je n'avais pas révélée ; si discrète, qu'elle avait même échappé à la main inquisitrice de ma « tante » à la mode de Bretagne, ou d'ailleurs. Je ne savais plus très bien si elle pouvait encore faire partie de la famille, après un coup comme celui-ci !

Pendant une semaine, j'errai dans Berlin, sans but fixe. Je logeais dans un petit hôtel d'un quartier tranquille. Malgré le regain d'antisémitisme de plus en plus virulent — on avait attaqué les Juifs de la Grenadierstrasse et Dragonerstrasse l'année précédente —, je ne parvenais à me décider à quitter cette ville. Il me revint tout à coup à la mémoire que j'avais inscrit, dans mon carnet, l'adresse du fils d'une de nos voisines de Lodz. Marié à une juive allemande, il s'était installé comme tailleur à Berlin.

J'allai le trouver sans perdre une minute. Il me fit bon accueil, et m'embaucha sur le champ quand je lui dis que j'étais également tailleur ! Il avait un bel atelier, avec une grande vitrine donnant sur la rue. Car à cette époque, il était courant de travailler ainsi sous le regard des passants. Cela les distrait, et nous aussi.

C'était un monde bien agréable, au fond. Les gens nous saluaient, les enfants s'arrêtaient pour regarder les apprentis repasser de belles pièces de tissu avec leurs fers brûlants. Nous

travaillions en jetant furtivement un regard sur la rue, comme pour en prendre la température, pour en saisir quelque image insolite, une scène amusante, une jolie femme, ou le banal et rassurant va-et-vient des passants. Souvent, l'après-midi, je travaillais seul dans l'atelier, assis à ma table, face à la fenêtre. Mon employeur sortait acheter du tissu ou livrer quelque costume ; et je prenais alors un infini plaisir à découper mes modèles, à coudre les pièces, à confectionner des costumes prêts à résister à toutes les intempéries pendant des décennies !

Un jour, je travaillais paisiblement ainsi, quand je vis passer devant la vitrine le policier qui m'avait photographié à la prison. Il était habillé en civil et marchait lentement, l'air d'un promeneur. Je crus qu'il s'arrêterait juste devant notre échoppe, qu'il me reconnaîtrait — si ce n'était déjà fait — ou bien même qu'il entrerait pour récupérer l'un de ses costumes. Peut-être était-il client chez nous ?

Je ne pris pas le temps de réfléchir davantage : je me levai et me retournai vivement, j'arrachai ma veste du dossier de ma chaise, et je sortis par la porte de derrière, dans une ruelle parallèle. De là, pris de panique, je choisis de gagner la gare et de m'en aller. Il est de ces gestes que l'on ne s'explique pas toujours. Les Juifs ont tellement bien appris à partir au plus vite, que j'ai dû hériter de quelque gène indocile, de cet atavisme insaisissable et immatériel, que nous connaissons par ses effets ; et parmi eux, le pire de tous : la peur. Je n'avais pas même perçu mon premier salaire...

A la gare, j'hésitai. Je me trouvais à distance à peu près égale de Varsovie et de Bruxelles. La tentation de retourner dans mon pays, de retrouver ma famille, et Reisele, se fit plus pressante. Mais j'imaginai aussi les moqueries de mes camarades, et l'armée qui m'absorberait irrémédiablement ; pour quelle destination ? Je ne voulais pas mourir. J'optai donc pour Bruxelles. Mais comme mon pécule avait considérablement fondu, je décidai de prendre un billet pour Liège, juste

pour passer la frontière belge. Au moins, me disais-je, si je me fais pincer à cet endroit, je n'aurais pas tout perdu ! Et je possédais une telle quantité d'adresses que même à Liège, je ne craignais rien ! Presque rien.

Vers quatre heures du matin, nous entrâmes en gare d'Aachen, Aix-la-Chapelle. Frontière. Je me trouvais alors dans un compartiment avec un Juif distingué, et peu bavard. En yiddish, je lui avouai que je n'avais pas de papiers. Je n'étais pas très fier, et j'avais besoin d'exprimer mes craintes. Le pauvre homme les partagea si bien avec moi qu'il se mit à trembler comme une feuille ! Pour ma part, au contraire, cet aveu me renforça dans mon assurance et me redonna une nouvelle fraîcheur : j'entrevois plus clairement la solution à mon délicat problème. J'usai alors d'un stratagème que l'on m'avait recommandé à Lodz. Car j'avais pris soin de me renseigner à fond sur toutes les combines utiles pour réussir mon voyage !

Je sortis donc dans le couloir et entrai dans un autre compartiment véritablement bondé. Là, j'accrochai ma veste à un portemanteau, et je sortis du wagon, sur le quai, muni d'un petit carnet et d'un crayon. Je retroussai mes manches, me tournai résolument vers le wagon, juste en face du compartiment que j'occupais ; puis je fis semblant de prendre des notes, comme un cheminot affairé, tout à sa tâche. L'automne était bien avancé, nous étions au mois de novembre, ou de décembre peut-être, et j'avais froid.

Les policiers me frôlèrent et montèrent, sans même me regarder, à l'intérieur du train inondé de lumière. Je les voyais progresser dans le wagon. Bientôt, ils ouvrirent le compartiment de mon compagnon qui leur tendit aussitôt ses papiers. J'observais la scène, en souriant à l'idée que mon pauvre homme tremblait de me savoir sur le quai, à quelques mètres seulement de lui. J'étais de plus en plus frigorifié, et impatient de retrouver

la chaleur, mais j'attendais que les policiers aient gagné le wagon suivant pour rejoindre ma place.

Je m'asseyais à peine en face du brave homme médusé, en poussant un immense soupir de soulagement, quand deux douaniers belges ouvrirent à nouveau la porte. Je n'avais pas imaginé un instant que les policiers n'effectuaient pas le même travail que les douaniers. Et pourquoi faut-il multiplier ces types en uniforme ? Quelle terreur ! pensais-je alors. Ils nous demandèrent, en français, d'ouvrir nos bagages. Je n'en avais aucun, et je tentai de le leur expliquer. Cela devait être impossible à comprendre, ou à concevoir. Ils ouvrirent donc la valise qui se trouvait dans un filet au-dessus de ma tête, et un sac, qui appartenaient à l'autre voyageur, puis ils parurent enfin satisfaits. Ils nous saluèrent avec bonhomie, avec un sourire élargi encore par des pommettes rouges et dodues, et une moustache à la gauloise, de toute leur rondeur flamande que je découvrais avec plaisir, soudain allégé des pires préoccupations. Mon compagnon parut lui aussi heureux et apaisé, plus enclin à plaisanter que quelques minutes auparavant !

Je ne m'attardai pas à Liège. Je repris aussitôt un billet pour Bruxelles et partis le jour même. A Bruxelles, je décidai de rejoindre une de mes tantes qui habitait Anvers. Tante Rachel était la fille de Bube, la deuxième femme de mon grand-père. Elle était donc la demi-sœur de ma mère. Une bonne partie de la famille de son mari avait déjà émigré aux Etats-Unis, et ils attendaient à leur tour les visas pour entrer dans cette nouvelle « Terre Promise ».

Par un jeu de circonstances historiques et géographiques, Anvers était devenu par excellence le port d'embarquement pour le nouveau continent. A cette époque, depuis les pogromes russes, des dizaines de milliers de Juifs émigraient vers l'Amérique. Certaines années, nantis d'un bagage souvent dérisoire, prêts à affronter l'océan et les tempêtes, pas moins de vingt mille Juifs s'embarquaient sur des transatlantiques pour rejoindre un

pays dont ils ne connaissaient pas la langue, et qu'ils imaginaient comme un paradis terrestre. Qu'importe ! Un cousin, une sœur, un père les avait précédés et les enjoignait à venir au plus vite. Beaucoup d'entre eux ne savaient pas que l'intégration dans cette nouvelle société serait longue et difficile, qu'ils seraient obligés de travailler pendant dix à douze heures dans des usines dominées, comme à Lodz, par la tyrannie du rendement. Mais la réussite de quelques-uns d'entre leurs parents, l'argent envoyé par les premiers immigrants — des sommes dérisoires parfois, mais substantielles à leurs yeux ! — laissaient croire à un avenir meilleur qu'en Russie ou en Pologne. Et surtout, la liberté ! Plus de crainte ! Pas de pogromes ! De fait, les Etats-Unis ou le Canada apparaissaient comme les antidotes aux douleurs multi-séculaires infligées aux Juifs par les nations du Vieux Continent. Pourtant, les loups n'étaient pas totalement absents de ce Nouveau Monde...

Anvers constituait cependant un barrage très puissant à cette émigration. Non pas que les fameux « quotas » américains gênassent tellement ces départs, mais un facteur nouveau tempérait l'ardeur des candidats à l'exode. Depuis la découverte des mines de diamant en Afrique du Sud, Anvers était devenu un grand centre industriel : c'est là que les diamants étaient acheminés pour être taillés, polis, sertis dans de remarquables et splendides montures, puis vendus dans le monde entier. Mes coreligionnaires s'étaient très vite lancés dans cette activité nouvelle. La petite communauté juive, qui comptait une centaine de personnes au début du dix-neuvième siècle, s'était muée en un véritable corps social qui regroupait, à l'époque où j'arrivais dans cette ville, plus de trente mille individus, presque tous occupés à manier les diamants, d'une manière ou d'une autre ! Qu'on ne dise pas ici qu'ils étaient tous des « diamantaires », avec une dent du même « métal », bien en vue sur leur râtelier; la plupart n'étaient que des ouvriers, ou des employés, dont la « fortune » n'avait rien de

59

très enviable. Mais au moins avaient-ils trouvé là une activité à leur convenance, et un lieu où poser le pied... jusqu'à ce que les nazis, avec l'ordre qui les caractérise, viennent les déloger quelques années plus tard.

Mon oncle et ma tante, eux, avaient résisté à la tentation : ils attendaient patiemment, avec leurs trois jeunes enfants, leurs visas pour partir définitivement. Pour vivre, mon oncle vendait des vêtements sur les marchés. Une nombreuse clientèle de mineurs convoitait en effet notre prêt-à-porter, proposé souvent à un prix défiant toute concurrence. Je trouvai bientôt une place de tailleur. Le travail ne manquait pas pour les gens de mon espèce : il fallait habiller près d'un cinquième de la population de la ville ! Et nous avions aussi une multitude de clients non-Juifs.

Anvers ! Ses rues si larges, et propres ! Ses maisons ornées de pignons artistement sculptés, de façades embellies par les cariatides et les atlantes jamais las de supporter d'immenses balcons fleuris ; ses jardins où se côtoyaient mille couleurs et autant de parfums, quand le soleil les réveillait, le matin, ou après la pluie si fidèle en ces contrées ! Les magasins, et leurs vitrines comblées de merveilles à faire rêver les plus pauvres, comme les plus riches. L'avenue de Keizer... Le « Canal aux sucre », cette large rue, flanquée de hautes façades d'immeuble, qui menait à la cathédrale. Le carillon aux notes multicolores...

Les quartiers sud, riches et calmes, qui contrastaient avec ceux plus proches du port, noirs de monde, d'ouvriers en quête de quelque obscur bistrot, d'un bouge à matelot ; ces rues où il n'était pas rare, en été, d'être interpellé par les gens assis sur des chaises devant leurs immeubles, ou par des femmes aux activités insolemment lucratives... Son port enfin, où les steamers, les transatlantiques, les paquebots gigantesques attendaient de partir vers les contrées lointaines, le Brésil, le Japon, les Indes, l'Afrique.

Anvers, élégamment accoudée à l'Escaut, son large fleuve nonchalant — impétueux parfois — et sombre. Anvers, toute en flèches ; tant de croix dressées vers le ciel ! Refuge, pour un temps... Refuge de mes ancêtres faussement convertis, au doux nom de marranes, chassés d'Espagne par Ferdinand et Isabelle en 1492, l'année où Christophe Colomb découvrait le futur refuge des Juifs d'Europe centrale. Anvers, qui expulsa ses marranes, elle aussi, à peine un siècle après leur arrivée. Anvers, conquise par l'Autriche qui donna aux Juifs le droit de résidence. En 1808, un siècle plus tard — enfin —, on construisit une première synagogue...

Je demeurai près d'un an à Anvers ; je m'y plaisais. La belle vie, quoi. Nous habitions dans les faubourgs de la ville, un quartier dont je garde en mémoire le nom de Borgerhout, où abondaient les maisons de style espagnol. J'allais à la synagogue, le samedi, avec mon oncle ; mais je ne ratais aucune occasion d'aller danser dans quelque salle à la mode !

Le tailleur chez qui je travaillais avait un fils à Paris. J'avais demandé son adresse, comme ça, par habitude, à la fille de mon employeur qui maniait aussi l'aiguille à l'atelier. Et l'idée se frayait lentement un chemin, déjà passablement parcouru, dans ma pensée en perpétuel mouvement : Paris ! Ville lumière ! Dreyfus ? Bah ! Une erreur passagère, je pardonne ! Un grain de sable dans la belle machine, une poussière incongrue dans ce havre paisible, où l'on ne massacrait plus les miens depuis quelques siècles !

Partir ! Une fois encore, je ne pouvais résister à cet appel. Et de peur d'en gâcher la réalisation, je préférais ne rien dire à mes hôtes. J'habitais toujours chez ma tante, et ils étaient charmants avec moi. Leur avouer mon désir de les quitter, c'était aller au-devant d'une protestation que je ne supporterais pas : je n'étais ni contrariant, ni très ferme devant l'adversité ! Et les enfants dont j'étais devenu le plus grand ami ? Non, décidément, j'étais incapable de les prévenir. Pour la troisième

fois, je partis donc, sans rien dire à personne. J'écirai plus tard, on verra. Jeunesse, insouciance, presque inconscience, je repense à tout cela avec effroi.

Je gagnai la ville de Quiévrain, plus au sud, près de la frontière avec la France. Chaque jour, un tramway faisait le va-et-vient avec Valenciennes, pour transporter les travailleurs frontaliers. On m'avait indiqué qu'aucun contrôle permanent n'abritait cette frontière. Seuls quelques douaniers volants, et des policiers en civil, empruntaient le tramway, sans intervenir systématiquement ; sauf en cas d'incident, ou de filature. Je fumais beaucoup à cette époque, et j'avais pris soin d'acheter des cigarettes avant de quitter la Belgique où le tabac était beaucoup moins cher qu'en France, m'avait-on prévenu. Dans le tramway, un homme s'approcha et me demanda quelque chose en français. Je ne comprenais pas ce qu'il disait. Je lui montrai mon paquet de cigarettes, et lui tendis pour tenter de l'apaiser. Il prit le paquet tout entier et parut satisfait, puis il retourna à l'autre bout du wagon. Je ne sus jamais très bien ce qu'il voulait au juste ! Qu'importe, j'étais en France !

A Valenciennes, je m'empressai de prendre un billet de train pour gagner Paris. J'arrivai dans la capitale, à la gare du Nord, vers la fin du mois de novembre 1925, au petit matin. Il faisait froid, il avait neigé pendant la nuit. Le soleil en avait encore pour quelques heures avant de se lever, ou la terre pour tourner autour de l'astre incandescent, et danser gaîment en pivotant sur son axe, comme on voudra.

j^n'osais pas affronter cette nouvelle ville en pleine nuit, et par un froid si rigoureux. J'achetai donc un journal — français ! — au kiosque de la gare, et m'installai « confortablement » sur un banc dans la salle d'attente. Je « lus » mon journal jusque vers huit heures. Qui aurait pu croire qu'un pauvre Yid polonais, sans papiers, armé seulement de deux ou trois mots de français, se dissimulait derrière un aussi banal quotidien local ?

De Paris, je n'avais entendu parler que d'un endroit où je pusse rencontrer des Juifs, et y vivre jusqu'à la fin de mes jours sans en sortir : le « Pletzel ». Ce quartier, au sens large, correspondait à ce qu'on appelle aussi « le Marais », entre la place de la Bastille et les Halles. Mais le Pletzel, c'était en premier lieu la Place Saint-Paul. De ce centre partait, comme un faisceau dirigé vers le nord-ouest, une multitude de rues où l'on pouvait retrouver les couleurs de nos ghettos d'Europe centrale. Le fils de mon dernier employeur habitait l'une d'entre elles, rue des Archives.

Une vague clarté, brumeuse, à peine accrue par l'éclat de la neige, chassa lentement le voile sombre qui m'empêchait de m'aventurer au-dehors. Quand un pâle soleil daigna enfin

secouer sa paresse, je montai dans un taxi pour rejoindre la rue où s'entassaient les aides-mémoires nationaux. Nous emprun tâmes le Boulevard de Magenta, puis la rue du Faubourg Saint-Denis, et la rue du même nom sans le faubourg. Le taxi tourna ensuite à gauche dans la rue Rambuteau, et à droite enfin, dans la rue espérée, à deux pas du somptueux Palais Soubise. Déjà, j'étais rassuré : j'avais vu un nombre considérable de magasins aux enseignes évocatrices : des Goldenberg, des Goldstein, des Goldschmitt, que d'or ! Des ateliers aussi : je ne désespérais pas de trouver rapidement du travail ! Et je me sentais de mieux en mieux : à peine sorti de la voiture, j'avais entendu plusieurs personnes se parler en yiddish !

Hélas, quand j'arrivai dans l'immeuble, le concierge m'annonça que l'homme que je cherchais avait déménagé. J'entrai alors dans une boulangerie pour en savoir davantage : heureusement, mon homme était connu, et le boulanger me dit qu'il se trouvait juste en face, dans un hôtel. J'entrai dans l'hôtel, et sans plus réfléchir, je retins une chambre. Il ne revint que le soir, après son travail. Il ne pouvait rien faire pour moi : j'avais tout imaginé, sauf qu'un jeune ouvrier juif, quand il débarquait en France, ne s'enrichissait pas dans la semaine qui suivait. Beaucoup d'immigrants se retrouvaient attelés à un labeur fastidieux, dans des ateliers ou de modestes usines. Pour l'heure, je dus m'acquitter du prix de la nuit d'hôtel : quatorze francs ! Une fortune, pour mes pauvres poches prématurément vidées. Le lendemain, j'élus domicile dans le métro parisien que je découvris alors. Huit nuits, des demi-nuits en vérité, jusqu'à une heure du matin, et des demi-jours, à partir de cinq heures du même matin, pour récupérer les demi-nuits volées. Calcul sordide.

Entre-temps, je marchais, au hasafd des rues, sans jamais sortir de notre triangle Bastille-République-Hôtel de Ville. J'avais une idée en tête : je savais qu'un de mes compagnons d'apprentissage à Lodz se trouvait dans l'une de ces rues. Il

était parti peu de temps avant moi, et avait régulièrement donné de ses nouvelles. Curieusement, je n'avais pas son adresse ! Aussi scrutais-je tous les visages, questionnais-je tous les marchands, m'abimais-je en vaines espérances dès qu'un grand blond marchait devant moi, les pieds légèrement tournés vers l'extérieur : je croyais que la physionomie et la démarche de mon ami étaient exceptionnelles, mais je ne tardais pas à découvrir qu'il n'était pas le seul à avoir les pieds plats, et un déhanchement original !

Je déambulais, à longueur de journée : rue Vieille du Temple, puis le « Carreau du Temple » ce marché où je retrouvais les effluves, le bric-à-brac et les hommes de ma lointaine Pologne, rue des Francs-Bourgeois, rue des Blancs-Manteaux où les échoppes ressemblaient à leurs sœurs de Lodz, rue Ferdinand-Duval, l'ancienne rue des Juifs rebaptisée depuis F Affaire Dreyfus, rue Saint-Antoine et rue de Rivoli où s'en tassaient les trop nombreux casquettiers ; rue des Rosiers : l'épicerie Grunbaum et ses colliers de champignons secs, ses harengs salés exposés en devanture, comme « chez nous » ; la librairie arborant fièrement sur sa vitrine, en yiddish, ses titres de noblesse : « Disques en Hébreu, Yiddish, Polonais, Russe, Hongrois et Français » ! Les boucheries et leurs trois lettres hébraïques, cacher, qui signalaient l'absolue observance des lois talmudiques relatives à l'abattage des animaux ; la boulangerie Wolmann où tous les gâteaux de mon enfance se trouvaient réunis : stroudels et stroutzels, aux pommes, au pavot, aux noix ou à la cannelle ; kouguels de shabbat, garnis d'amandes et de raisins... L'hôtel de New York ; le restaurant du commerce, où je rencontrais des Juifs russes et polonais : le patron avait un autre restaurant à Lodz. Je mangeai là mes derniers repas, une carpe farcie, un bifteck et des pommes de terre, et plus souvent un simple morceau de pain avec une vague omelette. Au bout d'une semaine, il ne me restait plus que deux francs en poche. J'étais seul. Je n'avais pas écrit à ma

famille depuis de longues semaines. Je n'avais toujours pas osé envoyer un mot à Reisele ; qu'aurais-je pu lui offrir ?

Samedi matin. Les hommes gagnaient les synagogues du quartier, place des Vosges, rue des Tournelles, rue Notre Dame de Nazareth. J'errais dans la rue Chariot, souriant à l'idée que je ressemblais au célèbre Charlie Chaplin, avec mes deux petites pièces dans ma poche. Mais je ne faisais pas la comédie ; et cela n'amusait personne. Au détour de la rue des Quatre Fils, j'aperçus soudain, de dos, un homme qui marchait avec les pieds pointés à dix heures dix. Je courus, pris d'un fol espoir, le dépassai : c'était lui ! Il est de ces moments que l'on imagine impossibles, sauf dans un roman, ou dans un conte. Je croyais rêver. Cher Leiser... Leiser Sztulman, dont j'ai précieusement gardé le portrait jusqu'à ce jour, une vieille photographie prise chez Louis, un photographe du Boulevard Saint-Martin.

Leiser s'en était assez bien sorti depuis son arrivée dans la capitale française. Il avait obtenu rapidement des papiers pour travailler en toute sécurité, et il gagnait même relativement bien sa vie ; en témoignait son costume élégant, qu'il arborait avec une fierté d'enfant ! Il m'invita aussitôt dans son hôtel où je pus prendre un bon bain ; j'en avais sérieusement besoin ! Puis nous allâmes manger un festin de roi dans un bon restaurant. Leiser s'offrit alors pour subvenir à mes besoins jusqu'à ce que j'aie trouvé un travail. J'étais infiniment reconnaissant.

Ce ne fut pas long. Jusqu'alors, j'avais concentré toute mon énergie à retrouver cet ami. Mais maintenant, soulagé de n'avoir plus à m'inquiéter pour ma survie dans cette pieuvre urbaine, j'étais tout disposé à me présenter pour être embauché. Quelques jours après, j'étais assis à une table de travail, chez un Juif russe, modéliste pour dames, au premier étage d'un immeuble de la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, numéro vingt, je crois. Je confectionnais des vêtements en grande série.

Nous étions environ une quinzaine d'ouvriers dans cet atelier : les coupeurs nous donnaient les différentes pièces à assembler, et des repasseuses ajoutaient une dernière touche aux vêtements que nous leur remettions sans cesse. Les modèles étaient alors exposés en vitrine : en général, ils étaient vendus dans les jours, voire les heures qui suivaient. J'étais payé à la pièce. Mon sort s'améliora aussitôt : je gagnais près de six cents francs par semaine ! Une fortune.

Le mois de décembre s'évanouissait lentement ; Noël approchait. Et avec cet air de fête qui planait sur la ville, je crus bon de me divertir enfin avec mes nouveaux amis ! Nous allions au théâtre juif de la rue Beaubourg, nous mangions, sans trop prendre garde à la dépense, dans de bons restaurants. Le dimanche, nous marchions en flânant comme des bourgeois, de la Bastille jusqu'à la Concorde. Mais par-dessus tout, j'aimais danser. Avec Reisele, nous dansions pendant des heures au son des violons et des clarinettes, sur les airs de notre folklore traditionnel, mais aussi au rythme des orchestres polonais déversant sur nous des valse, des polkas et des mazurkas. Nous avions même participé à un concours de valse ! J'étais aussi un habile « cosaque » en la matière : je dansais comme les Russes, avec ces mouvements de jambes dignes d'un acrobate, non sans une certaine dextérité d'ailleurs. Pour faire la fête à Paris avec mes compagnons, le choix était donc facile : danser, n'importe où, mais danser ! Nous allâmes au Moulin Rouge, au Moulin de la Galette, dans tous les lieux où la danse était reine.

Un soir, un matin plutôt — nous avons dansé une bonne partie de la nuit — nous sortîmes pour regagner notre hôtel, heureux d'avoir virevolté pendant des heures aux bras d'une multitude de compagnes, dans une quasi totale innocence d'ailleurs. Nous marchions, avec un ami, Yosseph, sans rien dire, grisés encore d'avoir tournoyé comme les ailes d'un moulin.

Soudain, nous entendîmes un bruit de bicyclettes, puis un long coup de sifflet. Je dis à Yosseph, dont les papiers étaient en règle, de s'arrêter tandis que je poursuivai mon chemin. Mais les « hirondelles », les policiers à vélo, me rattrapèrent et me crièrent l'ordre fatal : « Papiers s'il vous plaît ! ». Je contemplai les deux gendarmes frigorifiés sous leurs pèlerines, sans rien dire, les sourcils levés dans un mouvement d'imploration, comme deux mains jointes d'un pauvre hère demandant pitié. Ils m'enjoignirent de les suivre au commissariat, et laissèrent mon ami rentrer chez lui.

Après une nuit au poste de Police, je fis connaissance avec le panier à salade pour rejoindre le Ministère des Affaires Etrangères. Les formalités furent vite expédiées : on me donna un avis d'expulsion. Sous huit jours, je devais avoir quitté définitivement la France.

Non, décidément, Paris était la ville rêvée. Si près du but : encore quelques mois, et je serai installé ; Reisele pourrait enfin me rejoindre. Je serais naturalisé peut-être ! Je ne savais pas que des milliers, des dizaines de milliers de Juifs étrangers pensaient comme moi, au même moment, à Paris. Doux rêveurs. La France ! Les Juifs n'avaient-ils pas combattu aux côtés des Français pendant la guerre, plus de dix mille d'entre eux ! Bien sûr, Paris avait hébergé d'insolents députés à l'Assemblée, des Drumont, Millevoye, Gervaise et d'autres ; mais elle abritait aussi, au temps où je m'y trouvais, près de cent cinquante mille Juifs !

Il n'était plus question de nous expulser de cette ville cinq fois en deux siècles et demi, comme au temps des croisades, de notre grand voyageur Benjamin de Tudèle, de notre savant Maimonide, ou de Charles VI, alias le Fou, qui nous mit dehors pour de bon en 1494. Et puis, n'avait-on pas reconnu Dreyfus finalement innocent ? N'avais-je pas retrouvé ici mon petit monde, mes tailleurs-fourreurs-ferblantiers de tout poil,

tous parlant yiddish, les militants du Bund ou du Poalei'Tsion, mes rues noires de monde et de chapeaux ? Avec la liberté en plus ! Alors ? Je reste...

Je changeai de quartier, pour la première fois depuis mon arrivée. Il fallait que je quitte le premier hôtel, où la police ne manquerait pas de venir vérifier si j'étais bel et bien parti. Plusieurs étrangers se laissaient ainsi bêtement piéger. Allons, je n'étais pas nigaud ! Je fis un véritable bond : j'emménageai dans un hôtel de la rue Vercingétorix, près de la gare Montparnasse. Je n'étais pas loin de la « Ruche » de la rue Falguière où Chagall, Lipchitz, Soutine, Léger et tant d'autres artistes avaient séjourné, à peine dix ans plus tôt, dans des conditions misérables, sans perdre leur talent qui gagna au contraire en force, comme éprouvé à travers le feu.

Je continuais à travailler chez le même modéliste. A l'atelier, je n'avais pas évoqué mes petits problèmes avec la police, et je gardais bien précieusement mon avis d'expulsion dans la poche, à l'abri. Cet avis demeura longtemps dans les archives du ministère, beaucoup plus longtemps que dans ma poche : en 1959, lors d'un court séjour en France, je me trouvais à Grenoble dans un hôtel quand deux policiers vinrent me signifier de quitter le pays au plus vite ! J'étais toujours indésirable, mais j'avais d'excellentes raisons pour penser le contraire. D'ailleurs, l'erreur fut aussitôt rectifiée : j'étais devenu français, grâce à mes bons et loyaux services... Les quels ? Drôle d'histoire.

Par crainte que mes coordonnées n'atterrissent un jour sur le bureau d'un commissariat, je ne voulus pas rester dans cet hôtel de la rue Vercingétorix. Je trouvai donc une famille pour me loger, rue de l'Ouest, chez des amis juifs dont j'avais fait la connaissance. Ma situation s'améliorait : mes nouveaux hôtes me choyaient, mes subsides augmentaient sensiblement, et j'entrevois à nouveau l'espoir d'une intégration. Les Juifs

69

français nous regardaient souvent avec suspicion, un vague mépris que seuls les liens du sang adoucissaient quelque peu : nous étions mal dégrossis, encore imprégnés de nos rustiques habitudes polonaises, peu enclins à verser dans le confort intellectuel raffiné de la capitale. Aussi distinguait-on, au-delà des simples formalités administratives, entre Juifs étrangers et français ; plus tard, sous l'occupation, cela sera fatal aux premiers, plus qu'aux seconds...

Le 16 juillet 1942, les policiers français, bon gré mal gré, livreront plus de douze mille d'entre mes frères aux nazis, dont quatre mille enfants soudain séparés de leurs parents : il était prévu de leur épargner la déportation ; imaginez la scène... Après une courte étape au Vel d'Hiv, ces hommes et ces femmes iront lentement vers la mort dans des wagons à bestiaux. En tout, près de quatre-vingt-cinq mille Juifs parisiens seront déportés pendant la guerre, des « étrangers » pour la plupart. Parmi eux, des milliers d'enfants — désormais orphelins, donc « encombrants » — furent envoyés vers les camps allemands par le monstrueux Laval ; des enfants et des vieillards que les nazis n'avaient pas réclamés. O France ! Comment dire... ?

J'étais heureux, en 1926, à Paris ! J'avais pris l'habitude, après un bon déjeuner au restaurant, d'aller faire un tour à Belleville, pour prendre un café dans un bistrot réputé pour recueillir les gens de mon espèce, des Juifs polonais sans papiers ; quand ils en avaient, c'étaient des faux. Tellement faux que les faussaires, à n'en pas douter, n'étaient pas très futés : la police venait d'arrêter trois cent soixante-quatre individus, tous natifs d'un village français qui ne comptait alors que trois cents âmes ! Mais un faux passeport coûtait cher, pas moins de mille francs, une somme considérable. Les faussaires savaient ce qu'ils faisaient, en définitive. Et la police aussi : en procédant à une arrestation massive au « Coq d'or », où je me trouvais (au bon moment !), ils étaient sûrs d'ajouter

une dizaine au nombre de passeports détenus par les pseudo natifs du village désormais célèbre !

Cette fois-ci, on ne voulut plus me relâcher. C'était normal, en un sens. Et je ne contestai pas. Je ne voulais pourtant pas faire de tort à la France : j'espérais travailler de mon mieux, vivre décemment, ne gêner en rien l'ordre de la cité, ni troubler la sécurité de mes concitoyens. Mais je n'avais pas de papiers : j'étais en situation illégale envers mon pays d'origine, et dans celui qui m'accueillait malgré lui. On me proposa donc de choisir entre l'expulsion vers la Pologne, ferme et définitive, ou — faveur — l'engagement, tout aussi ferme mais pour cinq ans seulement, dans la... Légion étrangère ! Pauvre de moi ! Je n'aimais pas l'armée, j'avais peur de mourir, et l'on m'offrait de m'engager dans un corps des plus difficiles !

Jours terribles, répit provisoire, pour réfléchir. Que faire ? Retourner en Pologne ? Non, ce serait un échec. Je n'avais aucune chance de m'en sortir, d'être heureux avec Reisele, en regagnant la Pologne. La Légion ? On en disait beaucoup de choses... Mais c'était la Légion *française*, pensais-je alors, pas n'importe laquelle ! Allons ! Cela vaut bien un petit effort, pour acquérir la liberté convoitée. Du haut de toute ma candeur, j'acceptai donc de m'engager, cinq ans.

2 J'avec plusieurs braves individus aussi démunis que moi, nous fûmes envoyés à Marseille, au Fort Saint-Jean, et tenus cloîtrés pendant huit jours.

Il faisait beau, dans la cité phocéenne, et je découvrais, en ce mois d'avril 1926, tout en haut des murs infranchissables, le bleu pur du ciel méditerranéen. Des « libérables » transitaient par notre caserne : avant leur retour définitif à la vie civile, ils savouraient de précieux instants à nous intimider avec des histoires plus cruelles les unes que les autres. Nous, les « bleus », en entendant ces récits insolites de la guerre du Rif qui opposait Français et Marocains, nous tremblions de peur. Nous imaginions les formidables assauts ennemis, leurs « tam-tam », les longs fusils qu'ils maniaient en guérilleros experts, les dunes mouvantes sous le sirocco, un vent sec brûlant et abrasif, et dont les caprices nous désorienteraient dans le désert, la soif. A leur description déjà fantaisiste, les « vétérans » ajoutaient une démesure de détails invraisemblables. Ils nous promettaient la mort sous les huit jours, conformément d'ailleurs à la devise des légionnaires ! Avec un de mes nouveaux amis, Neiman, nous fîmes plusieurs fois le tour de la caserne pour tenter d'en trouver la faille qui faciliterait notre fuite ! Rien à faire, nous étions prisonniers volontaires de ce nouveau ghetto. Il nous fallait désormais suivre les ordres.

Première étape : Oran, en Algérie. Pour la première fois de ma vie, je montais en bateau.

Je ne pus guère admirer Marseille, sinon depuis le pont du navire qui m'emportait vers l'inconnu. J'eus à peine le loisir d'admirer, de loin, le Vieux Port dominé par le Pharo et le pont transbordeur, et dans son prolongement, adossée mollement à la Plaine, la réputée Canebière dont les charmes nous furent vantés par les permissionnaires.

En arrivant à Oran, nous fûmes étonnés de découvrir, encadré de falaises abruptes, ce port aux allures modernes, à l'activité continuelle et organisée. Nous imaginions l'Afrique autrement ! Une fois débarqués, nous fûmes aussitôt acheminés, en train, jusqu'à Sidi-Bel-Abbès, le berceau de la Légion étrangère. Nous quittâmes donc cette première ville — trop civilisée à nos yeux — dont les colons européens, partout présents à cet endroit, semblaient très fiers.

A mesure que nous approchions de notre destination, notre crainte augmentait, l'angoisse nous saisissait dès que nous repensions aux récits fabuleux des légionnaires libérés à Marseille. Nous remarquâmes à peine, quand le train s'enfonça dans l'arrière pays, le couloir de Mercier-Lacombe, puis la plaine de la Mleta banalement couverte de céréales, criblée cependant d'orangers regroupés près des fermes.

La dernière partie du trajet nous échappa totalement, quand le chemin de fer sillonna ensuite les monts de l'Atlas tellien, parsemés de bruyères, de palmiers nains, plantés de superbes vignobles sur les versants exposés au soleil, et assombrés de chênes lièges à moitié dépecés sur ceux plus humides.

Nous découvrîmes enfin, sans vraiment la voir ce jour-là, la haute plaine de Bel-Abbès, dominée par la chaîne de Tessala. Les céréales couvraient toute cette région de terres fertiles

soigneusement cultivées. Dans les endroits mieux irrigués par les eaux apprivoisées de la Mékerra, des vergers et des jardins maraîchers, des palmiers épars, pigmentaient cette large plaine livrée au soleil africain. Sur les coteaux, la vigne et l'olivier dessinaient un damier géant. Les villages tissaient entre eux un réseau de fils invisibles, à peine matérialisés par une multitude de routes et de chemins. Seuls quelques rares espaces dénudés, où végétaient encore des palmiers nains isolés, subsistaient après le défrichement des laborieux ouvriers espagnols et des colons français. A cet endroit, la population locale était rare, et les colons s'étaient installés avec plaisir sur cette terre qu'ils s'étaient acharnés à mettre en valeur. A bien des égards, n'était la végétation typiquement méditerranéenne et africaine, nous nous serions crus en France, dans quelque plaine des côtes varoises, fit remarquer l'un d'entre nous !

Le lendemain de notre arrivée, en guise de bienvenue, on nous obligea à nous séparer de tous nos vêtements civils : nous devions les vendre à des Juifs qui venaient acheter ainsi les frusques des soldats fraîchement enrôlés. Le légionnaire doit en effet tout oublier de son ancienne condition, pour se donner entièrement à sa nouvelle tâche. Pour moi, ces Juifs furent une réelle découverte ! Je n'aurais jamais imaginé qu'il pût s'en trouver à cet endroit ! Quel paradoxe : j'allais vendre mes habits à mes coreligionnaires !

Nous vivions dans deux mondes très distincts : les Ashkénazes, originaires d'Europe centrale, et les Séfarades, issus du pourtour du bassin méditerranéen, n'avaient en commun que le mot « Juif ». Nos coutumes, nos vêtements, nos langages étaient si différents que nous éprouvions quelque peine à nous reconnaître comme frères ! En Pologne, nous avions bien quelquefois entendu parler des Juifs de ces contrées ; mais ils nous semblaient jusqu'alors si lointains, que nous doutions presque de leur existence réelle : à nos yeux, le monde séfarade

se réduisait à un mythe, une histoire ancienne, une sorte de conte des mille et une nuits peuplé de rêves et d'images extraordinaires.

Et maintenant, je les voyais, ces cousins au visage couleur de bronze, aux cheveux intensément noirs et aux yeux sombres, prêts à acheter mes habits façonnés par mes propres mains ! Ils étaient revêtus d'un accoutrement hétéroclite, singulier mélange entre les habits européens et arabes. Certains, plus âgés — et plus pauvres — portaient une djellaba, et une calotte noire, ou un curieux turban tout oriental. Quand je les vis pour la première fois, je ne fis pas tout de suite le rapprochement avec les personnes espérées. Plus tard, j'aurai la même surprise, j'éprouverai le même vertige, en voyant les affiches du bal de clôture du Yom Kippour ! Un autre monde...

Pourtant, eux, ils étaient français ! En 1870, après vingt-sept ans de combats politiques suivis, le député Adolphe Crémieux avait rédigé un décret conférant la nationalité française aux Juifs algériens ; ce qui n'avait pas manqué de susciter la colère des Arabes de ce pays — c'était compréhensible — au point, hélas, que des pogromes furent là aussi perpétrés à l'encontre de la population juive. Par la suite, cette hostilité grandit lentement, à mesure que l'antisémitisme se répandait dans la métropole. Plusieurs explosions de violence secouèrent encore notre communauté. Avant l'arrivée des Français, les Juifs d'Afrique du Nord avaient souvent souffert de multiples tracasseries et humiliations. Mais depuis la colonisation, Juifs et Arabes vivaient généralement en bonne intelligence, jusqu'à cette recrudescence de violence, qui s'éteignit en partie avec les derniers soubresauts de l'Affaire Dreyfus. Bref, on ne m'eût pas dit que les acheteurs venus acquérir nos habits étaient juifs — et français —, je ne l'eus jamais su, ni même imaginé !

Je fus logé dans la caserne C.P III. Le troisième jour après notre arrivée fut employé à décliner notre identité pour nous fournir nos papiers militaires. L'employé chargé de recueillir les

informations avait du mal à transcrire nos noms compliqués : nous venions de tous les pays d'Europe ! C'est ainsi que je devins Pokrzywa Hillel, mon nom se transformant en prénom et vice-versa : le pauvre scribe-légionnaire avait décrété que j'avais un nom impossible à prononcer ; et comme nous étions désignés par nos noms de famille, il avait trouvé judicieux de choisir mon prénom, plus facile à utiliser par un Français !

Je découvris alors que nous étions trois jeunes Juifs originaires de Pologne, dont mon ami Neiman, et un certain Warszawski. Plus surprenant encore, nous étions en compagnie d'éminents officiers : le Prince Aage de Danemark, arrière petit-fils de Louis-Philippe I^{er}, le fondateur de la Légion étrangère ; Louis II, Prince de Monaco ; et dans nos rangs, le violoniste lituanien Ulrich, premier prix du conservatoire de Moscou, obligé lui aussi de servir dans cette incontournable machine à naturalisation française, pour ne pas retourner dans son pays. Mais le corps des légionnaires était largement composé de « têtes brûlées », qui buvaient et se saoulaient abondamment, et dont la violence souvent aveugle restait difficile à canaliser, même dans l'exercice militaire. Chez eux, l'alcool faisait des ravages, et il n'était pas rare de les voir avaler de l'Eau de Cologne quand les liqueurs faisaient défaut ! Joyeuse compagnie, pour tout dire...

Pendant trois mois, nous fîmes nos classes. Soldats au 1^{er} Régiment Etranger. C'était très dur. Marches forcées dans le désert, sous un soleil implacable qui vous grillait la nuque, ou sous une pluie battante, un véritable déluge qui gonflait les oueds en deux ou trois heures, qui transformait les rues de Bel-Abbès en un borbier épouvantable ; entraînement intensif, maniement des armes, ordres et contrordres, humiliations gratuites — mais chères pour nous —, un vrai plaisir, quoi, pour un homme désireux d'éviter l'armée ! Et puis, un beau matin, lors du rassemblement, un appel : « On cherche un tailleur, et un cordonnier ! ». Etait-ce là l'une de ces ruses,

propre à l'armée, visant à recruter quelque pauvre type pour nettoyer les toilettes à la brosse à dent ? Naïvement, avec un brin de fierté, je levais la main pour cette place inespérée de tailleur, et mon ami Neiman levait la sienne pour celle de cordonnier. C'était vrai ! Les légionnaires qui occupaient ces fonctions avaient terminé leur temps d'engagement : il fallait les remplacer ! Je devins donc le bras droit du maître tailleur.

La Légion me fut dès lors moins pénible à supporter. Je repris mon ancienne activité : je recousais surtout les vêtements déchirés, et plus rarement, je confectionnais des costumes. A côté de nous, un homme fabriquait les képis destinés aux officiers. A son tour, il dut nous quitter pour retrouver la vie civile : il lui restait six mois de service à accomplir, et il devait trouver et former un remplaçant. Je m'offris aussitôt : la tâche me convenait à merveille !

Pendant de longues années, j'ai modelé des milliers de ces képis arborés par les officiers français ! Cela me permit même de me constituer un petit pécule, car certaines de ces tâches étaient rémunérées. Ce n'était pas grand-chose, mais grâce à cet argent, je pus échapper aux pénibles gardes nocturnes dans le « village nègre » : c'est à cet endroit truffé de caboulots où l'on jouait sa solde, où l'on servait de redoutables alcools (dont une meurtrière absinthe), que les légionnaires se rendaient pour passer leurs permissions. Comme les rixes n'étaient pas rares, compte tenu de cette brillante activité, il fallait que les légionnaires en service — et donc à priori lucides — aillent garder en permanence le quartier. Je m'arrangeais avec un camarade, et le rétribuais honnêtement pour qu'il me remplace, chaque fois que c'était possible.

La vie à Sidi-Bel-Abbès n'avait rien de très attrayant, mais elle n'était pas totalement désagréable pour qui le voulait bien. L'air était sain, le climat plutôt agréable, en dépit de la chaleur et la sécheresse estivales, car la plaine reposait à une

altitude déjà sensible. L'ancienne cité intra-muros était réduite à un quadrilatère, dont le cercle des officiers était le centre, élargi encore par la caserne et l'hôpital. A l'extérieur, des faubourgs (dont le fameux village nègre) étaient littéralement posés sur les routes, comme des satellites, conférant ainsi au centre un aspect de noyau dur, plus irréductible encore. Peu à peu, la ville s'était développée, sous des allures européennes très prononcées, pour former une cité bien établie, au cœur des champs soigneusement cultivés tout alentour par les colons français et les paysans espagnols.

La visite de ces quartiers constituait à elle seule une source d'étonnement et de découvertes : Arabes, Juifs, Espagnols et colons français vivaient-là, sans véritable mélange, mais en contact permanent les uns avec les autres. Le marché couvert, d'environ cinquante mètres de côté, offrait sans doute l'occasion unique de cohabitation, certes momentanée, de tous ces peuples ensemble. On y trouvait de tout : des légumes et des fruits à profusion, de la viande exposée en plein air et chaouillée par les mouches, du poisson relativement frais, du fromage bien fait, des frusques plus ou moins neuves, du bétail vendu par les Espagnols les plus pauvres...

Au sein de cette activité fébrile, je crois que mon étonnement atteignit son comble devant la passivité de certains d'entre eux, tout juste préoccupés de gagner les trois sous nécessaires à leur survie et celle de leur famille, souvent nombreuse. Une fois assurés de ce strict minimum, ils avalaient un petit « kawa », un café, ou fumaient une pipe (de kif éventuellement), jouaient avec des sortes de dominos, se lançaient dans des palabres sans fin, ou se livraient à une éternelle nonchalance. Étonnement encore, quand je découvris les femmes arabes du village nègre, voilées, aux chevilles cerclées de larges anneaux en cuivre, aux fronts tatoués, aux têtes surchargées de colis posés en forme d'Everest imposant ; étonnement enfin devant une certaine misère qui n'était pas sans me rappeler

celle que j'avais si souvent côtoyée en Pologne, à Lodz, ou dans nos campagnes. Et comme partout dans le monde, une société, dite haute, se taillait la part du lion : toilettes luxueuses, réceptions, concerts, théâtre, en vase clos. Moi, avec les copains, j'allais au « beuglant », un caf-conc de seconde catégorie, ou pire, à la « cantine » ; mais ça, passés les premiers mois, j'évita. Pas bon, l'absinthe, je préférais l'anisette !

Dans un atelier voisin, j'avais un ami roumain, Iorga. Il n'était pas juif, mais il parlait yiddish aussi bien que moi ! Orphelin très jeune, il avait été recueilli par une famille juive en Roumanie, et ses parents adoptifs l'avaient élevé comme les autres enfants de la maison. Il connaissait donc bien le monde juif, et ses coutumes. A vrai dire, il était difficile de le prendre pour un non-Juif ! Et même, il fut apprenti-tailleur, comme tant de Juifs de nos contrées ! Tout cela nous avait rapprochés, et nous étions presque inséparables. Un jour, un « libérable » me demanda de lui confectionner un costume, car il ne voulait pas du costume « Clémenceau » que l'armée offrait systématiquement aux légionnaires sortant du rang. Démuni des instruments adéquats, je refusai, en lui indiquant toutefois que mon ami Iorga se chargerait volontiers d'une telle tâche. J'accompagnai Iorga en ville pour choisir le tissu, et l'aidai à confectionner le costume. Le légionnaire vint bientôt pour un premier essayage, puis une seconde fois ; mais quand il revint pour chercher sa commande, Iorga avait disparu, avec le costume ! Il avait tout simplement déserté, en civil. Je fus accusé de l'avoir aidé à s'enfuir, mais aucune poursuite ne fut engagée à mon encontre. Quant à Iorga, il n'était ni le premier ni le dernier à prendre la tangente, et l'on ne s'en inquiéta pas davantage. Je devais le retrouver, en des circonstances peu banales, vingt-six ans plus tard...

ans après mon engagement, je demandai ma naturalisation : on encourageait chaque légionnaire à formuler ce désir par écrit, dès que possible. Il me fallut alors obtenir du consulat de Pologne à Marseille qu'il voulût bien me fournir la preuve que mon nom était bien Hillel Pokrzywa, et non l'inverse ! Malgré tous ces inconvénients, j'obtins la nationalité française trois ans plus tard, en 1931. Enfin, j'étais français ! Quel honneur ! Mais en cinq ans, les choses avaient considérablement évolué, et je n'étais guère disposé à retourner en France...

Reisele d'abord. J'avais chargé un « libérable », un ami juif polonais arrivé au terme de son engagement dans la Légion, d'aller à Lodz trouver la famille de Reisele, pour qu'elle lui donne enfin l'autorisation de venir me rejoindre au plus tôt. Depuis que j'étais installé comme kèpissier à la Légion, je bénéficiais d'un avantage certain. Il m'eût été possible, à ce moment-là, de me marier sans trop de difficulté. Mais quand ils apprirent que j'étais en Afrique du Nord, et légionnaire, les parents de Reisele s'opposèrent formellement à son départ de Pologne. Je ne devais jamais la revoir, elle non plus. Il fallut me résigner. Une larme, infinie.

Passées les trois premières années, nous étions plus souvent libres de sortir le soir, après le travail. La soupe du légionnaire, sans être médiocre, n'avait rien de très attrayant, et nous étions constamment à la recherche d'un bon bistrot où nous eussions pu améliorer l'ordinaire. Un de mes amis en connaissait un, dans le quartier Gambetta, un peu à l'extérieur de la ville et des faubourgs immédiats, près de la gare. C'était une sorte de boulangerie, tenue par des Espagnols, qui comportait une salle attenante où nous pouvions manger des spécialités de la maison, et plus simplement des œufs sur le plat garnis d'une foule de bonnes choses.

Une jeune fille nous servait. Son regard clair, ses cheveux châtain perlé d'or, sa peau blanche, son air décidé et profond m'impressionnèrent dès notre première rencontre. Je me sentis comme Jacob devant Rachel : épris jusqu'au tréfonds de mon être, prêt à travailler sept ans pour me marier enfin avec la bien-aimée ! Mais Adelina était espagnole, ses parents catholiques, son peuple l'ancien persécuteur de mes frères... A Oran, les Espagnols n'avaient-ils pas plusieurs fois expulsé les Juifs venus s'installer sous la relative protection des Musulmans ? Protection intéressée, car nous étions les « larbins », quelquefois malmenés d'ailleurs, de leur économie. L'Espagne n'avait à son actif — mais en général les Espagnols d'Afrique du Nord l'ignoraient — que l'honneur d'avoir proposé, par la voix de son ambassadeur à Moscou, de recueillir les Juifs désireux de fuir les pogromes russes à la fin du siècle dernier. La suspicion à notre égard demeurerait toutefois largement répandue et ancrée dans les mentalités. Alors, Adelina Perez... Il valait mieux pour moi qu'elle ignorât que j'étais juif.

Je revins régulièrement à la boulangerie, sans jamais déclarer mes sentiments de plus en plus intenses envers la jeune et belle boulangère ! Nous parlions français, et nous avions fini par nous connaître assez bien pour être capables, sans nous

l'avouer ouvertement, de discerner cet amour grandissant qui nous rapprochait désormais.

D'autre part, plusieurs membres de la synagogue désiraient me marier avec l'une de leurs protégées ! J'avais en effet repris contact avec la communauté, sous l'œil bienveillant de l'armée française : pour célébrer la Pâque, nous étions autorisés à quitter la caserne pendant une semaine et loger chez une famille juive.

La plupart des Juifs parlaient français ou arabe, et ils m'accueillaient avec une chaleur extraordinaire. Je me hasardais quelquefois aux services religieux, vivants et colorés, mais déroutants pour le pauvre Yid ashkénaze que j'étais ! Pour rien au monde, je n'eusse voulu perdre mon identité : je ne croyais plus guère en Dieu, mais j'étais juif, et décidé à cultiver cette réalité jusqu'à la fin de mes jours. Je pense toujours ainsi, quoi qu'on dise...

La jeune femme juive, dont mes amis de la synagogue vantaient les vertus, travaillait à la Légion, comme couturière. Elle me livrait une cour incessante, et ne manquait jamais une occasion de me faire connaître son espoir de mariage, avec moi bien sûr ! Je ne voulus pas sacrifier à la nécessité, estimant qu'il valait mieux épouser une femme par amour, que pour l'unique but de satisfaire les exigences du sang, ou de la communauté, dussé-je en souffrir. Ne pas donner trop de place à la raison dans le mariage, pensais-je, mais beaucoup d'amour, n'est-ce pas ? D'autant que Clémence ne me plaisait guère, modelée qu'elle était sur les canons d'une beauté à la Rubens... Bon, ce n'est pas un prétexte, et j'exagère ; mais elle n'était pas très fine non plus sur le plan du savoir-vivre, ou de l'intelligence !

Tout ne fut pas pour autant facile, et je connus un temps d'hésitation, malgré mes brillantes théories irrationnelles. Pris entre deux feux, l'amour ou la raison, Adeline ou Clémence, je fus un moment séduit par la voie de la facilité. Clémence, donc. Et pour éviter de rencontrer Adeline, je prétextai la mort

d'un de mes oncles pour m'enfermer dans un deuil imaginaire. Un jour, Adeline passa devant une terrasse de café où je me trouvais en train de siroter tranquillement une anisette. Elle piqua droit sur moi, mais je lui montrai mon brassard noir pour lui faire comprendre que je n'étais pas disposé à parler. J'étais toujours en « deuil ». Avec mon anisette en main, je ne devais pas être très convaincant !

Malgré mes revirements et mon manque de fermeté, l'amour d'Adeline demeura intact. J'étais gêné, et pendant plusieurs semaines, je refusais encore de me rendre à la boulangerie. J'acquis cependant la certitude que Clémence ne serait jamais ma femme : rien ne m'attirait vraiment en elle, sinon qu'elle était juive ; mais était-ce suffisant ? Et cet amour qui brûlait en moi pour la petite Espagnole ? Je finis par fuir également Clémence, puis pour échapper à tous, et à toutes, je me réfugiai dans un mutisme prolongé et efficace.

L'amour est plus fort que la mort, dit-on. Je retournai donc bientôt à la boulangerie, irrésistiblement attiré par Adeline dont le visage, le sourire, la simplicité de cœur et la saine détermination ne cessaient d'occuper toutes mes pensées. Les parents d'Adeline avaient compris qu'un lien puissant unissait leur fille au brave client que j'étais, sans toutefois rien connaître de nos récentes tragédies, ni de ma réelle situation (ils me croyaient installé à mon compte !), moins encore de mes liens de famille avec la descendance d'Abraham ! Lorsque je vins leur demander la main de leur fille — comme cela se faisait à l'époque — ils savaient que notre amour n'était pas factice, ni passager. Je fus donc autorisé à convoler en justes noces. Justes ?

Etonnée et fâchée de me voir à nouveau récalcitrant et lointain, Clémence, la couturière, soupçonna qu'une autre prétendante avait capturé mon cœur. Elle n'hésita pas à me suivre discrètement pour en savoir davantage. Un de mes amis

tailleur (je lui avais demandé de me confectionner un smoking en vue des festivités !), finit par lui vendre la mèche. Quand elle découvrit l'existence d'Adeline, elle attendit que je fusse sorti de la boulangerie pour y pénétrer à son tour, comme une furie. C'était la veille de notre mariage. Clémence déclencha un véritable ouragan sur ma future belle famille. Elle les mit brutalement devant les faits : j'étais juif, et légionnaire ! Passe encore pour le légionnaire — une sœur d'Adeline nous avait précédés ! — mais juif... Il était donc impossible d'imaginer un mariage avec une Espagnole.

Mes futurs beaux-parents examinèrent froidement la situation. Quand je revins les voir, ils me lâchèrent tranquillement leur douche à peine tiède. Moi, j'étais plutôt confus, et j'en voulais à Clémence d'avoir dévoilé mes secrets. Mais les parents d'Adeline avaient bien réfléchi : ils étaient d'accord pour que nous nous mariions — voilà pour l'eau chaude — à condition que ce soit dans une église catholique, avec la bénédiction d'un prêtre... Je devins aussitôt comme le plus froid de nos continents, une banquise ; tout de glace. Mais je bouillais, à l'intérieur !

« Jamais ! » m'écriai-je alors. Il m'était absolument et rigoureusement impossible de renier mes origines, même pour Adeline. Tout, sauf ça. Et comment le leur expliquer ? Comment sortir de cette impasse ? D'un côté, une femme juive que je n'aimais pas, mais qui me permettait de demeurer juif sans me poser aucune autre question. D'un autre, une Espagnole que j'aimais, et pour qui on me demandait de trahir mon peuple ! Paradoxe étrange, vertige incommensurable.

Non, c'était décidé : la conversion évoquait pour moi les pires souffrances endurées par mes ancêtres, la honte de la trahison, l'humiliation devant ces chrétiens qui nous avaient torturés au long des siècles, le rejet pur et simple de mon peuple, la négation de mon identité juive. Devant mon intransigeance, ils se firent plus doux encore. Ils me proposèrent de

rencontrer le curé, et d'essayer de trouver une solution ensemble. Finalement, le curé acceptait de prononcer une bénédiction sur notre couple (ça, je ne l'en empêchais pas !), à condition que la cérémonie ait lieu ailleurs que dans l'église ! « Qu'à cela ne tienne, nous irons où vous voudrez, pourvu que le mariage soit célébré, et que je n'aie pas à me convertir », répondis-je un peu rassuré.

La cérémonie se déroula dans le presbytère, en présence des traditionnels témoins, et d'une partie de la famille d'Adeline qui éprouva quelque difficulté à comprendre une telle situation ! La fête qui suivit effaça toute trace d'amertume, et nous conservâmes de ce jour le souvenir d'une joie réelle, d'une saine atmosphère (avec ses traditionnelles danses que j'aimais tant !), d'une véritable réconciliation entre les parents et le mari — un instant encombrant — de leur fille. Le printemps nous enveloppait doucement de ses tendresses : nous étions au mois de mars, en 1931. Adeline avait tout juste vingt-deux ans, cinq petites années de moins que moi.

Je compris peu après les raisons de cet adoucissement inespéré et subit chez les parents d'Adeline, chez sa mère en particulier. Depuis plusieurs mois, ma belle-mère s'était mise à fréquenter un groupe de protestants évangéliques ! A cette époque, en Afrique du Nord, les protestants de tous bords cherchaient à s'implanter dans le pays. Il n'était pas rare de les rencontrer, et ils cherchaient aussitôt à vous inviter à l'une de leurs « réunions ». Ils n'avaient certes rien à voir avec ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui des « sectes », mais ils manifestaient une ardeur à convaincre, un zèle à proclamer ce qu'ils appelaient « la Bonne Nouvelle », que nous en étions parfois incommodés.

Malgré leur éclatement en multiples dénominations — ce qui affaiblissait un peu leur crédibilité —, ils étaient nombreux à se conduire avec une telle scrupuleuse honnêteté, une telle vérité dans leur paroles comme dans leurs actes, un amour sans

feinte (quoique souvent maladroit et rarement sans faiblesses !), un tel souci d'aider les plus démunis qu'ils attiraient sans peine des hommes et des femmes de tous les milieux, gagnés par l'enthousiasme et la chaleur de leur message. Ma belle-mère en fut littéralement transformée.

Elle devint sympathique... et gênante à la fois. C'était une femme de tête, mère de huit enfants. Cette transformation produisit d'heureux effets dans sa vie. Nous la sentions plus disponible, moins préoccupée d'elle-même, désireuse d'être agréable avec son mari qu'elle avait méprisé, soucieuse de notre bonheur commun, attentive à chacun de ses nombreux enfants. Elle était également plus sereine, comme si elle avait surpassé la douleur qui l'avait déchirée quelques mois auparavant, lors de la perte d'une de ses filles, disparue en des circonstances tragiques et mystérieuses. Mais elle ne perdait plus une occasion de nous replacer son « baratin » évangélique, avec le zèle du néophyte ! Elle invita même un pasteur anglais, monsieur Soler, à venir prononcer une bénédiction sur notre couple ! Nous nous pliâmes à son désir, pensant l'un et l'autre qu'une bénédiction supplémentaire ne serait pas de trop. Et pourquoi pas celle du rabbin ?

Adeline restait attachée à sa foi catholique. Elle priait un certain saint Onofre (ou Onufre, mon souvenir s'estompe...), à qui elle avait voué un autel dans notre chambre, à mon grand désarroi : je tolérais assez mal une telle dévotion à une idole en bois. Le second commandement de notre sainte Torah, la loi de Moïse, et les cris de nos prophètes me revenaient en mémoire : « Tu ne te fabriqueras pas d'idole, ni une image de ce qui se trouve dans le ciel, sur la terre, ou dans la mer, tu ne te prosterneras pas devant elles pour les adorer... » ; et ailleurs : « Ces dieux-là ne parlent pas ; on est obligé de les porter car ils ne marchent pas... ». En effet, que peut bien faire un morceau de bois, de pierre, ou de métal ? Rien. Ma pauvre

Adeline —je le lui disais souvent — priaït un morceau de bois ! Et moi, tout détaché que je fusse des pratiques religieuses, je conservais néanmoins un solide bagage biblique et talmudique qui m'empêchait de commettre d'aussi grossières erreurs. J'en commettais d'autres...

Trois mois après notre mariage, je fus libéré de mon engagement dans la Légion. Je continuai à exercer la fonction de tailleur-képiïssier, mais j'étais totalement libre de mes mouvements. Je m'habillais désormais en civil, et je rentrais chaque soir chez moi, dans le quartier Gambetta où nous avions élu domicile, près de la boulangerie. Un an après notre mariage, naissait notre premier enfant, une fille, Georgette, que j'appelais aussi Reïsele, entre nous seulement : il était impossible de donner officiellement ce prénom en Algérie française... L'année suivante, un garçon naissait à son tour ; mais il disparut prématurément, trois petits mois après sa venue dans ce monde. Douleur et larmes. Nous attendîmes encore quatre ans avant que le Ciel voulût bien nous gratifier d'un troisième enfant, Gérald. Nous étions comblés, heureux de vivre, sans souci majeur. Rien de noir à l'horizon. Pas même l'inquiétude qui rongait mes parents d'Europe, depuis qu'un certain vent violent d'antisémitisme, un véritable ouragan en fait, balayait l'Allemagne. Nous n'en avions guère conscience, sous notre soleil africain, dans notre désert algérien. Rien de noir, donc.

Ma belle-mère avait fini par se calmer un peu. Elle parlait moins, mais nous sentions nettement que sa foi toute neuve gagnait en profondeur, qu'elle rayonnait par-delà les paroles, en des gestes empreints d'amour qui ne manquaient pas d'étonner. Un jour pourtant, elle ne put résister à l'envie d'inviter un pasteur de passage à la maison, pour qu'il rencontre son gendre. Cet homme était juif, alsacien (provisoirement de nationalité allemande avant 1918, mais français depuis plusieurs générations !), ancien soldat du Bataillon d'Alsaciens-Lorrains en

Algérie (et volontaire pour aller en Palestine !), puis assistant-pasteur à Oran. René Bloch, qu'il s'appelait. Traître, à mes yeux. Je ne le haïssais pas, je ne le comprenais tout simplement pas.

Comment aurais-je pu croire, comme lui, en un Messie pareil ? Il m'était impossible de concevoir qu'un Juif devienne chrétien. Ce Jésus n'avait-il pas enseigné de nous haïr, nous autres Juifs ? Ceux qui croyaient en lui ne nous avaient-ils pas massacrés tout au long des siècles ? N'avais-je pas vu moi-même ces chrétiens prendre notre rue d'assaut, à Lodz, casser nos vitrines, dévaliser nos échoppes, frapper des hommes et des femmes ? Alors ? J'envoyais balader, d'un bloc, ce monsieur Bloch ! Il ne méritait pas de venir sous mon toit. Qu'il fasse ce qu'il veut, mais je ne veux rien avoir en commun avec un renégat. Point final. Adeline approuvait.

e seul nuage noir, qui assombrit un peu mon existence à ce moment-là, vint précisément de ce fameux pasteur Bloch : il ne manquait jamais de nous rendre visite, chaque fois qu'il passait à Sidi-Bel-Abbès ! Un jour, n'y tenant plus, je lui demandai : « Mais que voulez-vous au juste ? » Il me répondit, sans ambiguïté aucune, qu'il cherchait à me prouver que Jésus était bien le Messie des Juifs, comme des non-Juifs ; que ce Messie n'avait rien à voir avec ce que l'on m'en avait dit jusqu'alors, ni avec ces soi-disant chrétiens qui laissaient penser le contraire par leurs actes criminels. « Jésus a enseigné, ajouta-t-il, que l'on reconnaîtrait ses disciples comme on reconnaît un arbre au fruit qu'il porte : ou l'arbre est bon, et le fruit est bon ; ou l'arbre est mauvais et le fruit...

— Bon ! l'interrompai-je, et alors ?

— Alors, répartit René Bloch sans sourciller, vous ne devez pas assimiler Jésus à ce que les autres en ont fait : vous pouvez réellement croire en lui... »

Moi, cet homme-là, il m'agaçait. Il m'avait raconté comment la grand-mère de sa femme, catholique convaincue, l'avait impressionné quand il était plus jeune : son dévouement, sa confiance inébranlable en Dieu, l'absence, chez elle, de tout sentiment hostile à l'égard des Juifs, cette attitude remarquable

et authentique avait entraîné René dans cette foi en Jésus que je jugeais erronée. Aussi, pour avoir la paix, je lui dis : « C'est d'accord, Jésus est bien le Messie ; maintenant, au revoir et merci ! ».

Mais le pauvre homme, naïf et touchant de simplicité, se mit à genoux et commença à remercier le « Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob d'avoir bien voulu éclairer un des enfants du peuple élu ! » Il pria encore pour moi, avec des paroles bouillonnantes de sympathie, ne cessant de remercier l'Eternel d'être témoin d'une telle déclaration de foi ! Je le regardais, un peu ébranlé par sa candeur toute enfantine, mais je riais sous cape. Je croyais que cet entretien ne sortirait pas de ces murs, et qu'une fois pour toutes, je serais enfin tranquille. Hélas, le brave pasteur s'empessa d'annoncer à ses ouailles « qu'une brebis avait rejoint le troupeau », et bientôt tout le petit monde protestant évangélique local fut au courant de ce qui s'était passé entre ces murs de ma maison, jugés un peu hâtivement hermétiques !

L'incident — car pour moi ce n'était qu'un incident — n'en resta malheureusement pas là. Ce cher monsieur Bloch me remit une Bible, et un Nouveau Testament en yiddish. Je commençai à lire ce dernier livre par simple curiosité, bientôt intrigué par l'histoire de Jésus, si différente des grossières légendes colportées dans nos milieux. Mon pasteur enthousiaste mit aussi son point d'honneur à me rendre visite plus souvent encore. Chaque fois, il m'exhortait à me joindre à une assemblée évangélique. Pendant deux ans, j'ai donc fréquenté régulièrement ces cultes protestants, sans croire un traître mot de tout ce que l'on y prêchait ! Je jouais la comédie, et je dois avouer que j'y prenais goût : cela m'amusait.

En août trente-huit, je fus sur le point de cesser ce jeu stupide : Bloch me proposait de l'accompagner en Suisse, pour assister à une convention des Assemblées évangéliques, à

Morges, inaugurée au début du siècle par Ruben Saillens, l'un des chefs de file du mouvement évangélique en France. Or René Bloch, avant d'être pasteur, avant d'être soldat, était un ancien diplômé d'une école hôtelière allemande. Il s'occupait donc volontiers de tous les préparatifs relatifs à l'intendance, mais aussi des détails pratiques de ce rassemblement. Son offre était simple : il avait besoin d'aide pour organiser cette rencontre, de bras pour monter le chapiteau prévu pour abriter les réunions, de bonnes volontés pour faciliter la réception des participants... En échange de mes services, les organisateurs m'offraient le voyage.

Je ne pus résister à cette dernière proposition : la Suisse ! J'aimais voyager, et dussé-je jouer la comédie un peu plus longtemps, je ne me priverais pas, pensais-je alors, d'une si belle occasion pour visiter la Suisse, aux frais de ces braves chrétiens ! Après tout, je ne leur avais rien demandé, et ils ne cessaient de m'accaparer depuis plus de deux ans ! Et puis, je n'avais pas pris de vacances depuis mon arrivée en Algérie. J'avais trimé des nuits entières, travaillé au-delà du raisonnable pour offrir un certain confort à ma famille. Je n'avais reculé devant aucun sacrifice pour fournir une bonne éducation à mes enfants, pour les combler autant qu'il m'était possible, à tel point que l'on me reprochait presque d'être un « papa-gâteau » ! Je savais que je pouvais laisser Adeline avec les enfants sans la fâcher : ses parents vivaient à deux pas de chez nous, et elle ne serait jamais seule. Il ne me vint pas un instant à l'idée que mon hypocrisie était véritablement odieuse ; je ne voyais que le but de l'opération : un voyage en Suisse !

La Suisse. Je ne devais pas regretter mon choix, à plusieurs titres d'ailleurs. D'abord, la découverte de ces rives du lac Léman, cette heureuse conjugaison de la montagne et de l'eau, des vignes et de la forêt, la splendeur solennelle de l'endroit m'avaient ébloui. Morges, posée avec douceur sur les

91

rives du Léman entre Nyon et Lausanne, regardait vers les hautes cimes enneigées, comme vers l'abîme insondable de l'eau. Son château dominait massivement, de ses quatre tours d'angle, la ville qui coulait en douceur vers son port. Vers la fin de l'après-midi, en ce mois d'août, un vent du nord-est, le Morget, effleurait d'abord les toitures, pour gagner ensuite en force et s'élancer vers le lac ; il emportait les pêcheurs, prêts à se laisser pousser par ce compagnon fidèle en été, loin des berges, vers des lieux plus obscurs et poissonneux. J'étais tout à la joie de contempler ces lieux, et d'être au bénéfice de cet air sain et frais de la montagne, mais les circonstances de ma présence en cet endroit assombrissaient cette lumineuse et profitable découverte.

Une fois arrivés à Morges, Bloch s'empressa en effet de me présenter à ses amis. Sa joie était à son comble : n'avait-il pas enfin un vrai compagnon, juif comme lui, uni dans une même foi? Il n'était plus seul, croyait-il, pour braver l'écrasante majorité non-juive parmi les chrétiens, et la suspicion qu'il rencontrait encore au détour d'une conversation. S'il avait su... Mais ici, on m'accueillait avec affection et chaleur ! A les entendre, le fait que je sois juif revêtait une grande importance. Non pas qu'ils méjugerassent « supérieur », mais ils estimaient que le privilège de connaître Dieu incombait en premier lieu aux Juifs.

A mon niveau, ce qui m'étonnait dans leur attitude, c'était précisément l'absence quasi absolue de tout sentiment anti sémite, de toute parole déplacée (à part deux ou trois dérapages peu méchants) à l'égard du peuple d'Israël. Au contraire, ces chrétiens évangéliques vouaient aux Juifs une véritable admiration, parfois gênante quand elle devenait excessive. Deuxième détail, leur connaissance extraordinaire des écrits bibliques : ils connaissaient l'Ancien Testament mieux que moi ! Ils étaient capables d'en réciter des passages entiers, d'en restituer la pro

fondeur, l'enseignement, avec une précision d'horloger et l'art d'un peintre.

Décidément, ces chrétiens ne ressemblaient pas à ceux — ignorants pour la plupart — que j'avais connus pendant mon enfance. Peut-être parce qu'ils étaient protestants? Par la suite, j'ai également rencontré des catholiques tout à fait aimables... Alors, c'était sûrement en raison de ma foi (qu'ils croyaient authentique !) en le même Messie qu'eux ? Non, ce n'était pas vraiment leur seul argument, bien que cela ajoutât un dièse en ma faveur. A les entendre, ils aimaient tous les hommes, sans distinction de religion ou de race, même s'ils estimaient que seul Jésus était bien le sauveur de chacun. Ça, ils n'en démordaient pas. Au fond, ils étaient gênants, mais logiques : s'il n'existait qu'un seul Dieu, il fallait que ce soit le même pour tous.

Bon, pensais-je, il est vrai que les multiples dieux du pan théon imaginé par les hommes finissent par se contredire les uns les autres, et à nous ressembler d'un peu trop près ! Ce n'est pas très convaincant, en effet. Et comment le même Dieu, identifié par les hommes sous divers noms, pourrait-il se démentir, être Unique ici, et ailleurs multiple, presque à l'infini ? Soit, mais lequel aurait alors le mérite et le privilège d'être le seul, le véritable, le bon? Le Dieu d'Israël, répon daient mes chrétiens sans aucune hésitation. Ah ! Mais alors ? Et Jésus ? Le Messie d'Israël, affirmaient-ils encore, Dieu fait homme, comme Moïse et les prophètes l'avaient annoncé... Non ! coupais-je avec vigueur.

Certes, j'avais découvert, dans les récits des évangélistes, un Jésus tout différent de ce que j'avais imaginé, ou de ce que l'on m'en avait dit. C'était un vrai Tsadik, un Juste, digne de notre plus noble généalogie, dont la grandeur d'âme, la bonté, la sage puissance, l'irrésistible amour étaient sans faille. Mais Dieu-homme ? Notre désaccord fut mis en lumière avec une telle évidence que je continuais pour l'heure, avec plus de difficulté, à jouer la comédie.

Je les observais depuis déjà deux ans, mais à Morges, je les avais enfin sous les yeux, à tout moment. Ce fut un véritable choc pour moi. Au terme de ces quelques jours de vie commune, je ne pouvais apporter que deux réponses à mes questions : ou bien ces gens étaient fous, ou bien ce qu'ils disaient était vrai. Comment leur amour — même imparfait — eût-il pu être factice ? Ne les avais-je pas vu s'entraider, prier les uns pour les autres, se pardonner réciproquement après un violent désaccord, se préoccuper souvent plus des autres que d'eux-mêmes ? Ne m'avaient-ils pas accepté avec une affabilité que je n'avais jamais rencontrée ailleurs ? N'étaient-ils pas capables — cela m'avait vraiment impressionné — de donner une bonne part de leur temps, de leur argent, de leur amitié, sans rien espérer en retour ? N'avais-je pas entendu cet ancien truand, ou ce bon père de famille, cette ancienne prostituée ou cette honorable artiste témoigner de leur « conversion » ? Et qui donc avait pu transformer ces êtres ? Et ma belle-mère ?

Eux-mêmes, pensais-je. Mais la transformation était trop radicale, profonde et durable, pour l'imputer au seul effort humain. Alors ? Cela ressemblait étrangement à la conversion prônée par le prophète Jérémie, ou par Moïse lui-même... Une œuvre de Dieu, où l'homme ne fait qu'entrer, de toute sa volonté, par grâce. Téchouva, disions-nous en hébreu, retour vers Dieu, mû par le dégoût du mal-faire qui nous colle à la peau, par le profond désir, trop souvent insaisissable et fugace, d'accomplir ce qui est bien. Une circoncision intérieure, un cœur selon Dieu greffé à la place du « cœur de pierre », comme l'avait promis Ezékiel le prophète.

Ces chrétiens n'étaient-ils pas en train de me démontrer, à leur insu, qu'il était possible d'aimer Dieu — presque ! — de tout son cœur, et son prochain — presque ! — comme soi-même ? Et ils répondaient modestement que leur seule force, c'était d'avoir cru en Celui qui avait porté sur lui, à en mourir, leurs fautes, leur manque d'amour sous toutes ses formes, leurs « péchés ». Foi en l'Agneau de la Pâque, dont le sang apposé

sur les linteaux des portes, et des cœurs, garantissait la protection contre l'épouvantable fléau ; Isaac offert sur le Mont Moriya ; Messie souffrant, bientôt glorieux. Ils attendaient son retour, visible par tout l'univers, avec une confiance inébranlable, malgré le « retard »...

Ils n'étaient pas les premiers à croire en ce Messie-là, depuis le jour où le sage Rabbi Gamaliel, du temps des apôtres, avait répondu à ses frères du haut conseil religieux de Jérusalem, le Sanhédrin, qu'une œuvre ne peut avorter si elle vient de Dieu... Une nouvelle alliance, de Dieu avec les hommes. En définitive, c'était à peu près tout ce qu'ils « proclamaient », à qui voulait l'entendre d'ailleurs. Ils ne forçaient personne à croire comme eux, aimaient-ils à répéter (ils étaient tenaces !), mais ils se réservaient le droit de partager leur foi avec qui conque se trouvait sur leur route, sans pour autant user des stratagèmes chers à l'inquisition.

Leurs regards clairs, leurs gestes francs, leur joie réelle, leur assurance, malgré leurs failles dont ils étaient conscients — et malgré les difficultés qu'ils ne manquaient pas de rencontrer comme chaque individu sur cette terre —, tout cela produisit sur moi un effet souverain. Chemin de Damas, lumineux. Foi. « Jésus, mon Seigneur et mon Dieu » : comme le Juif Thomas, disciple antique de Jésus, j'avais touché du doigt, j'avais vu ; et je croyais. La révélation avait illuminé ma raison, sans la malmener. J'étais ému par cette infinie douceur, mais j'avais le vertige, encore.

Comment allais-je désormais vivre ? Et ma famille ? Et mes frères, les Juifs ? Comment vous expliquer quel abîme s'entrouvrait alors sous mes pieds ? Il faut l'avoir vécu pour l'exprimer. J'étais devenu le traître que j'avais si longtemps critiqué, vilipendé, haï à certains moments, injurié et trompé en la personne du brave pasteur Bloch. Par la foi en ce Messie que je voyais désormais dépeint par Esaïe, ou par le Roi David, par Moïse, et par les évangélistes du premier siècle, je me

détachais d'emblée de l'antique tradition défendue avec courage par mes ancêtres, au prix souvent de leur propre vie et devant les pires vexations, les pires outrages que des hommes aient pu commettre à l'égard d'autres hommes. Et ne récitons-nous pas, dans nos familles juives, la prière des morts sur celui qui croyait au « Crucifié » ? N'allais-je pas « mourir », aux yeux des miens, pour toujours ? « Meshumed », disait-on en hébreu, effacé, maudit. Bloch avait connu les mêmes souffrances avec sa famille, maigre consolation. Mes parents portaient le deuil, sept jours durant, sans manger pour ainsi dire, ni se laver ; j'étais « mort ».

Mais je vivais pourtant. La paix irradiant tout mon être, la certitude du pardon tant espérée un soir de Yom Kippour, la précieuse présence du Dieu saint qui vint, avec amour, habiter le pauvre « temple » délabré que j'étais alors, cette tendre bousculade, m'aident à colmater fermement cette avarie majeure, à braver ce doute et ce sentiment écrasants. Comment exprimer enfin, avec force et conviction, cette dernière impression : je me sentais plus juif que jamais... Et j'éprouvais un nouvel amour — revigoré — pour les miens, pour mon peuple, pour Israël ; un amour, un respect plus vifs pour les Arabes avec qui je partageais l'existence à Bel-Abbès, et pour tous les hommes et femmes de cette terre, même ceux qui m'avaient déchiré l'âme en Pologne. C'était moins dur, de pardonner.

Les événements se précipitèrent. D'abord, j'avouai ma supercherie à mes compagnons de Morges. Point de stupéfaction final, pour eux comme pour moi. Ils surent me pardonner, oublier l'incommensurable hypocrisie, l'immonde duplicité dont j'avais été capable. Le pauvre René Bloch fondit en larmes, de tristesse et de joie : il se sentit dupé jusqu'au fond de l'âme, mais heureux jusqu'au tréfonds de son cœur. Son aide persévérante, son amour constant, sa fidélité exemplaire et son indéfectible amitié resteront à jamais gravés dans ma mémoire, comme un exemple toujours présent devant mes



1 Rachel-Léa, ma
sœur, vers 1920 à
Lodz.

1. Mon oncle Yankel,
Lodz, 1920.



2. Leiser Sztulman, un ami de Lodz que j'ai
retrouvé à Paris en 1925.

3. Légionnaire à Sidi-Bel-Abbès, lors
d'une garde au « village nègre » !





10. *A Lodz, sur
la tombe de mon
père.*

11. Lors de nos
entretiens avec
l'auteur, 1991



yeux. Véritable « mémorial » humain, il me rappellera, mieux que les téfilines (les phylactères) que l'on revêt au moment de la prière, la vocation qui nous est adressée d'aimer l'Eternel de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre force...

A mon retour, je racontais à ma famille et mes amis — difficiles avec — les bouleversements survenus à Morges. Adeline n'en fit d'abord pas grand cas. Elle se réjouit pourtant de me voir plus souvent à la maison, plus disponible, et moins réfugié dans les bistrots où j'avais pris l'habitude de boire une quantité non négligeable d'anisette ! Dans nos services à l'église, je commençai à prier à voix haute, spontanément, comme c'est la coutume chez les chrétiens évangéliques. C'était une église de langue espagnole, mais le pasteur, Armengol Felipe, avait tenu à ce que les Français s'y sentent à l'aise. Bientôt, tout le monde pria en français !

Je m'aperçus, comme René Bloch l'avait constaté avant moi, que les Espagnols avaient du mal à extirper tout sentiment antisémite de leur conscience. Un semblant de malsain mépris demeurait ancré au fond des cœurs ; ils le combattaient avec zèle, mais une phrase blessante, une blague mal placée surgissaient encore, malgré eux. Il me fallut aussi surmonter ma propre aversion, tenir en bride ma susceptibilité, pour ne pas leur en vouloir. Le pardon... Rien ne nous empêchait de prier ensemble. Nous manifestions ainsi notre foi, notre désir de suivre aussi sincèrement que possible les préceptes divins ; et si une chute survenait, nous redécouvriions avec une véritable joie, sans cesse renouvelée, la consolation et le pardon de ce Dieu dont le sacrifice répondait sans faille à notre tristesse.

Devant tant d'évidentes preuves de changement chez sa mère, et maintenant chez son mari, Adeline finit par capituler elle aussi : la chenille sortit de son cocon et devint papillon multicolore ; une nouvelle vie éclot, comme une fleur à la lumière. Saint Onufre, ou Onofre, fut bientôt jeté au rebut, suivi par toutes les autres idoles plus subtiles, invisibles, que

peut receler un seul cœur humain, même féminin ! L'ambiance familiale en fut transformée. Doux parfum.

Mais le plus dur demeurait : ma famille en Pologne. Que lui dire ? Jusqu'alors, nos échanges épistolaires ne contenaient que les nouvelles les plus importantes : les mariages et les naissances bien sûr, les décès, les grandes étapes de la vie, et peu d'états d'âme. Justement, ma nouvelle foi marquait un changement radical dans mon existence, une démarche intime et personnelle, qu'il me semblait injuste de ne pas exprimer. Je voulais aller sur l'heure en Pologne, mais c'était impossible en ces temps troublés. Après avoir longuement hésité — je redoutais leur réaction — je leur écrivis donc, dans le courant du printemps trente-neuf. Cette année-là, je me proposais pour être à nouveau volontaire à la convention de Morges. J'aspirais à vivre cet événement dans des conditions moins pénibles que l'été précédent. Mais à peine arrivé en Suisse, Adeline téléphona : j'étais mobilisé ; la guerre...

Ce fut une réelle surprise. Bien sûr, les rumeurs s'étaient amplifiées, mais dans notre plaine nord africaine, nous ne nous sentions pas directement concernés. Et j'étais à mille lieux d'imaginer ce que le régime nazi allait infliger au monde entier, aux Juifs en particulier. Ma famille n'avait pas répondu à ma lettre, mais cela n'avait rien d'anormal : ils ne l'avaient peut-être pas reçue ; ou bien ne voulaient-ils tout simplement pas répondre... Je revins donc à Sidi-Bel-Abbès, et je fus envoyé à Saïda, plus au sud, sur les hauts plateaux.

Je renouai alors avec l'exercice militaire, aux limites du désert, mais l'entraînement était moins intense que dans la Légion. Aussi avais-je assez de temps pour me livrer à d'autres occupations. J'avais repéré, dans la petite ville construite à flanc de coteau, un temple protestant, vide. Je demandai l'autorisation de l'utiliser pour organiser des services le dimanche matin, et pendant plusieurs mois, des croyants se réunirent dans ce temple. Au moment où les nazis asservissaient

des millions d'hommes et de femmes, je retrouvai, dans les combles du temple, une vieille bible du dix-huitième siècle, une version en allemand : la traduction du célèbre réformateur Martin Luther (mais pourquoi donc cet homme, qui connaissait si bien le texte sacré, a-t-il dit tant de méchantes choses sur les Juifs à la fin de sa vie ?). La Bible ! Parole de vérité qui invite à aimer, à construire, qui affranchit les pires esclaves du mal jusqu'alors condamnés à détruire...

1940. Armistice, et collaboration. Je fus démobilisé, plutôt heureux que les choses évoluassent ainsi, sans soupçonner un instant l'horreur que cette indigne capitulation allait engendrer pour nos peuples. Nous étions loin des événements, peu au courant des réalités qui frappaient la métropole, mais sensibles au fait que cet armistice était pour nous un échec, une défaite. Sans trop savoir ce qui se tramait au nord de la Méditerranée, je cherchai du travail et trouvai aussitôt une place chez un tailleur. Fort de mon ancien statut de légionnaire, je pus échapper aux lois de Vichy, au récemment discriminatoire et raciste accompli dans nos contrées. Il était à nouveau de bon ton, dans une partie de la société digne d'un grand S, de revenir aux fumeuses excitations du siècle dernier, prônées par Drumont et Faure, les députés d'Alger et d'Oran élus en 1898. Parmi les résurgences antisémites : au cœur de la ville, sur la porte du café Douât, un écriteau : « Interdit aux chiens, et aux Juifs »...

Quand les Américains débarquèrent en Algérie et au Maroc, deux ans plus tard, je fus à nouveau mobilisé, affecté dans le génie de l'armée française, et envoyé à Kasserine, en Tunisie, où les combats contre les troupes allemandes s'intensifiaient. De là, après la capitulation des Allemands en mai 43, nous gagnâmes la côte, et nous subîmes un entraînement intensif au débarquement sur les plages. Puis je fus très vite employé dans les services de déminage. Pendant de longs mois,

99

j'arpentai les plages de la côte, muni d'un détecteur de mines. Ma vie tenait à un fil, tout au long du jour.

Avec mon engin relativement archaïque, je balayais l'espace sur un rayon de deux mètres juste au-dessus du sol, et je guettais attentivement le moindre sifflement dans les écouteurs fixés à mes oreilles. Quand une mine était détectée, j'appelais un artificier qui se chargeait alors de la désamorcer. Je réalisais vraiment, à ces instants-là, ce que la vie avait de précaire, et combien il était bon d'être sûr de son issue au delà de la mort. Je découvrais et j'appréciais la présence de Dieu, sa paix dans les moments les plus redoutables, la réalité de ses promesses pour ceux qui se confient en lui de tout cœur, comme des enfants. Ce n'est pas être simpliste que de réagir ainsi, je m'en défends ! Au contraire, c'est très cohérent : si Dieu est amour, il ne peut mentir, je peux donc lui faire confiance...

A l'issue de cette guerre, quand j'apprendrai la vérité, je serai profondément ébranlé dans ma foi naissante : six millions de mes frères juifs avaient péri, dans les plus infâmes conditions que l'humanité ait connues et engendrées. Six millions, dont un et demi d'enfants. Des enfants. Impensable. Ne fût-ce qu'un seul homme, c'eût été de trop. Un homme, des années de vie, de joie et de misère, d'élans de génie parfois, de sentiments puissants et incertains, un trésor endommagé mais précieux, fauché par la mort... Et parmi ces morts, ma famille, ma sœur, mes oncles et tantes, mes cousins, mes frères de sang, tous. Quelle larme serait suffisante pour exprimer ma douleur ? Un océan lacrymal. Chelmno sur le Ner, camp de la mort des Juifs de Lodz. Nuit. Tout un monde, un peuple et sa culture, avait soudainement disparu. Pourquoi ? Jamais réponse entièrement satisfaisante ne viendra...

Dans l'un des pays les plus « civilisés » du monde occidental, dans un pays couvert de clochers et de croix, des hommes sont retournés à leurs anciennes idoles, au culte des

100

non-dieux. Ils se sont prétendus supérieurs aux autres, ils se sont abaissés au rang de bêtes, et plus bas encore, en organisant l'élimination de leurs semblables. Trois millions deux cent mille Juifs vivaient en Pologne avant la guerre ; à peine deux cent mille après le raz-de-marée nazi. Et certains nieront encore le massacre ; deux fois criminels, ceux-là.

De cet affligeant épisode de notre humanité, j'ai acquis la certitude, corroborée par la Bible, que le monde n'évolue pas vers un mieux-être, mais vers le pire : l'Amour-Altruisme en baisse, le Moi-Soi en hausse. Pessimiste ? Non, je crois que je suis réaliste, c'est tout. Aucun âge d'or en vue ; mais j'espère toujours un changement, auquel je tiens à contribuer. J'espère la Paix, comme chacun. Paradoxe encore : nous proposons une paix qui commence par le rejet du mal et le retour vers Dieu, une paix désirée et accueillie par trop peu d'hommes et de femmes dans le monde, une paix... impopulaire. Pourquoi ?

Sans l'aide de ce Dieu mort pour elle — et vainqueur de la mort —, je vois la paix comme une trêve entre deux guerres, trop courte et vulnérable. Je ne veux plus croire aux mirages : la paix entre les nations, aussi souhaitable soit-elle (il faut y travailler !), cache encore trop de conflits entre maris et femmes, entre frères et sœurs, entre amis, entre tous les individus, en soi-même ; en chacun de nous.

Sur leurs ceinturons, les nazis avaient écrit : « Gott mit uns », Dieu avec nous. Mais Dieu n'est jamais du côté de ceux qui prennent les armes pour le défendre, ou soi-disant l'honorer, encore moins pour massacrer ses créatures. Jamais. Telle est aujourd'hui ma certitude : Dieu est un Dieu de Paix. La guerre a son siège, son trône, dans le cœur de l'homme.

Or l'homme n'est pas Dieu, même s'il le prétend, s'il le clame de plus en plus aujourd'hui ; c'est un vieux mensonge, déjà entendu en Eden. L'homme a besoin d'une référence, d'un « bien » absolu qui le dépasse, de Dieu ; sinon le mal qui l'accable, qui outrage sa trop relative raison incapable, seule,

101

de fixer les bornes du bien et du mal, finira par l'anéantir. Seul « bénéfice » de nos maux : ils nous rappellent notre condition, nos limites, notre incurable faiblesse. La nature entière est affectée. La guerre semble inévitable. Une faveur, cependant : nous jouissons d'une paix relative, la nature nous offre ses trésors, certes amoindris, l'homme est encore capable, parfois, d'un geste admirable...

Malgré l'impénétrable obscurité d'Auschwitz, malgré toutes les obscurités dont ce monde est capable, dans ma propre nuit illuminée pour un court instant éternel, je conserve précieusement cette étincelle de lumière, intense tout de même : Dieu cloué sur une potence humaine, seul gage de sa compassion, seule preuve de son amour ; seule consolation devant la souffrance : il a souffert, comme nous, plus que nous. Il n'était pas obligé de souffrir. Il a subi les accusations injustes, les crachats, la honte, les clous, le meurtre, la non-foi, l'assaut du mal dont il n'est pas l'auteur. Il n'avait rien pour attirer le regard... Sur la croix, on avait écrit, en trois langues : « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs ». Avant de mourir, déchiré par la douleur, Jésus a crié ; puis il a prononcé une ultime prière : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font... ». Romains, Juifs et Grecs, tous les hommes : ils ne savent pas ce qu'ils font. La guerre. Dieu paraît si lointain dans son « ciel » inaccessible, mais il est si sensible, si proche en définitive. La Paix. Dieu plus fort que la mort, pour ceux qui se réfugient sous son aile... Je l'aime, oui.

C'est toujours dur de pardonner. Cela m'est si difficile, presque impossible si l'on songe à l'ampleur du crime nazi. Sans penser davantage à ce cas ultime, mais seulement aux différends qui nous opposent chaque jour, le pardon est encore l'effet d'une prière : donner au-delà, reconnaître la faute sans divinement l'absoudre (Dieu reste le seul juste juge, ou l'avocat impartial), mais humainement la surpasser encore, par amour. « O Dieu d'Abraham, aide-moi ! ». Cet amour dont je me sens

102

encore si dépourvu, reste en tout temps imparfait sur cette terre, même chez les plus sincères et entiers ; voilà pourquoi l'au-delà après l'impénétrable Jugement... De nouveaux cieux, une nouvelle terre, une Jérusalem d'en-haut disait Esaïe le prophète, pour ceux qui vomissent leur crime, qui reçoivent de Dieu le pardon sans rien payer, qui recherchent la justice et la paix, criait-il encore au péril de sa vie...

Octobre 1946, fin du procès de Nuremberg.

Deuxième partie

voyages d'un juif héraut

Les Juifs

et la

Nouvelle Alliance

£ -1 près la deuxième guerre mondiale, ma situation devint plus précaire. Je voulus d'abord m'installer comme tailleur à Bel-Abbès, mais le tissu manquait. Je dus me rendre dans une ville frontalière du Maroc, à Oujda, pour acheter ma précieuse matière première. Une fois pourvu, non sans peine d'ailleurs, je dus fermer boutique presque aussitôt : la crise économique nous frappait de plein fouet (la guerre d'Indochine menaçait au loin), les affaires étaient rares, et le spectre du chômage nous hantait comme une mort sans faux, une mort plus lente à se mouvoir, plus subtile.

Pour échapper à cette faucille ébréchée (mais néanmoins efficace !), j'allai à Casablanca pour tenter de trouver un emploi. « Paraît qu'il y a de l'embauche, là-bas », disait la rumeur. C'était vrai : je trouvai très rapidement une place de coupeur dans un grand atelier de la ville. Je voulus m'installer avec ma famille, mais les pratiques dans l'immobilier étaient si peu orthodoxes, que je dus finalement renoncer à trouver un logement ! A peine avais-je trouvé un appartement, qu'un renard plus rusé que moi venait la nuit pour en changer les serrures, et se réserver ainsi une entrée royale auprès du propriétaire médusé (mais souvent blasé) : j'ai les clés, c'est moi qui entre. Et le type qui a signé hier ? Il n'a pas les clés, point final à toute discussion devenue inutile. Je décidai donc de

faire patienter ma famille en Algérie, et de m'installer à mon compte à Casablanca : une fois dans la place, je trouverai bien un logement convenable — et sûr ! — pour inviter les miens à me rejoindre dans de meilleures conditions.

Casablanca était une « ville nouvelle », construite « à l'américaine » disaient les plus fervents admirateurs, autour de l'ancienne Dar Beida. Les Berbères et les Juifs, puis les Européens — près de quarante pour cent de la population —, étaient venus s'installer dans cette cité dans l'espoir d'y susciter un marché effervescent, aux allures modernes. Et le pari était largement remporté : Casablanca était devenu un foyer d'affaires, concentré dans le quartier de la Place de France, dont l'influence s'étendait dans l'arrière-pays, et par-delà les mers, grâce à son port vaillamment posé sur l'océan. Les Juifs n'y vivaient pas seulement dans le traditionnel mella'h, le « quartier-ghetto » à la mode nord africaine, mais ils s'étaient répandus par toute la ville. Beaucoup d'entre eux vivaient au rythme européen, s'habillaient désormais comme le colon français dont ils ne se distinguaient parfois plus qu'à grand peine.

Un bon menuisier avait fabriqué un magnifique comptoir dans mon nouveau magasin, mais j'étais hélas dans l'incapacité de le payer. Criblé de dettes, d'emprunts à rembourser, je dus lui avouer ma misère. C'était un chrétien, un homme sûr de ses convictions, et heureusement prêt à les mettre en œuvre ! Il me fit grâce d'un délai très large, sans aucun reproche. Il fut surtout l'instrument d'une rencontre dont je devais garder le souvenir jusqu'à la fin de mes jours, d'une réelle bénédiction d'En-Haut dont je devais le remercier par la suite. Un jour donc, le menuisier m'invita à assister au baptême d'une jeune fille, à Rabat.

Depuis que j'avais reconnu en Jésus le Messie promis à notre peuple, mis à part René Bloch, je n'avais jamais rencontré

aucun autre Juif qui eût accompli cette même démarche. Certes, mes frères chrétiens étaient souvent serviables et sympathiques, mais je me sentais seul dans ma foi nouvelle : j'étais juif, cela demeurerait profondément ancré en moi, et je souffrais, en silence, de ne pouvoir l'exprimer. Je me croyais l'un des seuls Juifs à avoir osé affronter des siècles de traditions. Les chrétiens ne semblaient pas toujours conscients de ma sensibilité dans ce domaine ; ils m'incorporaient plutôt dans leur organisation aux rouages bien huilés, sans trop se poser de questions : une Eglise pour tous, surtout pour eux.

Je ne leur en voulais pas outre mesure, et je reste aujourd'hui convaincu de la validité de notre complémentarité, de notre réunion, à condition de tenir en estime et d'assumer — même si cela peut passer au second plan — nos identités culturelles respectives. Dieu n'avait-il pas promis de combler, de « bénir », par la descendance d'Abraham, toutes les nations de la terre ?

Mais pour l'heure, il ne me restait donc plus qu'à subir une lente assimilation, à me fondre dans le moule, à chanter de beaux cantiques traduits de l'anglais ou de l'américain en espagnol et en français. Déjà, on ne m'appelait plus Hillel, mais Henri. Je me demandais seulement par quel effet l'église juive de Jérusalem, née au premier siècle après la venue de Jésus, avait disparu ensuite de la scène de l'histoire, engloutie par la masse des non-Juifs qu'elle redoutait, à l'origine, d'accueillir en son sein. Et moi, après vingt siècles d'atrocités commises envers les Juifs, j'étais là — une croche égarée sur la partition — à réfléchir sur cette curieuse destinée. Je me sentais infiniment seul, et comme Elie le prophète, j'avais tort de me croire *tout* seul, l'unique spécimen, l'oiseau rare, le pauvre type incompris par ses semblables...

Il est d'usage, chez la plupart des chrétiens évangéliques, de se faire baptiser à l'âge adulte, ou tout au moins dès qu'un enfant manifeste le désir — mis à l'épreuve (en partie

théorique) par le pasteur et son entourage — de déclarer publiquement sa foi personnelle en Dieu. C'était le cas d'une jeune fille, nièce de la femme d'un ancien légionnaire, Leibj Feldman, qui était... juif polonais ! Leibj deviendra, dès ce jour, mon plus fidèle ami et frère. De trois années mon cadet, si différent de moi par sa sensibilité et sa culture, nous n'en fûmes pas moins unis par de solides liens d'amitié, de travail et de foi, malgré d'inévitables frictions. Quand il me conta son histoire, je retrouvai en lui le terroir de notre monde yiddish, la saveur d'une âme fortement imprégnée des plus hautes aspirations religieuses, qui confinait même au mysticisme quand il était plus jeune.

Leibj est né dans un village de Pologne, mais sa famille déménage à Varsovie pendant la première guerre mondiale. Comme moi, il garde le douloureux souvenir de la perte de sa mère, survenue la même année que le départ de ma propre mère.

Après la guerre, son grand-père vient les rejoindre à Varsovie. C'est un homme profondément religieux, un 'hassid, et il est affligé de voir son fils et ses quatre petits-fils abandonner toute pratique traditionnelle. Mais il discerne rapidement chez Leibj le désir de servir le Dieu de ses pères, avec une sincérité qui l'émue et le console. Dès son plus jeune âge, Leibj montre une tendance à la mélancolie, à la rêverie, qui le distingue de ses frères. Le grand-père croit bon d'étancher la soif de cette âme d'enfant, et ils commencent à étudier ensemble le Talmud et les écrits 'hassidiques. Mais le père de Leibj, déjà profondément détaché de tout scrupule religieux, met un frein à cette étude, et finit par l'interdire. Leibj en tombe malade.

Le jeune garçon ne peut supporter de se voir ainsi pris entre deux feux : il doit choisir. Pendant un temps, il essaie de suivre ses frères au théâtre, dans les bals, au cinéma, mais ces lieux de distraction ne l'attirent pas. Il manifeste bientôt le désir de reprendre l'étude du Talmud avec son grand-père,

mais il demeure insatisfait. Passé le cap de l'adolescence, Leibj s'élance une seconde fois à la conquête des plaisirs, sans jamais parvenir à combler l'attente de son âme trop avide d'au-delà. Il s'immerge alors dans la lecture des philosophes, de Schopenhauer en particulier, chez qui il trouve un monde à la mesure de son rêve, et de sa mélancolie. Mais c'est de courte durée. Désespoir. A quoi bon vivre ? Et pour fuir la vie, ou la découvrir — il ne sait laquelle de ces deux options il poursuit en réalité —, il choisit de voyager et se rend à Dantzig, la ville natale de Schopenhauer. Il trouve à se loger dans un foyer où des candidats à l'émigration vers l'Europe ou les Etats-Unis séjournent quelques jours avant le grand départ.

Ce foyer est tenu par des chrétiens sincères, et parmi eux, des Juifs. Le jeune Leibj se jette avec passion dans la discussion, assiste aux conférences et aux études bibliques tenues dans la maison, et se met à lire le Nouveau Testament en yidish. Il connaît le même étonnement que je devais éprouver près de quinze ans plus tard : Jésus n'est pas l'homme qu'on lui a si souvent dépeint, le renégat cruel envers les Juifs, l'insupportable ennemi à abattre. Il est très impressionné par le discours de Jésus sur la colère, et sur l'adultère : une insulte contre un frère, une parole prononcée sous l'effet de la colère, dit Jésus, contient tous les ingrédients du meurtre ; un regard mû par le seul désir, et c'est déjà le premier pas vers l'adultère, en pensée. La faute est démasquée dans son germe même, au tréfonds de l'être. Mais Leibj refuse de voir en Jésus plus qu'un simple homme ; certes prophète, mais homme seulement. Le cap à franchir est trop élevé, pour oser prétendre croire en ce Messie et défier les piques du qu'en-dira-t-on, ou l'aversion de sa propre famille.

Cependant, un de ses amis de Varsovie échoue dans le même foyer. Il attend à Dantzig un mandat en provenance des Etats-Unis. Quand il entre enfin en possession de son argent, cet ami propose à Leibj de l'accompagner en France. Leibj

accepte aussitôt. Avant de partir, on lui fait cadeau d'un Nouveau Testament en hébreu, qu'il conserve précieusement dans ses pauvres bagages. Le voyage ne se fait pas sans encombre : ils doivent franchir clandestinement la frontière allemande, par une froide nuit, sur un pont de chemin de fer qui enjambe une rivière. Puis ils gagnent la Belgique, où ils trouvent du travail et obtiennent un permis de séjour.

Leur situation s'améliore rapidement, et ils peuvent bientôt jouir des distractions en vogue pendant cet après-guerre. Mais Leibj demeure sombre, et son compagnon se lasse bien vite de sa pesante présence. « Quand donc trouverai-je enfin la paix ? », gémit Leibj, toujours aux prises avec son plus fidèle allié, le désespoir. « Comment pourrais-je m'envoler de ce monde, comme un oiseau ? », rêve-t-il. La mort, seule échappatoire. Mais une mort noble, pas un vulgaire suicide, une mort qui en vaut la peine, qui confère encore quelque grandeur à celui qui l'a recherchée. La mort au front, sur un champ de bataille, par exemple ; mais pour quelle patrie ? C'est à ce moment précis que Leibj prend connaissance de la très accueillante Légion étrangère, et des combats qui sévissent encore parmi les tribus berbères dans l'Atlas marocain...

Déçu d'être une charge pour son ami d'enfance, il choisit donc de quitter la Belgique et de se rendre en France, à Paris, où deux de ses frères se sont taillé un capital non négligeable. Ils le reçoivent avec joie, et lui procurent aussitôt un bon travail. Leibj est maroquinier. Foutu désespoir, quand il vous tient, même au sein de l'aisance. Déprime encore, de notre pauvre émigré de la dernière heure, qui passe des soirées entières à lire la Bible, et son Nouveau Testament en hébreu, plutôt qu'à danser avec ses frères, ou se rendre au concert pour écouter un jeune musicien prodige de dix ans, un certain Yehudi Menuhin, qui manie déjà l'archet d'une main de maître. Mais cette fois-ci, le coup porté par l'ange noir est trop fort, il produit son effet sur la jeune âme tourmentée : Leibj

s'engage dans la Légion, pour cinq ans, sans rien dire à ses frères. Le six janvier 1928, à peine deux ans après moi, il s'embarque pour un long voyage vers... Sidi-Bel-Abbès !

Durant son séjour d'une année dans notre ville de garnison, il me côtoie, de loin, sans jamais me rencontrer, non plus l'un de ses meilleurs amis de Varsovie, Warsawski, avec qui je passe le plus clair de mon temps. Nous ne sommes pas logés dans les mêmes bâtiments, et nous n'avons qu'assez peu d'occasions de retrouver les « bleus » qui partent souvent des semaines, voire des mois entiers, en manœuvre. D'autre part, j'aurais probablement mal supporté ce pauvre « moine » égaré dans la Légion, ce mystique qui confond la caserne avec un monastère, et qui, dans son rêve, l'a transformée en une école de salut ! A l'armée, point de salut, sauf le salut militaire ! Salut à un drapeau qui est autant étranger à Leibj que la Légion !

Ecœuré par l'immoralité des légionnaires, qui certes ne sont pas des saints, et angoissé à l'idée de passer encore quatre années dans ces conditions — « Mon Dieu, qu'ai-je fait ? » —, Leibj choisit donc le salut dans la fuite, à pied, vers le soleil couchant, vers la mer. Doux poète : s'endormir, le soir, sous un coucher de soleil sur la mer, dans une ville de la frontière avec le Maroc. Le réveil est brutal, quand au petit matin, la sonnerie vint d'un coup de baïonnette dans les côtes : Leibj est arrêté par la police, jugé et emprisonné. « Et que va-t-on m'infliger comme peine, maintenant ? O Dieu, je t'en supplie, délivre-moi ! ».

En prison, Leibj se console en pensant aux hommes qui ont connu la souffrance : le roi David, injustement poursuivi par ses anciens amis, par son fils rebelle ; Jésus, impitoyablement livré par les hommes à une mort cruelle, à une honte d'autant plus injuste qu'il est bon, saint, et sans reproche. Mais lui, Leibj Feldman, n'est pas sans reproche, se dit-il alors ; sa souffrance en est d'autant plus vive.

Un jeune Juif le rejoint dans sa prison, un homme peu bavard, qui rend le silence plus pesant encore. Leibj tente de lui lire la Bible et le Nouveau Testament (qu'il a réussi à conserver !), mais l'autre ne desserre pas les dents. Après plusieurs semaines de détention, le jugement est prononcé : clémence. Mais par mesure disciplinaire, Leibj est envoyé dans les montagnes de l'Atlas, au Maroc, où les combats avec les Berbères, malgré la reddition d'Abd el-Krim deux ans auparavant, n'ont jamais totalement cessé.

Après le « repos » en prison, la vie dans les montagnes est un véritable calvaire : marches épuisantes, bivouacs incertains, constructions de routes et de ponts pour faciliter la progression de l'armée. Cette campagne se prolonge depuis le printemps 1929 jusqu'à la fin de l'automne. Fini le temps de la réflexion, de la méditation dans une cellule de la prison militaire, fini aussi le temps de la lecture : Leibj a perdu ses livres. Il écrit à Dantzig, dans l'espoir que les gérants du foyer qui l'ont hébergé se souviendront de lui, et qu'ils lui enverront au moins une Bible. Il la reçoit bientôt, une Bible en allemand. Et comme par grâce, notre soldat est providentiellement envoyé dans un village paisible, à Wad-Zem, dans un corps de l'armée française, pour réaliser des travaux plus pacifiques. Il répare des selles, en maroquinier expert qu'il est toujours. Dans ce havre de tranquillité, heureux détenteur privilégié d'une chambre personnelle, Leibj relit une fois encore, avec une avidité accrue, les soixante-six livres de la Bible, de la Genèse à l'Apocalypse.

Il cherche à conformer sa vie aux exigences de la volonté divine, mais sa tristesse devient plus intense à mesure qu'il se découvre dans l'incapacité de réaliser ce souhait, malgré tous ses sincères efforts. Il éprouve la réalité de sa faiblesse, et comprend que le Dieu fort s'est offert en l'Homme faible, en un sacrifice suffisant pour combler toutes les faiblesses. En pensée, il se laisse pénétrer par le regard — qui s'impose

soudain à son esprit — de ce Dieu cloué sur la potence romaine ; un regard d'amour, exempt du jugement que Jésus endure volontairement à la place des hommes. Joie pascalienne, pleurs de joie, Leibj découvre ce Messie que les deux Testaments regardent, l'Ancien comme le Nouveau ; certitude absolue (en l'an de grâce 1930, au mois de mars !). Il en est radicalement transformé : sa hantise de la mort, son inclination naturelle à la mélancolie ne trouvent plus aucune prise sur lui.

En trente-neuf, peu avant la seconde guerre mondiale, Leibj se rend à Paris, pour rencontrer sa famille enfin réunie dans la capitale. Ses frères ont accumulé lentement une fortune assez considérable. Ils lui proposent de travailler avec eux, ou de s'installer à son compte, en lui offrant l'argent nécessaire pour démarrer. Mais Leibj refuse, car il sait que sa famille espère surtout le voir oublier ses excentricités métaphysiques, et sa foi honteuse en ce Jésus des goyim. Il retourne donc au Maroc. Il abandonne son travail de maroquinier, et s'engage dans un travail ecclésiastique au sein d'une union d'églises américaine.

Quand je le rencontre, près de quinze ans plus tard, il m'est difficile d'imaginer qu'un tel homme, si plein de vie, d'enthousiasme et d'humour, marié à une jolie femme et père de trois enfants, ait pu être un jour sombre et désespéré. Assurément, ce n'est pas le même homme !

Nos routes se sont croisées, lors du baptême de sa nièce. Mais nous savons dès lors que rien ne doit jamais rompre ces liens naturels tissés à notre insu. Nous avons d'emblée trop de choses en commun pour ne pas discerner dans notre rencontre plus qu'un fait ordinaire. Deux Juifs polonais, l'un tailleur l'autre maroquinier, deux anciens légionnaires, tous deux croyant au même Messie. Je ne suis plus seul, Leibj non plus.

115

v/e fut Leibj qui me contacta à nouveau le premier. Il avait une idée fixe en tête, et ne voulait y renoncer. Pendant la guerre, il avait dû reprendre son travail de maroquinier ; mais dès la fin des hostilités, il avait repris sa charge de pasteur et désirait m'y associer. Pour ma part, je me refusais énergiquement à entrer dans quelque activité de ce genre, et j'ignorais ses propositions réitérées.

J'avais fini par quitter Casablanca, déçu de n'avoir jamais réussi à percer dans ma profession au sein de cette ville attrayante. J'étais revenu à Bel-Abbés, où j'avais consacré une pièce de notre maison à l'installation d'un atelier de confection. Je travaillais donc à domicile, et j'avais immédiatement conquis une nombreuse clientèle ; bref, tout allait mieux !

Mais Leibj me travaillait avec persévérance, comme il l'avait fait autrefois avec le cuir le plus résistant. Son idée était simple : les Juifs avaient donné au monde le livre qu'il jugeait le plus précieux ici-bas : la Bible. Des Juifs avaient écrit les deux Testaments, le Nouveau comme l'Ancien, depuis les solennelles premières paroles rapportées par Moïse : « Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre... » jusqu'au cri d'appel du disciple Yo'hanan, saint Jean, témoin d'une révélation sur l'histoire de l'humanité, et impatient de voir enfin la victoire finale du

116

Messie-Agneau sur la colère des hommes : « Viens Seigneur Jésus ! ».

Or, depuis vingt siècles, les chrétiens étaient les seuls à diffuser le Livre dans le monde entier. Ils l'avaient traduit en des milliers de langues et de dialectes, tout ou en partie, si bien que d'un bout à l'autre de la planète, des hommes et des femmes de toutes races, de toutes langues, de New York ou Paris, jusqu'à l'humble peuple des Lisus en Chine méridionale ou les Guarani du sud bolivien, tous pouvaient connaître l'histoire du Peuple d'Israël et de son Alliance avec le Dieu d'Abraham.

Mais les Juifs, pour la plupart d'entre eux, n'avaient jamais lu le récit de la vie de Jésus dans leur propre langue, en hébreu.

A la fin des années quarante, au moment où Leibj me tannait avec insistance pour travailler avec lui, une société biblique anglaise imprimait des Nouveaux Testaments bilingues : l'hébreu, accompagné d'une autre langue, l'anglais, le français et l'espagnol principalement. Leibj n'eut alors plus que cette idée en tête : parcourir le monde entier pour diffuser cette précieuse moitié du Livre jusqu'alors honnie dans les rangs de nos frères juifs. Après plusieurs refus, j'acceptai enfin, d'accord avec Adeline, la proposition de mon bouillonnant ami toujours aussi peu soucieux des réalités matérielles : on nous proposait un salaire dérisoire et incertain. Mais il ajouta, très sûr de lui, en citant l'ancien rabbin devenu apôtre, saint Paul (qui s'était lui-même inspiré de l'antique récit du sacrifice d'Isaac !), que « Dieu pourvoirait à tous nos besoins ». Quarante ans après cette mémorable citation, je puis dire qu'il n'avait pas tort... Certes, nous ne fûmes jamais riches, mais jamais pauvres non plus. Je ne savais pas, au moment où j'acceptais cet engagement, que j'allais entrer dans une nouvelle série de péripéties peu banales !

A nous deux, nous parlions une bonne partie des langues européennes : nous avions en commun le yiddish, le russe, le polonais et le français, Leibj maîtrisait l'allemand et l'anglais, et moi l'espagnol, à la perfection. Mais Leibj était doté d'un atout précieux en Afrique du Nord : il parlait également l'arabe. Cela devait nous être profondément utile : en quelques années, nous allions parcourir des dizaines de milliers de kilomètres, du Maroc à la Tunisie, et de Marseille à Anvers, en passant par les grandes villes françaises, et la Suisse.

Je dus d'abord rejoindre, avec ma famille, mon nouvel associé à Meknès. Le déménagement coûtait une fortune, et je n'avais pas les moyens de financer un tel déplacement. Mais il existait une pratique courante dans l'immobilier qui permettait de ne pas partir les mains vides : la vente de la clé ! Les logements étaient très recherchés, et dès l'annonce d'un départ prochain, une foule de locataires intéressés se présentaient pour jouir du droit de reprendre le bail, sans même contacter le propriétaire. La manœuvre consistait alors, pour le locataire sortant, à vendre sa clé — aussi cher que possible. En général, la somme ainsi obtenue suffisait pour financer le déménagement. Mais voilà, la transaction était parfaitement illégale. Bon, me direz-vous, mais puisque tout le monde le fait... Eh bien justement, je n'étais plus tout le monde. Et si chacun voulait tous les jours prouver qu'il a raison, même quand il a tort, nous finirions par nous aligner sur le bas ; d'ailleurs, aujourd'hui...

J'estimais que ma nouvelle vie, mes nouveaux engagements envers Dieu, ne toléraient plus de souffrir quelque compromis. Assez de ces croyants qui « disent et ne font pas » ! Mise en pratique donc : pas de vol, pas de mensonge. Je m'apercevrais plus tard que si cette obéissance n'est pas évidente (je fus plus d'une fois bien déçu de ne pas réaliser mes bonnes intentions !), le fruit qu'on en peut récolter est toujours savoureux. Pas de pharisaïsme dans cette démarche (c'est à redouter !), pas davantage « d'intégrisme » au sens péjoratif et souvent synonyme de fanatisme (certes, nous cherchons à être intègres !),

mais simple désir — bien pacifique — de plaire à Dieu, c'est tout. Joie, aussi, de ne plus détruire, de ne plus trahir, mais d'honorer les hommes, et leur confiance. J'allai donc trouver mon propriétaire, pour lui demander de m'aider à vendre mes meubles. Je lui proposai aussi de me les acheter ! Mais il ne voulait pas s'encombrer de mon pauvre mobilier. Il trouva une meilleure solution : il m'offrit purement et simplement de transporter lui-même (il possédait des camions de transport), gratuitement, toutes mes affaires au Maroc ! Voilà pour les bons fruits, mais j'ai appris par la suite que la violence pouvait aussi répondre à mon obéissance ; en ces douloureuses circonstances, j'avais encore, pour fruit plus doux qu'un subtil parfum, une conscience légère. C'est bigrement difficile, d'évoquer notre désir de bien faire... Quel précipice, entre orgueil et humilité !

D'ailleurs, notre louable idéalisme, durant les premiers temps de notre collaboration (et souvent, hélas, au cours des années suivantes...), devait profondément souffrir: nos personnalités s'ajustaient mal l'une à l'autre, sans compter nos divergences d'opinions. Déchirements. Nous continuions de travailler dans le même sens, mais chacun de son côté, dans le pire des cas. Belle démonstration de notre foi pourtant sincère. Oye ! Oye ! Oye ! aurait-on entendu en yiddish. Aïe, quoi. C'est dur d'aimer notre prochain, même le meilleur ami. Mais la grâce de Dieu consiste surtout à redresser ce qui est tordu, à relever celui qui tombe, à panser les blessures. Je réalisais que notre seul atout, quand rien ne nous distinguait plus des autres hommes, c'était encore et toujours l'incontournable pardon. Pardon de Dieu, pardon entre hommes et femmes, couverture efficace — si elle n'est pas hypocrisie — quand deux pièces de tissu, agrafées solidement l'une à l'autre, voilent les misères, à jamais. Notre collaboration, même chaotique, fut néanmoins réelle et se prolongea de très longues années, sans heurts totalement irrémédiables.

A Meknès, Leibj nous avait logés chez lui, dans une ancienne clinique qu'il avait achetée en des temps prospères où il avait dû reprendre son travail de maroquinier, pendant et après la guerre. Il avait d'abord acquis une maison à Rabat, mais il ne supportait pas le climat de cette ville côtière (Leibj était asthmatique). Il préféra s'installer à nouveau dans l'une des trois principales villes de l'intérieur. Son choix se porta sur Meknès qu'il connaissait depuis longtemps.

C'était une assez belle ville, entourée d'oliviers et de vergers, flanquée de colossales murailles bâties par les esclaves — des chrétiens pour une bonne part — du sultan Moulay Ismaïl qui fut fasciné devant les fastes de Versailles au siècle de Louis XIV. Environ quinze mille Juifs vivaient dans cette ville, répartis dans les deux mella'h — l'ancien et le nouveau —, leurs inévitables « ghettos-résidence ». Une minorité seulement habitait dans la ville européenne. Le dédoublement du mella'h traditionnel avait au moins permis d'éviter la surpopulation, et une relative misère, qui caractérisaient ces quartiers dans les villes du Maroc.

Le mella'h marocain n'avait d'ailleurs d'équivalent qu'en Tunisie, sous le terme de « hara », mais dans toutes les villes que je visitais alors, aucun de ces quartiers ne se ressemblait véritablement. Le dédale des rues étroites, bordé de bâtiments de deux étages pourvus tantôt d'un balcon et percés d'un patio ouvert sur une cour intérieure, était garni d'une multitude d'échoppes tenues par des artisans parfois accroupis à même la terre : menuisiers, maroquiniers, cordonniers, savetiers, épiciers ; des marchands de tissu, de tapis, de cuivres, d'une foule d'objets hétéroclites et typiques de ces lieux. Combien étais-je loin de mes parents de Lodz ! Cet habillement (sauf la calotte noire, plus reconnaissable, dans le meilleur des cas) qui me fit tout d'abord confondre quelques Juifs avec des Arabes ! Ces plats d'un autre monde : le couscous aux œufs d'un soir de Pourim, la dafina d'un repas de shabbat, curieux mélange de queue et de pied de bœuf, de riz, d'œuf et de haricots, cuit

120

dans l'huile d'olive, enrichi d'ail, d'oignons et d'épices ; les nougats au miel, les délicieux makrouds aux dattes...

Mais je retrouvais chez mes frères du Maroc, comme à Lodz, la même destinée (eux aussi avaient souffert sur leur terre d'accueil), le même confinement dans de pauvres maisons, les mêmes petits métiers, la même prolifération d'enfants, l'extrême densité de population sur un espace réduit — des familles entières dans une seule pièce, parfois sans eau ni électricité, tout cela à la mode orientale ; un certain découragement aussi, une lassitude, un fatalisme presque naturels en de tels lieux et circonstances. Et pourquoi ne pas l'avouer, une incroyable saleté dans quelques-uns de ces ghettos africains dépourvus de tout aménagement sanitaire. A Casablanca déjà, on tentait de camoufler le mella'h (pourtant beaucoup plus salubre), situé à deux pas des Places de France et de Verdun, derrière d'immenses palissades couvertes d'affiches publicitaires : on avait honte. Une chose encore frappait le regard, ou les oreilles, du visiteur non averti : l'exubérance, les éclats de voix, les gestes emphatiques des hommes, le ton criard des femmes trop souvent aux prises les uns avec les autres dans cette étouffante promiscuité. Mais je les regardais comme mes frères, sans juger.

Comme à Lodz, les plus pauvres, les plus misérables, les plus abattus même, conservaient encore la joie d'être ensemble. Chaleur des liens communautaires, malgré tout. Les Juifs marocains, probablement installés dans cette partie du monde depuis des temps immémoriaux (depuis le Roi Salomon, disait-on !), avaient enrichi le folklore traditionnel : la fête de la Hilloula, célébrée dans le cimetière ou sur une tombe, en mémoire de rabbins éminents — véritable culte rendu aux saints —, celle de la Mimouna, le dernier jour de la Pâque, où les femmes se livraient à une sorte de danse du ventre peu orthodoxe ! Sans compter une incroyable diversité de superstitions populaires, une étrange décoction cabalistique, pour remédier aux maux (ou surmonter la crainte des djnoun, les

121

mauvais esprits) qui ne manquaient pas de les atteindre dans des conditions aussi précaires. Nos pauvres quartiers étaient malheureusement des foyers de contagion et de multiples maladies.

A la synagogue, la liturgie rituelle différait de celle pratiquée en Europe centrale. Elle était prononcée dans un hébreu guttural, aux accents étrangement arabes pour mes oreilles slaves. Le plus amusant pour moi fut d'entendre certains Juifs parler, en français, de baptême pour une circoncision, et de communion pour une bar-mitsva ! Il faut ajouter encore que les Juifs étaient de plus en plus nombreux à quitter le mella'h, pour aller vivre en ville dans les quartiers neufs, et suivre la mode occidentale, le progrès...

Les Arabes vivaient dans la médina, à peine moins peuplée que le mella'h (où ils tenaient également des échoppes), mais légèrement plus aérée. Les Européens, des Français surtout, s'étaient également construit un lieu de résidence à leur convenance, avec le confort de la vie moderne de ce temps. Des Espagnols, des Portugais, et des Italiens avaient aussi trouvé refuge dans ces villes, souvent chassés de leurs propres pays par la misère. Ces communautés vivaient ensemble, sans trop de frictions depuis le Protectorat français institué en 1912. Mais les colons européens détenaient désormais la meilleure part des activités, notamment administratives, de la cité qu'ils avaient contribué à édifier. Les Berbères parvenaient à soumettre les Juifs à une véritable concurrence : ils étaient bons commerçants, totalement investis dans leur travail en ville pour envoyer ensuite l'argent à leur famille qui demeurait dans les bleds de l'arrière-pays. Ce fut donc dans cet enchevêtrement de cultures, ce labyrinthe oriental teinté aux couleurs de l'occident, que nous nous lançâmes dans une extraordinaire « campagne », digne de la Légion !

Notre première préoccupation fut d'abord d'ensemencer Meknès, puis les villes alentour, et enfin le Maroc dans sa plus large étendue, avec des milliers de Nouveaux Testaments hébreu-français. Nous rencontrâmes toutes les réactions possibles, comparables à l'Echelle de Richter conçue pour indiquer l'intensité des tremblements de terre : du sourire, à la cataclysmique colère. Les uns furent ravis, heureux d'avoir accès à un livre qui leur était jusqu'alors occulté, ou défendu ; les autres s'opposèrent farouchement à la diffusion de ce qu'ils jugeaient comme un redoutable poison.

Certains nous accusèrent de vouloir les « convertir » : ce ne fut jamais notre intention de les convaincre par la force du poignet, de l'argent, de la menace, ou par la seule puissance de nos raisonnables arguments. Dieu seul a raison, et lui seul peut réellement convaincre. Nous désirions, en tout premier lieu, rétablir la vérité sur la vie de Jésus, si déformée lorsqu'elle était parvenue à nos oreilles. Les chrétiens — ou ceux qui prétendaient l'être — portaient d'ailleurs une lourde responsabilité dans cet état de choses : c'était en grande partie à cause de leur mauvaise conduite qu'une telle désinformation avait longtemps été pratiquée dans nos rangs.

La réaction la plus courante fut sans doute l'interminable discussion qui suivait presque toute rencontre. Je me souviens d'un homme qui m'entraînait chaque fois dans des palabres dignes d'une assemblée législative engluée dans un débat sans fin ! Quand je le rencontrai, des années plus tard à Marseille, il continua comme si nous nous étions quittés la veille ! D'autres, plus superstitieux, déchiraient consciencieusement les pages en français, et brûlaient celles en hébreu (il est interdit de détruire, autrement que par le feu, une page où sont imprimés des caractères hébraïques). J'en pâlistais de désespoir. A l'un d'entre eux, je fis remarquer que ce livre contenait des passages entiers de la Torah, des Psaumes, ou des Prophètes. Il cessa de déchirer les pages, me jeta un regard incrédule, et lut sur un feuillet tout froissé les versets du Psaume 14,

123

cités par l'apôtre Paul dans sa lettre adressée aux Romains : « Il n'est personne qui soit juste, personne qui fasse le bien, pas même un seul... ». Quand il eût identifié ces phrases, il se mit à trembler ! Je le rassurai aussitôt, en lui tendant un nouvel exemplaire, et lui enjoignis de le traiter cette fois-ci avec plus de délicatesse !

Combien d'hommes ai-je ainsi rencontrés, ignorants du contenu de ce livre. Comment auraient-ils pu savoir qu'il renfermait des centaines de citations directes, ou de claires allusions, issues des textes inspirés à nos ancêtres Moïse, David, ou Esaïe ? Ils n'avaient pas imaginé un instant que le prophète galiléen appelait à la « téchouva », à se tourner vers le Dieu d'Israël, que la Nouvelle Alliance n'était qu'un prolongement de F Ancienne, qu'elle fut promise, par Jérémie, en des termes divins : « ... Je conclurai avec la maison d'Israël... une alliance nouvelle qui ne sera pas comme l'alliance que j'ai conclue avec leurs pères, le jour où je les ai fait sortir d'Egypte ; car cette alliance, ils l'ont rompue... Voici l'alliance que je conclurai : je ferai pénétrer ma loi en eux, je l'écrirai dans leur cœur... »

Ils scrutaient avec un étonnement redoublé la Lettre aux Hébreux, rédigée par un auteur inconnu qui adressait de magistrales exhortations à des Juifs de son temps, en empruntant au patrimoine d'Israël ce qu'il avait de plus noble et de plus élevé, son histoire, son Temple, sa foi... Une lettre où tout indiquait qu'elle était bien destinée à des Juifs conquis par le message et la personne du Messie Jésus.

Et moi, j'avais envie de leur crier que ce n'était pas une tare, de croire en ce Messie, quand d'autres Juifs avaient suivi bien d'autres messies au cours de l'histoire, des hommes beaucoup moins convaincants que le Ressuscité qui continuait, lui, d'agir dans la vie des hommes, au point d'éveiller en eux l'amour. Certes, les potentats, les écrasants dignitaires de l'Eglise, les belliqueux croisés, les tout-puissants seigneurs, les

124

obscurantistes moines et théologiens — ceux qui apparaissaient le plus sous les feux de la scène de l'histoire — laissaient derrière eux un curieux tableau de la chrétienté, un parfum de soufre. Mais pourquoi laisser dans l'ombre les dizaines de milliers de « pauvres », les théologiens dignes de ce nom, les soldats de l'Esprit, ces hommes et ces femmes plus sensibles à la misère des autres, dans le monde entier, et leurs « œuvres charitables », comme on disait ? Avec des maladresses ? Sans doute. Avec une idée erronée de leur mission « civilisatrice », qui se traduisit par une déculturation affligeante chez certains peuples ? Oui, mais pas toujours, et la conscience de cette faute finit par émerger. Pourquoi ternir les bonnes intentions, au point d'en oublier qu'elles furent bonnes, en effet ?

En son temps, disais-je encore à mes interlocuteurs, Jésus avait élevé le plus pauvre, aimé le plus riche, en aidant l'un à retrouver sa dignité, en avertissant l'autre de se méfier de ses richesses, et d'en faire bon usage ; en encourageant les deux ensemble à mettre leur espoir en Dieu, leurs biens, s'ils en avaient, en un coffre céleste inviolable, et leur cœur en l'amour de Dieu, et non dans les choses passagères — certes nécessaires — de ce monde. Bien vivre, oui, mais pas au détriment des autres : un riche qui donne, et pas de mendiants ! Pas de veau d'or...

Les réactions les plus brutales — et heureusement les plus rares — nous laissèrent de mémorables impressions ! Une fois, ce furent des enfants qui nous chassèrent du mella'h, à coups de pierres ! Un homme, mieux intentionné, nous fit alors pénétrer chez lui, de justesse. Mais les enfants continuèrent à lancer des pierres contre le mur de cette maison. Au bout d'un moment, Leibj Feldman s'impatienta : il ouvrit brutalement la porte, brava les jets de pierre, et saisit l'un des gamins par le revers de la veste ; puis il l'emmena directement au poste de police ! Un véritable rassemblement eut lieu devant le commissariat, et les cris alertèrent bientôt le commissaire qui s'enquit

125

auprès de Leibj des causes de ce tohu-bohu. Quand il eut expliqué les raisons de sa présence en ce lieu, on lui proposa de porter plainte. Mais le pauvre Feldman, loin d'être belliqueux, avoua qu'il avait simplement voulu intimider les garnements, et qu'il préférait rester magnanime. Quand il sortit avec le jeune garçon, le bras posé sur ses épaules, la foule l'acclama avec des applaudissements !

Au début des années cinquante, nous avions acquis une fourgonnette, pour voyager plus facilement et transporter notre cargaison de Nouveaux Testaments. Nous l'avions aménagée comme un « camping-car » : nous étions vraiment à l'avant-garde ! Ainsi, nous pouvions parcourir des centaines de kilomètres, sans jamais risquer d'être surpris par le manque de chambre à l'hôtel : nous dormions alors sur deux lits amovibles, assez confortables pour d'anciens légionnaires ! Nous préparions également notre « tambouille » sur un réchaud installé dans un coin du véhicule.

Au départ, nous fréquentions les grandes foires dans le pays, avec un stand où nous vendions nos Nouveaux Testaments. Après notre premier périple au Maroc, à Ouezzanne, Fès (une ville splendide !), Meknès, et Mazagan, nous portâmes nos regards sur l'Algérie et la Tunisie. Nous avons abandonné l'idée de rechercher les foires. Nous préférâmes très vite pénétrer plus directement dans les magasins tenus par des Juifs, pour leur proposer un exemplaire de notre fameux Testament bilingue. Cela ne plaisait pas toujours, nous essuyions parfois de violents refus. Mais des hommes et des femmes le prenaient avec reconnaissance ; certains l'attendaient même... Nous gagnâmes d'abord la Tunisie.

P

JL artout en Afrique du Nord, depuis plusieurs années déjà, les rumeurs d'indépendance se multipliaient. Dans les journaux, on évoquait le rejet possible de la tutelle coloniale, le mécontentement populaire, les combats politiques des indépendantistes les plus acharnés, et les attentats. La guerre, bientôt... L'Algérie dans le sang, puis toute l'Afrique du Nord pendant ces années noires : attentat à Marrakech, massacre de Wad Zem près de Casablanca, de Melouza en Algérie, les barricades, le putsch d'Alger, les Accords d'Evian, l'indépendance... De la démission du Ministre François Mitterrand, soucieux de maintenir — en développant une politique de réformes sociales adéquate — la présence française « de Bizerte à Casablanca », aux tomates jetées à la tête de Guy Mollet, et jusqu'à l'incompréhensible « Français, je vous ai compris ! » du Général, nous subirons pendant dix ans les dernières convulsions d'un régime colonial jugé désormais insupportable.

Nous étions à ce point investis dans notre nouvelle tâche que ces événements nous parurent d'abord passer au second plan. Il fallut que des troubles graves éclatent presque sous nos yeux, pour que nous en prenions réellement conscience. En fait, nous nous étions habitués à ne plus classer les hommes en

catégories distinctes, les blancs « forts et intelligents » d'un côté, les moins blancs et plus noirs et apparemment plus « faibles et idiots », de l'autre. Nous tentions de mettre en pratique l'ordre de Dieu : aucune différence entre les hommes, de quelque race ou condition qu'ils fussent. Pas facile, au départ; mais à force de lire cet appel à l'amour, et d'y appliquer tout notre être, nous avons fini par regarder chaque homme, chaque femme, malade ou bien portant, riche ou pauvre, savant ou ignorant, blanc, noir, ou de toutes les autres couleurs, comme un être digne d'être considéré, aimé. Tableau idyllique? Nous nous efforcions... Nul n'est parfait.

Peut-être était-ce plus facile pour nous, étrangers sur ces terres africaines? Peut-être n'avions-nous pas ce sentiment d'insécurité, de frustration, que connaissaient les enfants de colons français installés dans ces pays depuis plusieurs générations ? Nous comprenions combien il devait être pénible de quitter une terre sur laquelle ils étaient nés (c'était le cas d'Adeline), et qu'ils avaient travaillée avec acharnement, sans nécessairement exploiter les plus faibles parmi les autochtones. Ils se plaisaient dans ces pays. Nous étions également conscients que les colons occupaient les postes administratifs les plus en vue, et qu'ils abusaient souvent de leur supériorité. Injustice du monde entier, partout. Aussi parmi ceux qui ont tant espéré l'indépendance, entre eux. Le cœur de l'homme est plus retors que les structures sociales ! Hélas.

Notre passage au printemps 1952 ne devait pourtant laisser aucune trace dans la vie politique du pays en mal d'indépendance. Nous nous arrêtâmes par deux fois sur notre route vers Tunis, dans des villages où nous constatâmes une relative agitation parmi la population. La capitale, où vivaient près de trente mille Juifs, nous laissa d'abord un souvenir amer. Après avoir parcouru les banlieues de la ville et le port de La Goulette (dont l'ancien site de Carthage, où vécut saint Augustin), nous restâmes une dizaine de jours à Tunis. Mais

128

nos premiers contacts avec les Juifs y furent houleux ! Ils s'opposaient farouchement à notre initiative, et nos ventes furent maigres ! Nous laissâmes quand même, vendus ou donnés, près de deux cent cinquante exemplaires du livre de la Nouvelle Alliance. Nous leur disions, comme autrefois saint Augustin l'avait entendu providentiellement dans un jardin de Milan, en un moment propice et décisif : « Prends, lis ! ». Le futur évêque d'Hippone ne disposait alors que d'une copie des Lettres de l'ancien rabbin devenu apôtre. Le passage qu'il lut à cet instant même, dans la lettre de saint Paul écrite aux Romains, illumina sa conscience : son cœur et son exigeante raison — toujours en attente après l'étude des philosophes et le désespoir sceptique, après les déceptions manichéennes et astrologiques — en furent à jamais comblés ; comme les nôtres, en d'autres temps. En ce mois de janvier 1952, près de l'antique Carthage, les troubles s'intensifièrent à un point tel que nous jugeâmes prudent de reprendre la route.

Ce n'était pas la meilleure solution. Après un agréable séjour de quarante-huit heures à Sousse, un port actif, enfermé dans de magnifiques remparts, nous nous rendîmes à Kairouan, l'ancienne cité phare du judaïsme avant que les Juifs ne soient expulsés de cette région par les fanatiques Almohades. Kairouan est aujourd'hui une ville sainte pour les musulmans (en grève ce jour-là, mais très calme : tout était fermé !). Nous étions heureux d'avoir proposé nos livres à des Juifs fort accueillants, sans rencontrer aucun problème et nous continuâmes notre route vers Sfax, la riche cité commerciale entourée, à perte de vue, de dizaines de milliers d'oliviers, puis Gabès, au sein de son immense palmeraie.

Notre trajet fut parsemé de nouvelles alarmantes : on attaquait les gens dans leur voiture ou dans les trains, des crimes avaient été commis... Nous nous confiâmes en Dieu qui sait tout, et même l'heure de notre mort, en implorant cependant sa protection avec insistance ! Nous nous obstinâmes à

129

gagner Medenine, au sud, où l'insécurité était encore plus sensible. Nous apprîmes plus tard que des amis rencontrés à Tunis avaient tenté de nous avertir d'éviter cette région. Ils avaient raison. La tension, pour les Juifs en particulier, était telle que la communauté juive était sur le point de partir d'un seul mouvement en Israël, depuis que l'un des leurs avait été assassiné dans sa maison. Après un très bref séjour à Medenine, nous décidâmes de repartir vers le nord et de gagner Djerba où vivaient près de cinq mille Juifs. C'était plus sage.

Il pleuvait en ce début d'après-midi, quand nous débarquâmes du loude, un bac rudimentaire, qui reliait Djorf, au sud du golfe de Gabès, à Adjim dans l'île de Djerba. Nous gagnâmes alors le centre de l'île où se trouvaient les deux villages juifs. Après avoir visité la Hara Sghira (la petite hara) et la Hara Kbira (la grande hara), nous choisîmes de nous installer sur une place, au centre du deuxième village, et de proposer nos livres aux Juifs qui passeraient à cet endroit. Ils furent près de cent cinquante... En quatre heures, des dizaines d'hommes étaient venus nous réclamer un Nouveau Testament, après que plusieurs d'entre eux aient vendu la mèche : un livre gratuit, offert par des Juifs aux allures européennes, à qui le voudrait !

Nous savions que Djerba était probablement un des lieux de résidence les plus anciens que les Juifs aient choisi en Afrique du Nord ; et nous voulions honorer cette communauté en lui donnant librement ces Testaments dont elle ignorait presque jusqu'à l'existence. En reprenant notre voiture, nous vîmes sur le sol, le long des maisons blanches, des pages arrachées, comme à Sfax déjà ; les pages en français (que beaucoup ne parlaient pas !). Mais j'espérais qu'ils auraient tout de même le courage de lire celles en hébreu pour se forger une opinion personnelle. Après, ils en feraient ce qu'ils voudraient...

Ces récits, avons-nous dit à nos interlocuteurs, n'ont pas la couleur d'un conte, d'une légende. Les miracles de Jésus

sont accomplis sans tapage de sa part, sans l'habituelle publicité malsaine qui accompagne toujours un événement à sensation ; parfois même, personne n'a vu ni compris le miracle, pas même les proches de Jésus... Les disciples du Messie nous apparaissent sous leur jour le plus humain, avec leurs bons penchants, et les mauvais : Pierre reniant obstinément son Rabbi, Marthe, la sœur de Marie et Lazare, préoccupée et affairée à la cuisine au lieu d'écouter son divin invité ; Jean invoquant le feu du ciel sur les Samaritains « ces pécheurs » qui ne le sont pas plus que lui, ou avec Jacques, son frère (aidés tous deux de leur mère !), postulant pour une bonne place dans le Royaume des cieux ; Thomas dont l'honnête intelligence refuse de croire à la bonne nouvelle — très raisonnable au fond ! — de la résurrection de son Seigneur et Dieu ; Judas en mal de remplir le porte-monnaie, ou de le vider prématurément ; Paul, fâché avec Barnabas à cause d'un certain Jean surnommé Marc...

Et si les femmes apparaissent si peu dans ce réquisitoire, c'est que leur foi fut sans doute moins tourmentée, car elles glorifiaient sans équivoque le Fils de Dieu. Une prostituée repentie et pardonnée, par exemple, qui se prosterne devant le Fils de l'homme en toute pureté. Honneur à ces femmes, donc, dans une région et à une époque où elles étaient d'habitude si méprisées. Et à peu près tous, hommes et femmes, étaient juifs, dans ces « Evangiles » dont on avait, en occident, dépouillé la saveur orientale. Yo'hanan devenu Jean, 'Hannah devenue Anne, et l'on ne savait plus que ces deux prénoms contenaient la même racine hébraïque, qui évoque la grâce, la bonté infinie de Dieu.

A ma connaissance, un seul écrivain de notre monde yiddish, Shalom Asch, dans « Marie, mère de Jésus », ou « Le Nazaréen », tentera de restituer la richesse de ce pan de notre histoire juive. Cela lui valut d'ailleurs bien des misères, comme nous à Djerba : des pages arrachées. Troublée par notre offre,

131

la communauté nous conduisit à l'un de ses rabbins les plus éminents : à lui de trancher.

Ce fut Leibj qui lui parla, en arabe. Leur discours était truffé de citations en hébreu (c'est tout ce que j'en comprenais !), et le rabbin parut ravi. Après bien des explications, il comprit que nous n'avions aucune intention hostile, et il accepta de prendre un Nouveau Testament, avec une grandeur d'âme que je ne suis pas prêt d'oublier. Son visage, encadré d'une barbe blanche assez fournie sans être trop longue, travaillé par de belles rides de vieillard autour des yeux et sur le front, respirait la bienveillance.

Les Juifs de Djerba étaient très religieux. Ils possédaient leur propre imprimerie, et ils éditaient eux-mêmes leurs livres de prière, et les commentaires rabbiniques. Mais ils furent affables envers nous. Le rabbin nous raconta alors la légende de la Ghriba, l'antique synagogue de l'île. Après la chute de Jérusalem en 586 avant J.C et la victoire de Nabuchodonosor, roi de Babylone, des Juifs se seraient enfuis par la mer jusqu'à Djerba dont la beauté — palmeraie verdoyante, verger succulent bordé d'un fin liséré de sable, au sein du bleu intense de la Méditerranée — rappelait le jardin d'Eden. Avec eux, ils auraient emporté une pierre du Temple, et fondé, sur cette pierre, la première synagogue d'Afrique. On lui aurait alors donné le nom de Merveilleuse, à cause de la pierre du Temple de Jérusalem, puis de Solitaire, car elle était loin de la Terre Promise. Seul ce nom, en arabe, demeure aujourd'hui, la Ghriba.

Notre aventure se termina par un service dans l'antique synagogue, souvent détruite (par les Espagnols en 1543, et par les nazis très exactement quatre siècles plus tard), et chaque fois transformée lors des reconstructions successives, près du petit village. Ce soir-là, nous priâmes avec ferveur dans ce temple dont les voûtes multipliaient les voix, dont la senteur des boiseries imprégnait nos châles de prière et dont les

faïences renvoyaient mille reflets des flammes toutes à leur joie de danser encore.

Aujourd'hui, la plupart des Juifs de Djerba ont émigré vers Israël : ils en avaient déjà fermement l'intention quand nous étions chez eux, et les troubles politiques qui éclatèrent ensuite les décidèrent tout à fait. Il n'en reste désormais plus qu'une poignée : ils continuent de veiller sur la Ghriba, au sein des centaines de mosquées parsemées dans l'île, construites par les musulmans Wahabites. Ils sont tailleurs ou bijoutiers et se rendent régulièrement à Houmt Souk, la « capitale » toute proche où ils ont encore quelques échoppes. Mais il est à craindre qu'après vingt cinq siècles de présence dans l'île dorée, la communauté juive ne disparaisse un jour totalement...

C'est à Tunis, où nous avons choisi de revenir avant de quitter le pays, que nous retrouvâmes Victor Smadja. Nous l'avions connu en 1949, en France, et nous avons tout de suite apprécié et reconnu en Victor notre double frère, fils d'Abraham par le sang, et par la foi, quand il nous avait fait part de son cheminement spirituel.

Comme partout ailleurs, les missions étrangères se sont implantées dans la ville ou ses alentours. Elles offrent toute une gamme de services et d'activités aux enfants et aux adolescents, de l'école à l'apprentissage, de l'exercice du sport à celui de l'art. Un missionnaire américain, qui a longtemps travaillé parmi les populations kabyles, pratique le modelage et la poterie. Vers l'âge de quinze ans, au lendemain de la seconde guerre mondiale, Victor veut se rendre dans un camp de jeunes organisé par cet Américain, à Aïn Draham, près de la frontière algérienne.

En quelques semaines, il rencontre de nombreux amis de tous les horizons. Il aime le contact avec cette glaise humide que l'on façonne pour en modeler des formes harmonieuses, ou chargées d'un art plus subtil et personnel, à mesure qu'on

acquiert les techniques du métier. Victor ignore encore qu'il lui faudra devenir à son tour comme cet argile malléable, pour être pétri entre les mains du divin Potier désireux de fabriquer un vase d'honneur (les prophètes Esaïe et Jérémie avaient utilisé cette image), utile pour déverser sur son entourage de puissants flots venus d'En-Haut. Le Messie lui-même avait dû souffrir ; il fut brisé par la douleur, pour être le premier, et le plus richement décoré d'entre tous les vases.

Quand Victor acquiert la certitude que la souffrance de Jésus n'était pas celle de l'échec, mais de la victoire, il croit au Messie crucifié, lui aussi. Il découvre que la mort n'a plus de prise sur la vie reconquise par le Dieu-Homme. Soulagement intense.

Malgré ses réticences envers cette foi nouvelle, sa mère lui conserve toute son affection. La réaction de l'entourage est plus abrupte ; mais Victor tient bon. D'ailleurs, sa tante le défend aussi avec ardeur : elle n'en revient pas de voir ce jeune homme à ce point transformé, et elle désire d'autant plus revendiquer quelque parenté avec lui ; elle est fière de voir « son garçon » devenir un honnête homme dont la sagesse n'a rien de fade, et dont les prévenances à l'égard de tous augmentent de jour en jour.

Plus tard, les liens un instant distendus entre Victor et sa famille seront à nouveau tissés, lentement, mais avec cette qualité que seuls le temps et le recul peuvent produire, quand un comportement sain et résolument altruiste devient une preuve tangible.

En 1953, Victor va en Suisse, pour entreprendre des études à l'institut Biblique Emmaüs. Quand il en sort, trois ans plus tard, diplôme en mains, il se rend en Israël pour apprendre l'hébreu. Puis il revient une courte année à Tunis, en 1957, le temps... de se marier ! Victor et sa jeune femme Suzy, tous deux juifs et unis dans une même foi, choisissent alors de faire

leur « alya », de « monter » en Israël, en même temps que de nombreux Juifs tunisiens peu enclins à demeurer dans le jeune état indépendant de Bourguiba.

Ils partent en Israël, sans idée plus précise que de re joindre cette Terre malmenée depuis tant de siècles, et menacée encore : les événements du Canal de Suez sont récents. Ils vivent d'abord dans un moshav, un village coopératif, mais ils doivent le quitter après une courte année parsemée d'écueils : on comprend mal leur acharnement à croire que cet enfant né deux mille ans plus tôt dans ce même pays, en Judée, est bien l'Emmanuel annoncé par le prophète Esaïe. Un prénom évocateur pourtant : « Dieu avec nous », si on le traduit en français. Dieu n'avait-il pas promis à son peuple, par la bouche de Moïse dans le désert du Sinaï, de « marcher un jour à ses côtés » ?

A Jérusalem, où Victor et Suzy s'installent ensuite, ils découvrent que des Juifs se regroupent depuis près de dix ans pour prier ensemble le Dieu d'Israël, au nom du même Messie auquel ils croient. Le choc est... doux.

Un Juif français, Zeev Kofsman, qui avait d'abord vécu à Paris, était venu à Jérusalem peu après la création de l'état hébreu pour y fonder une assemblée messianique. L'idée paraissait révolutionnaire. Jamais, depuis près de vingt siècles, des Juifs n'avaient osé se regrouper, à Jérusalem, pour prier l'Eternel au nom du Ressuscité. Depuis le second siècle, cela avait été l'apanage quasi exclusif des chrétiens non-juifs, bientôt divisés et déchirés par de multiples courants religieux ; avec d'assez tristes épisodes.

Mais aujourd'hui, comme au temps de Jésus, les Juifs habitent à Jérusalem. Ils sont revenus de toutes les nations où ils furent dispersés, plus d'une centaine au total. Quelques-uns reviennent avec cette foi au Messie que leurs ancêtres ont, les premiers, colportée dans le monde. Zeev, Victor, Suzy, des

dizaines, bientôt plusieurs centaines, aujourd'hui deux ou trois milliers, en font partie. Ce mouvement fut parfois contrecarré par les plus réticents, mais il est désormais mieux admis. Une trentaine d'assemblées messianiques ont vu le jour depuis la naissance de l'Etat d'Israël. Elles sont souvent mixtes : des non-Juifs se joignent avec plaisir aux « Yehudim meshi'him » (Juifs messianiques), mais sans altérer leur identité culturelle, cette fois.

En quelques dizaines d'années, ils ont réussi à créer une infrastructure qui leur est propre, à composer des chants, ou une liturgie, à la sonorité et aux accents résolument israéliens, un corps dynamique dont la fraîcheur, la saine exubérance, revitalisent l'Eglise universelle qui lutte, ailleurs dans le monde occidental, contre les assauts d'un vieillissement préoccupant.

Victor et Suzy sont les témoins et les acteurs de ce mouvement qu'ils animent toujours avec conviction, aidés par de nouveaux émigrants et des « sabras », des Juifs nés en Israël, qui déjà prennent la relève...

£ Tous avions puisé un puissant réconfort auprès de Victor, et de plusieurs chrétiens de la ville, lors de notre deuxième passage à Tunis. Nous quittâmes enfin les rives de la Medjerda pour gagner, plus au nord, les villes de Bizerte, Ferryville et Mateur où nous distribuâmes nos livres à des gens réceptifs.

A Bône (l'ancienne Hippone), en Algérie, nous avons longuement discuté avec un rabbin. A peine l'avions-nous quitté, qu'il s'empressa d'envoyer une note à toutes les synagogues de la région, pour avertir ses coreligionnaires de se méfier de nous. Nous fûmes cependant assez bien admis à Philippeville où nous rencontrâmes une femme juive qui partageait notre foi, à Constantine où notre distribution atteignit des sommets parmi des gens très intéressés par notre démarche, à Bougie où les Juifs s'étaient si bien assimilés que beaucoup avaient honte d'assumer ouvertement leur judéité ! Nous gagnâmes ensuite Alger, où les deux réactions habituelles à notre démarche, rebuffades ou gratitude, se combinèrent un jour pour engendrer une aventure qui dure aujourd'hui encore, en France.

J'entre dans un magasin de tissu, une sorte de bazar en fait, où l'on vend également des chaussures. Plusieurs commis, apprentis et vendeurs, travaillent là ; parmi eux, un tout jeune

homme, Paul Ghennassia. Son patron refuse obstinément mon offre. Je le comprends, sa réaction n'a rien d'original, et je me suis habitué à la suspicion de mes interlocuteurs, mais je suis aussi têtu qu'eux ! J'insiste donc. Il le prend enfin, le regarde un instant avec dédain, puis le pose dans un coin ; il feint l'indifférence. Je le laisse et sors du magasin en songeant qu'un jour peut-être — cela m'arrive souvent de penser ainsi — quelqu'un retrouverait le livre bleu abandonné... Des années plus tard, de la bouche même de ce « quelqu'un », j'appris que le livre avait été trouvé par un heureux et nouveau propriétaire.

Paul est jeune encore, le jour où son patron lui demande de mettre la boutique en ordre. Il balaie consciencieusement tous les recoins, quand il aperçoit le livre que son patron a négligemment posé sur une boîte à chaussures. Depuis plusieurs mois, il s'interroge ferme sur la personne de Jésus. Sa jeune femme, qui était tombée gravement malade, a recouvré rapidement la santé après que des amis chrétiens aient prié pour elle. Intrigué, Paul a voulu en savoir davantage sur ces gens qui évoquent avec tant de conviction leur foi en Dieu, et en Jésus. Il a d'abord hésité à accompagner sa femme à l'un des services organisés dans un quartier de la ville. Il n'y résiste pas longtemps, et il est profondément étonné de découvrir ces chrétiens qui prient avec une contagieuse ferveur. Il se met alors à relire la Bible, en cherchant dans les pages de Moïse et des Prophètes, les preuves de la « messianité » de Jésus. Il les découvre encore, en tous points semblables à celles de la Bible hébraïque, dans le livre qu'il trouve dans son magasin. Certitude, pour lui aussi.

Quelques années plus tard, nous le rencontrons en France, sur la côte méditerranéenne, à Saint-Raphaël, où il est pasteur au sein du mouvement pentecôtiste. Comme toujours, Leibj se fait convaincant : il souhaite ardemment voir naître chez les chrétiens, le sentiment que les Juifs ont aussi leur part

138

à donner, leur rôle à jouer dans cet immense corps dont on les a trop longtemps exclus. « Fais quelque chose, Paul ! ».

Un an après cet encouragement, en 1964, Paul Ghennassia crée le « Témoignage Messianique au Peuple d'Israël » (TMPI). Un groupe de Juifs et de non-Juifs se réunit bientôt pour prier ensemble, dans un local de la rue des Haies à Paris : tous ont l'intime conviction que Jésus est bien le Messie des uns et des autres, qu'ils s'adressent au même Dieu.

Le mouvement gagne une relative ampleur, suffisante pour que l'assemblée change deux fois de lieu : après un court séjour dans une salle de la rue Saint-Maur, un véritable temple, aux allures « synagogales » à l'intérieur, elle trouve humblement refuge au rez-de-chaussée d'un immeuble de la rue Orner Talon, toujours à Paris. Le plus surprenant est sans doute d'y voir rassemblés des chrétiens de toutes origines, dont certes une bonne part sont juifs, d'accord pour prier, chanter, réfléchir dans un indéniable moule juif ! Une ménorah, le chandelier à sept branches, des inscriptions hébraïques, des mélopées aux accents judéens rappellent l'intention de ces Juifs « messianiques » de ne pas oublier qu'ils sont juifs, tout en croyant en Jésus.

Une lueur brille désormais, qui ajoute sa lumière à celle des autres églises, une lumière aux couleurs de la Terre d'Israël où naquit la première « ekklesia », la première assemblée de ceux qui croient en ce Messie si souvent mal accepté des Juifs, comme des non-Juifs : à Ephèse, Athènes ou Rome, l'apôtre Paul avait essuyé d'assez cuisantes réactions parmi les « païens » !

Je ne suis donc pas fâché d'avoir fait preuve d'une farouche obstination, en certaines circonstances ! Bien sûr, nous laissons entière liberté à tous de croire, ou ne pas croire, au message contenu dans le livre que nous diffusons avec tant d'ardeur. Pour accomplir un choix, il faut en connaître toutes les données ; c'était notre point de vue. Liberté, donc. Nous n'avions rien à

139

voir avec les sectes faussement chrétiennes, qui annihilent la volonté et le jugement critique de leurs adeptes.

A Mostaganem, un brave homme juif m'empêcha de vendre mon livre à l'une de ses ouvrières qui me le réclamait avec insistance, quand je le présentai dans son atelier. Bon, je descendis dans la rue, j'entrai dans la boulangerie voisine du magasin, et demandai à la boulangère de bien vouloir remettre mon livre à ladite ouvrière, quand elle viendrait chercher son pain ! Elle accepta, avec un sourire moqueur, en imaginant peut-être bien des choses ; si seulement elle avait eu la curiosité de lire le titre de ce livre !

Vous l'avez compris : malgré les apparences, je n'étais pas un grand téméraire. Mais je ne pouvais résister au désir de communiquer ces quatre récits d'une même histoire, et ces lettres de trois ou quatre disciples du plus grand homme que la terre ait porté. Je n'ai jamais pu me résoudre à baisser les bras.

J'avais du mal à comprendre ce que l'on pouvait reprocher à Jésus. J'ai affronté des montagnes de moqueries et de sarcasmes, tant parmi les Juifs que parmi ceux qu'on appelle les « Gentils » (et qui ne le sont pas toujours !). Certes, l'enseignement de Jésus heurte notre très humaine pensée : servir pour régner, s'abaisser pour être élevé, donner pour recevoir ; mais à qui le met en pratique, en s'appuyant sur le Dieu Tout-Puissant, il est donné de goûter aux réalités éternelles.

Triomphe de l'amour, seule valeur non cotée en bourse à ne jamais se dévaluer, même s'il se refroidit dangereusement de nos jours. Voilà la clef de voûte de l'Evangile, qui ne contredit jamais Moïse : aime, et tu ne commettras aucun crime, pas même à coup d'injures, de petites piques ou de persévérantes remarques acerbes bien placées, et tu ne raconteras pas de mensonges pour t'arranger ; aime et tu n'auras pas envie de voler ce qui ne t'appartient pas, de travailler comme un fou au point de faire de ton métier un dieu moderne à la tête dure, qui

t'empêche de penser à autre chose, à Dieu, à ta femme, à ton mari, à tes enfants en particulier ; aime : c'est encore le meilleur moyen que d'aimer les gens pour qu'ils changent ; aime d'un amour ardent — semblable à des braises qui brûlent le cœur, disait le roi Salomon —, un amour qui réchauffe les plus refroidis et leur donne envie d'aimer ; aime et tu auras l'âme un peu plus sereine, et tu ne te prosternerai plus devant ta réussite, ou devant les souverains loisirs, et tu te rebelleras moins contre tout ce qui te semble inique, mais tu combleras les vides engendrés par l'injustice...

Aime Dieu et les hommes, et tout ira mieux ! Et tu accompliras la Loi de Dieu, à la perfection... Mais est-ce seulement possible ?

En trois mois, nous avons parlé ainsi des centaines de fois à nos frères juifs, diffusé plus de mille cinq cents livres, et parcouru près de six mille kilomètres. Leibj devait pourtant repartir, seul, durant l'automne de cette même année, pour visiter à nouveau plusieurs villes du Maroc ; et en Algérie où il put enfin se rendre à Oran et Sidi-Bel-Abbès, que nous avons dû éviter lors de notre premier périple. A chacun ses traversées et ses exploits : au même moment, Bombard partait sur son bateau en caoutchouc pour traverser l'Atlantique...

Meknès n'était pas l'endroit idéal pour Adeline : elle s'y sentait mal intégrée, et j'étais soucieux de voir son entrain diminuer chaque jour. Il nous fallait trouver rapidement une solution.

Ma chère Adeline cherchait à se rendre utile partout où nous étions, mais elle souffrait d'avoir moins de contacts avec des amis espagnols. Tanger nous parut alors un excellent compromis : de nombreux Espagnols vivaient là, en même temps qu'une communauté juive dynamique, largement pénétrée de la culture séfarade (séfarade, en hébreu, veut dire « Espagne »),

dont la langue parlée encore par plusieurs d'entre eux, le ladino, reflétait assez bien le passé judéo-espagnol. Nous déménageâmes rapidement. Tanger allait devenir une base plus stable pour notre famille, mais base de nombreux départs pour moi, vers de très instables horizons !

Après avoir sillonné l'Afrique du Nord, nous décidâmes donc, au début du mois de mars 1953, de franchir la Méditerranée pour nous rendre sur le Vieux Continent. Peu avant notre départ, j'avais lu dans un journal le récit d'un Juif, David Baron, qui avait répandu près de cinquante mille Nouveaux Testaments en hébreu parmi ses pairs en Europe, au Moyen-Orient et en Afrique du Nord. Je m'étais soudain senti tout petit ; nous n'étions pas les premiers, les seuls Juifs à croire au Messie Jésus, ni à entreprendre cette lourde tâche. Mais nous étions finalement plutôt rassurés de nous savoir devancés par cet intrépide monsieur Baron : quand une idée est vraiment mûre, elle émane de plusieurs voix ; c'est bon signe.

A Marseille, le 5 mars, après deux jours de traversée houleuse sur le Koutoubia, une déception nous attendait : les livres étaient bien arrivés en France, mais à Paris, avec une surtaxe douanière exorbitante à payer. Nos plans étaient bousculés.

Après un long voyage sur une interminable route nationale (l'autoroute du sud n'existait pas encore), ralentis par les imprévisibles giboulées et peu aidés par les rares éclaircies, nous arrivâmes enfin à Paris. Nous étions reconnaissants de commencer notre travail en France parmi les plus proches de nos frères, les Juifs polonais. Nous redoutions cependant d'affronter, parmi eux, les rescapés de la barbarie nazie ; et nous souffrions de constater l'absence de nos parents les plus proches, exterminés. Ce vide, incommensurable...

Les premiers jours dans la capitale furent éprouvants : trouver un logement convenable, récupérer les livres, courir comme les Parisiens quand nous n'y étions plus habitués

depuis notre accoutumance aux mœurs et rythmes méridionaux ! Puis, le grand saut : nos valises pleines de Testaments bleus, nos cœurs pusillanimes, l'inconnu.

Nous avions peine à retrouver les lieux de notre jeunesse. Tout avait changé. Les rafles avaient décimé la population juive, et le quartier autrefois conquis par nos parents ne l'était plus que par endroits épars. Le premier magasin où nous entrâmes était tenu par un goy, un non-Juif. Nous étions désorientés. Cet homme fut aimable, et il nous indiqua plusieurs magasins tenus par des Juifs, sans laisser percer aucune marque d'antisémitisme. Il fit preuve, au contraire, d'une certaine déférence. La partie était remise : le choc devait être rude.

« Nous ne voulons plus de Dieu, qu'il soit juif ou chrétien ! », nous dirent nos premiers interlocuteurs, avec véhémence. Les prophètes avaient jadis reproché à Israël sa mauvaise conduite qui salissait le nom de son Dieu, qui laissait aux nations voisines le loisir de discréditer le Dieu Unique. La beauté de la nature, même atteinte par les fols appétits humains, ou d'une lèpre qui la ronge, et l'humanité toute entière, nous donnent une idée de l'infinie personnalité du Créateur. Mais le peu de grâce, ce pâle reflet de Dieu qui reluit sur chaque être humain malgré les flétrissures, les nazis l'avaient totalement étouffé : à cause d'eux, le nom de Dieu était réduit à néant parmi les Juifs : « Si nous avions à choisir un Dieu, disaient nos frères de sang à Paris, ce ne serait certainement pas le vôtre... »

Nous étions muets, incapables de leur répondre, sans voix. Nous partagions leur souffrance. Certes, nous n'avions pas connu les horreurs endurées par certains d'entre eux. Mais comme la plupart, nous avions perdu toute trace de nos familles demeurées en Europe centrale pendant la guerre. Notre compassion n'était pas feinte. Leur monumental « Pourquoi ? » était aussi le nôtre. Mais Dieu est amour, rien ne peut nous ravir cette conviction. Il aurait pu arrêter le bras des nazis ? Certainement, mais l'homme serait tombé plus bas encore, réduit à

143

l'état de pantin médiocre. Le mystère demeure, mais les agents du mal sont toujours démasqués : c'est l'homme qui détruit ses semblables. A lui la faute.

La nature ne porte en elle-même aucun remède au mal qui la ronge, le manichéisme apparaît peu résistant aux assauts débordants de son penchant le plus noir, et l'autonomie de l'homme, face à ce mal qui l'habite aussi, n'est dès lors plus qu'une fiction. Mais si le Dieu qui nous dépasse, s'abaisse lui-même et se laisse atteindre à son tour — de la main même de ses propres créatures — par ce mal pour l'anéantir en sa chair, alors son amour est indubitable. Des millions d'individus vivent aujourd'hui de cette espérance, de cette réalité. « Qu'une femme ait envie de divorcer, disait Leibj à ses frères de la capitale, ne prouve pas que son mari ne l'aime plus. Elle est peut-être tout simplement déraisonnable ». Reviens ! criaient déjà les prophètes, de la part d'un Dieu rempli de bons et vrais sentiments, désolé de voir son « épouse » — c'est ainsi qu'il appelait son peuple — éprise d'une dangereuse liberté.

Pour l'heure, en ces pathétiques moments parisiens, malgré notre intense conviction, nous avions presque envie de tout plaquer. Nous n'étions parvenus à écouler qu'une infime partie de notre stock, et encore, en suppliant les gens de les accepter gratuitement ! Les souvenirs affluaient : les repas misérables, les nuits dans le métro, les jours heureux en compagnie de Leiser, les arrestations... Un jour vint où notre découragement fut si profond que nous abandonnâmes, l'espace d'un shabbat et d'un dimanche, toute velléité de répandre nos livres dans le quartier du Marais.

Nos deux jours de repos furent bienfaisants. Après notre mémorable «jeudi noir», les forces nous revinrent, et nous trouvâmes à nouveau un accueil sympathique dans ces rues que nous avions parcourues trente ans plus tôt. Une femme reçut notre Testament avec une réelle joie, puis un homme, dans le magasin suivant. Ailleurs, notre discussion avec une

ouvrière chrétienne émut sa patronne juive aux larmes : nous parlions de l'amour de Dieu envers Israël. Ce jour-là, Leibj prononça une phrase que je devais retenir : « Les authentiques chrétiens non-juifs peuvent faire plus de bien aux Juifs que nous n'en pouvons faire nous-mêmes... »

Notre condition s'améliora de jour en jour : nos livres portaient comme des petits pains, les conversations étaient plus sereines et étoffées. Nous étions mieux armés et plus courageux pour rencontrer, pour aider nos frères polonais qui demeuraient troublés et inquiets. Nous avions diffusé, cette dernière semaine, près de cinquante à soixante Nouveaux Testaments par jour. Mais les insultes se remettaient à pleuvoir ; on ne comprenait pas notre engouement pour cette activité peu lucrative. On nous disait souvent : « C'est tout ce que vous faites ? » Les Parisiens auraient trouvé un immense bénéfice à aller en Afrique, où nous avions rencontré une multitude de pauvres pour qui le « faire » n'avait guère de signification. Ils étaient simplement reconnaissants de vivre, leur activité n'étant qu'un ingrédient — parmi d'autres — de ce bienfait. On a beaucoup à apprendre d'eux.

Nous sommes restés une quinzaine de jours à Paris, après quoi notre élan nous porta vers l'Alsace et la Lorraine, où nous savions que les Israélites étaient bien implantés depuis de nombreux siècles.

Notre Fordson avait du mal à grimper les côtes qui se succédaient jusqu'en Lorraine. Chaque montée était éprouvante pour le moteur du véhicule lesté de plusieurs centaines de kilos de livres, sans compter nos humbles personnes ! Nous arrivâmes à Metz le 1^{er} avril, après une longue journée de voyage jusqu'à cette haute terrasse du Sablon, au confluent de la Seille et de la Moselle. On nous avait dit que les Juifs de ces régions étaient très ancrés dans leurs traditions, « fanatiques » même, aux dires — exagérés — des Juifs les plus assimilés de Paris.

145

En effet, nous rencontrâmes une assez violente opposition à notre effort. Mais nous fîmes la connaissance d'une femme plongée dans une sombre nuit, depuis que ses parents, toute sa famille, l'avait rejetée après qu'elle ait cru au messie Jésus. Elle ne parlait plus jamais de ses convictions, gardant pour elle cette foi qui la mettait au ban de la communauté. Quand elle fut avec nous, elle parut ne plus pouvoir se départir d'un sourire jailli des profondeurs, trop longtemps retenu. Mais elle nous voyait déjà lapidés, en paroles, par ses pairs. Pour la reconforter, nous lui confiâmes que nous avions distribué plus de quarante Nouveaux Testaments, malgré les réticences. Comme au temps de Jésus, les Juifs ne sont jamais unanimement hostiles.

L'antisémitisme s'est longtemps nourri d'un « les Juifs » englobant : « Les Juifs ont tué Jésus ; les Juifs ont payé les soldats romains pour garder secrète la nouvelle de la résurrection du crucifié ; les Juifs sont omni-présents dans tel secteur de la société »... Pas plus que les non-Juifs, en proportion ! Et pour combien de Juifs pauvres et inconnus ? Et ne les a-t-on pas, au cours des âges, relégués dans cette « spécialité » qu'on leur reproche à présent de maîtriser mieux que d'autres ?... Les Juifs. Tous les ingrédients d'une bonne cuisine antisémite se trouvent réunis en ces deux mots.

Et l'on oublie de dire que Marie, la mère de Jésus, ou Marie l'ancienne prostituée, Jean, Pierre, Thomas et les autres apôtres étaient tous juifs — et partisans de Jésus —, que cette locution « les Juifs » ne concernait en fait qu'une partie d'entre eux, dont plusieurs membres du conseil religieux (mais non pas tous), et une populace versatile, excitée au meurtre, ignorante au fond des vrais problèmes ; sinon, elle n'aurait pas relâché, la veille de la Pâque, un certain Barabbas, un truand condamné à mort et dont le nom hébraïque, comme par l'effet d'un ultime canular, peut se traduire par : « Fils d'un père ». Ce même jour, Jésus, le Dieu Sauveur (tel est le sens de son

146

prénom en hébreu : Yeshoua), le véritable Fils du Père, subissait une condamnation injuste, désirée par « *les Juifs* », entérinée par « *les Romains* ».

Hérode et Ponce Pilate, pour une fois d'accord.

Le choix des plus forts, ou de l'apparente majorité, n'est pas toujours le meilleur. Une veille de Pâque, donc, en l'an désormais plus ou moins zéro (l'année juive se comptait aussi à partir de Pâque, quand Israël sortit d'Égypte...), Jésus, sur une croix.

C'était aussi la Pâque, en ce début du mois d'avril 1953 ; pour les Juifs comme pour les chrétiens, cette année-là. On fermait encore, dans ces régions, les magasins toute la journée du vendredi saint. Souvenir du sombre jour, têtes baissées dans les chaumières, repas maigres, la Lorraine était une région très catholique. Nous n'attendîmes pas davantage que les sept jours de l'antique « fête des pains sans levain » soient passés pour quitter Metz. Nous venions d'apprendre que cinq cents Nouveaux Testaments nous attendaient à Bruxelles, où nous avions signalé notre passage à la société qui les éditait en nombre croissant. Notre correspondant, monsieur Désy, habitait à une trentaine de kilomètres de Bruxelles. Nous ne savions pas alors que cet homme, un non-Juif, deviendrait notre plus fidèle allié, d'abord en Belgique, puis en France, dans les années suivantes. S'il nous avait fallu prouver qu'un goy peut être « philosémite », nous l'aurions désigné, sans l'ombre d'un doute ; et sans oublier sa charmante femme qui savait tout organiser pour notre plus grand confort !

Après avoir distribué nos Testaments à Bruxelles, nous allâmes à Anvers. Je retrouvai la ville où j'avais séjourné plusieurs mois, le quartier où habitaient mon oncle et ma tante, et quelques personnes qui les avaient connus. « Qu'est donc devenue la famille Schewinski ? » leur demandai-je. Ils s'étaient

attardés, me répondit-on, plus qu'il ne fallait dans l'attrayante cité refuge, et n'étaient jamais partis pour les Etats-Unis. Ils sont morts au camp de... »

Notre rocambolesque aventure à la bourse des diamantaires d'Anvers, où nous laissâmes notre précieuse littérature au milieu des pierres dont la perfection reflète aussi la gloire de Dieu — et le brillant celle des hommes —, les gamins juifs orthodoxes, fils et filles de rescapés hongrois ou allemands, étonnés de nous voir dans nos costumes européens (sans calotte ni papillotes), qui nous suivaient en criant : « Regardez ! Des goyim qui parlent yiddish ! », rien ne parvint à me déridé : je venais de perdre ma dernière parente, son mari et leurs enfants, que j'avais cru vivants dans une ville américaine, sans avoir jamais pu m'en assurer. Comme beaucoup de Juifs d'Anvers, l'amertume tentait de rider mon cœur, de le vieillir prématurément. Comme eux, j'acceptais l'énigme, une fois encore, sans plus chercher à la résoudre : Dieu souverain, méchanceté des hommes.

Nous laissâmes là plus de deux cents Nouveaux Testaments, deux cents fois l'occasion de dire à ces hommes profondément intelligents, que Dieu console les affligés, savants ou ignorants : son amour est plus fort que la mort. Salomon, le sage Kohelet, le plus riche des hommes en son temps, a chanté cet amour, après son effrayant et cynique « *vanitas vanitatum* » (« *avel avalim* », en hébreu) : « Vanité des vanités, tout est vanité. » A quoi sert-il à un homme, proclama Jésus en un millénaire écho, de gagner le monde, s'il vient à perdre son âme ? Que les diamants ne trompent donc pas leurs heureux propriétaires...

De Bruxelles, où nous écoulâmes nos derniers livres, je garde le souvenir d'un homme, dans son bureau, ouvrant une volumineuse Bible en hébreu, pour vérifier que les versets du prophète Esaïe, au chapitre 53, cités par l'évangéliste Matthieu, n'avaient pas été rajoutés « par les missionnaires ». Tel était

148

son doute. En hébreu, comme dans toutes les langues où ce texte d'Esaië fut traduit depuis le huitième siècle avant la venue de Jésus, il est bien question d'un homme, juste (il ne peut donc être assimilé au peuple d'Israël, comme certains le croient), qui souffre, qui s'offre comme un agneau sans défense à ses bourreaux, qui meurt pour les fautes de son peuple, qui donne la paix car il apporte le pardon — il apaise et anéantit nos effrayantes culpabilités, conscientes ou non —, qui revient à la vie et voit une nombreuse descendance, qui annonce les prémices de la rédemption finale. Le Juif Lévi, alias Matthieu, n'a rien inventé, non plus les « missionnaires », et surtout pas vos modestes serviteurs ! Un rouleau de ce livre d'Esaië, quasiment complet, trouvé dans une grotte près de la mer morte à Qumran, vient de le prouver encore en notre vingtième siècle : la copie de cet antique manuscrit siège en bonne place au Musée du Livre, à Jérusalem.

Retour à Metz, via Thionville, le temps de récupérer notre cargaison laissée aux bons soins d'un ami ; puis Nancy, isolée de sa concurrente régionale et industrielle par la forêt de la Haye, et enfin tous les villages que nous rencontrâmes jusqu'à Strasbourg. Nous apprécions le caractère, encore très marqué à cette époque, de chaque région, chaque ville, chaque village presque. Les grands immeubles uniformes, les « cages à lapins » des années soixante apparaissaient tout juste en certaines banlieues, mais sans leur donner encore cet air triste, banalement carré et bétonné, grisâtre et sans personnalité, que nous leur avons connu par la suite. Les ravages de la guerre étaient encore visibles, et partout les maçons maniaient la truelle. Les routes étaient agréables, certes plus inconfortables qu'aujourd'hui, mais combien moins encombrées ! Dans les villages alsaciens, nous trouvions toujours quelques familles juives, chez qui nous séjournions un court moment pour leur expliquer notre démarche. Aucune réaction « fanatique » à

noter, une suspicion certes, mais nous reçûmes souvent un assez bon accueil.

En tout lieu, nous contactions également des chrétiens avertis de notre passage. Beaucoup d'entre eux éprouvaient aussi quelques difficultés à comprendre notre activité, mais nous tentions alors de les aider à mesurer le fossé qui les séparait, consciemment ou non, du peuple juif, des erreurs commises à son égard, jusque dans les moindres détails. Un « les Juifs » prononcé, même sans parti pris, du haut de la chaire, et c'était déjà une blessure dans les âmes juives, une arme entre les mains de nos adversaires.

Strasbourg fut sans nul doute la ville la plus dure de notre périple, la plus radicalement opposée à notre offre. Cela assombrissait notre séjour dans cette cité admirable, aux rues et ruelles garnies de maisons à colombage artistement décorées (la Maison Kammerzel !), dominée par sa noire et manchotte cathédrale (avec sa statue de la Synagogue aux yeux bandés...) ; les bords de l'Ill, la Petite France...

Une femme juive nous cria un jour, l'air triomphant, que nos Nouveaux Testaments distribués dans la ville étaient tous jetés dans les poubelles. Elle n'avait peut-être pas entièrement tort. Mais une autre jeune femme accepta promptement le livre, avec un regard reconnaissant : elle affirma, ce jour, pour la première fois, qu'elle croyait profondément en ce Messie d'Israël que des amis chrétiens lui avaient présenté avec une infinie douceur, et avec un sincère respect de son identité juive. Les réactions, disais-je tout à l'heure, ne sont jamais unifiées ; non plus l'attitude des chrétiens.

A Mulhouse et Colmar, nos contacts avec la population furent plutôt chaleureux. Un dentiste nous fit même l'aveu qu'il voyait la main de Dieu dans notre geste envers lui ! Ce fut aussi dans l'une de ces deux villes, qu'un jeune homme nous fit lire une lettre de sa mère, la dernière qu'il reçut d'elle, écrite

150

dans un camp nazi. Elle l'encourageait, malgré sa mort qu'elle savait désormais imminente et monstrueuse, à ne jamais cesser de croire au Dieu d'Israël. Il n'est guère, en ce monde, d'aussi bel exemple que celui de cette femme.

Roanne, Lyon, Saint-Etienne, Grenoble, Annecy... La France ! La variété de ses campagnes, de ses villes ! Plaines, montagnes et vallées, verdure et industries, ses marchés — nous avons repris, pour un temps, l'habitude de les fréquenter — où nous discussions longuement avec les nombreux forains juifs, plus humbles que les Parisiens, plus ouverts aussi à notre singulière littérature.

Le trajet s'effectua sans encombre, via la Suisse, où nous visitâmes Genève, la cité de Calvin, puis Lausanne et Montreux, sur les bords du lac Léman que je revoyais avec plaisir, en songeant, lorsque nous passâmes à Morges, à mon aveu difficile et ma déclaration de foi, jamais regrettés depuis. A Montreux, nous eûmes l'honneur d'être reçus par la Haute Ecole Rabinique, où nos échanges avec les étudiants et les professeurs se poursuivirent tard dans la soirée, sur le mode du « pilpoul » cher aux talmudistes !

Nous arrivâmes au début du mois de juin à Tanger. Je fus heureux de retrouver Adeline, après quatre longs mois d'absence. Comme certains arbres ont besoin d'une période de froid pour que leurs cellules soient stimulées, notre amour s'était renforcé pendant ce temps de séparation, pour s'épanouir encore en nos années de maturité. Précieuse Adeline...

Il était impossible de ne pas aimer Adeline ; les jeunes filles dont elle s'occupait à Tanger le lui rendaient bien. Elle s'acharna à leur fournir une éducation, à les intéresser à différents travaux, à les instruire sur le contenu de la Bible, ou sur toute chose utile dans la vie d'une femme ; car Adeline était devenue une croyante fervente, désireuse de venir en aide à

tous. Et curieusement, ce fut un nombre croissant de jeunes filles... juives, qui s'intéressèrent à ses activités et ses enseignements ! Je fus donc largement réquisitionné par Adeline, et finalement absorbé par cette nouvelle entreprise de ma femme ! Parmi les jeunes filles, se trouvaient deux enfants d'un homme que je n'aurais jamais imaginé revoir...

Il m'arrivait fréquemment d'entrer dans les magasins tenus par des Juifs, à Tanger, pour leur offrir un exemplaire du Nouveau Testament en hébreu-français, ou hébreu-espagnol. Un jour, j'entrai chez un tailleur du nom de Goldstein. Le visage du dit Goldstein m'intriguait. Après l'avoir scrupuleusement observé au cours de notre brève conversation, je lui lançai : « Iorga ! qu'est-ce que tu fais là ? ». Il devint blême, et me fit aussitôt signe de me taire. « Vous étiez aussi en Espagne ? » me demanda-t-il alors, sans me reconnaître après vingt six longues années d'absence. « Non, lui répondis-je avec le sourire, je fabriquais des képis, à Sidi-Bel-Abbès, dans la Légion dont tu as fichu le camp, habillé d'un beau costume civil fait sur mesure ! ». Il était livide, tout tremblant de peur. Je le rassurai aussitôt en lui affirmant que j'étais entré dans son magasin par hasard, sans aucune préoccupation hostile à son égard. Il m'entraîna alors au fond de son échoppe, et me raconta sa stupéfiante histoire.

Quand il avait déserté, il s'était rendu en Espagne, où il s'était engagé dans l'armée espagnole. Pendant la guerre civile de 1936, il était en compagnie d'un soldat juif du nom de Goldstein, lequel fut hélas tué à ses côtés. Dans la précipitation imposée par une retraite périlleuse, il eut tout juste le temps de s'emparer des papiers et des affaires de son camarade qu'il dut abandonner à contre-cœur sur le champ de bataille. Après ces événements, il fut libéré de l'armée espagnole. Il choisit alors d'aller vivre au Maroc, à Tanger. C'est à ce moment précis qu'il eut l'idée de prendre l'identité de son ami : il pouvait aisément passer pour un Juif car il avait été élevé

comme tel par la famille juive qui l'avait adopté quand il était jeune orphelin. Aussi, dès son arrivée à Tanger, la communauté juive l'aida à s'installer dans la ville : il obtint rapidement un magasin, et se maria à peine quelques mois plus tard avec une jeune fille juive. Quand je le retrouvai, il avait deux enfants — deux filles qui étaient venues plusieurs fois chez moi, dans le groupe d'Adeline ! — et une affaire qui marchait bien ! Et tant que j'habitai à Tanger, lorga me confectionna tous mes costumes. Personne ne connut jamais sa véritable identité, pas même sa femme...

.fendant notre long séjour au Maroc, nous avons entrepris plusieurs voyages. Leibj est reparti, seul, quelques mois seulement après notre périple en Europe, jusque dans le sud algérien pour visiter les villes du Sahara. Il a séjourné longuement à Oran ; puis il a gagné, par le train, la « capitale du désert », Colomb-Béchar, sur les marges du Grand Erg Occidental. Il était infatigable. Je l'ai accompagné dans ce même pays pour une tournée mémorable, l'année suivante, et un peu plus tard dans le sud de la France, en compagnie de Robert Désy, notre ancien hôte belge qui nous avait enfin rejoints pour nous aider dans notre travail. Nous avons visité alors les principales villes de la Côte d'Azur, de Nice à Marseille.

Pour ma part, hormis l'aide régulière accordée au travail d'Adeline, l'une de mes excursions favorites, seul ou accompagné, était le Maroc espagnol. Nous emportions une véritable cargaison de Nouveaux Testaments hébreu-espagnol, pour les distribuer à Larache (où nous fûmes dénoncés comme « protestants », donc suspects dans cette catholique contrée !) ou à Tétouan, où nous dûmes affronter un jour un nouveau scandale : on brûlait nos livres en pleine rue ! Dans le port de Mellila, nous fûmes une fois de plus arrêtés par la police. On nous relâcha après une nuit passée au poste, quand les Espagnols

eurent mieux compris nos intentions ! Nous fûmes d'ailleurs très bien reçus par nos frères juifs dans tous les magasins où nous entrions pour proposer notre « illicite » Testament. De notre mésaventure, nous gardâmes seulement le souvenir d'une nuit un peu inconfortable ; un léger incident, à côté du cauchemar qui nous attendait plus tard, le 2 février 1956 très exactement, sur cette même route qui nous conduisait vers Tétouan...

Adeline avait tenu à m'accompagner à Tétouan w je me rendais avec un ami juif messianique anglais et sa femme. Je m'étais habitué à rouler sur ces routes au tracé souvent tourmenté dans les montagnes du Rif, au nord du Maroc, et dont le danger augmentait encore avec la tragique et fâcheuse habitude des automobilistes à jouer à la roulette russe (sur le mode méridional !), dans les virages ou dans les côtes. J'étais confiant, au volant de ma belle voiture neuve. La journée à Tétouan s'était bien passée, et nous revenions tranquillement, par cette route déserte qui sillonne, en d'innombrables lacets vertigineux, les flancs décharnées du Rif.

Soudain, un camion chargé de ferrailles nous doubla dans une courbe très accentuée, en profitant d'un élargissement de la voie dans l'intérieur du virage. Dans cette descente où je roulais prudemment en seconde vitesse, il nous dépassa comme un bolide ; par la droite, s'il vous plaît, c'est plus court. C'était tellement plus court qu'il nous heurta violemment et nous projeta dans le ravin. Il nous y rejoignit, hélas, lui aussi déséquilibré par son coup d'aile dans l'avant de notre voiture. Nous avons roulé sur nous-mêmes pendant douze longs mètres... de profondeur, après quoi notre voiture s'est immobilisée sur un providentiel replat, comme dans un bon film. Mais le comique s'arrêtait là : Mayer Barkey, qui était assis à mes côtés, était mort. Ma femme était littéralement scalpée sur une partie du crâne ; elle avait aussi un bras cassé. L'épouse de mon pauvre ami souffrait de plusieurs côtes brisées, mais elle était inconsciente, comme les autres ; sauf moi, qui contemplait ce terrible

155

carnage sans bien comprendre, sans pouvoir me relever : mes deux genoux étaient comme broyés.

Quand des soldats de la Légion espagnole découvrirent enfin le tas de ferraille qui fut, quelques instants plus tôt, une voiture neuve, je me sentis rassuré ; mais nous étions loin d'être sortis d'embarras. Leur caserne se trouvait à quelques centaines de mètres et ils nous portèrent secours aussitôt. Je fus alors acheminé à Tétouan, dans une clinique où les premières heures me parurent insupportables. Là, un prêtre vint me voir, alerté par les infirmières, probablement pour m'administrer l'extrême onction, comme j'ai pu le comprendre par la suite ! Sans m'alarmer outre mesure, je sortis calmement ma Bible de ma valise, et commençai à discuter avec lui. Mais je perdis connaissance : je sombrai dans le coma.

J'étais encore tout habillé, ma cravate raidie par le sang coagulé, mes genoux à peine désinfectés apparaissaient sous le pantalon raccourci en short, mes chaussettes témoignaient d'une étonnante propreté qui m'eût enorgueilli en d'autres circonstances, quand je m'éveillai quatre jours plus tard. Me permettez-vous de parler ici de miracle ? Je vivais ! Et comme je me réveillai pour de bon, je demandai qu'on m'apportât ma Bible, pour y puiser quelque réconfort. Un pasteur, lan Tait, fut alors appelé à mon chevet. Décidément, personne ne croyait que j'en réchapperais ! Ce pasteur le pensait d'autant plus si je restais un instant encore dans cette curieuse clinique où l'on me regardait mourir. Il téléphona aussitôt à l'hôpital chrétien de Tanger en demandant au docteur St-John de venir me chercher. Chacun sentait qu'il ne fallait désormais plus perdre une minute.

Le fils de Mayer Barkey était venu à la hâte, mais trop tard pour assister à l'ensevelissement de son père — qui fut dignement escorté dans sa dernière demeure par de nombreux Juifs de Tanger dont il avait su gagner l'estime. Quelques années avant ce tragique accident, alors atteint d'une maladie qui l'avait

156

obligé à retourner en convalescence en Grande-Bretagne, Mayer avait préparé la traduction en espagnol des Testaments que nous avions distribués ensemble à Tétouan...

Malgré sa douleur, Jack Barkey se proposa alors, avec une bonté dont je lui suis encore reconnaissant, de financer mon opération. Une chambre, un lit, pendant plusieurs mois : je devais séjourner longtemps dans cet hôpital. Par bonheur, Adeline s'était bien remise, et elle m'entourait avec affection. N'était sa vilaine cicatrice, qui disparut bientôt sous sa chevelure renouvelée, elle paraissait indemne de longues souffrances. Elle avait repris son activité dans ses classes, l'enseignement qui n'avait jamais cessé lors de son absence : les plus âgées d'entre ses élèves avaient tout naturellement pris la relève !

Ma fille m'avait cru en danger de mort. Elle était revenue en catastrophe de Grande-Bretagne où elle était partie suivre une formation d'infirmière et de sage femme. Mon fils, alors étudiant à Tanger, me rendait régulièrement visite. Chacun m'aidait de son mieux à supporter la douleur physique et morale. Pendant ce temps troublé, un événement majeur, déjà promis depuis la Déclaration de La Celle Saint-Cloud, était fêté (un mois après notre accident !) par toute la population arabe : le Maroc était désormais indépendant. Un demi-million de Juifs demeuraient dans l'expectative, soucieux de voir comment évoluerait la situation à leur égard.

L'épouse de monsieur Barkey allait mieux, mais son chagrin était immense. Comment la consoler ? L'autopsie de l'imprudent chauffeur espagnol (il était mort sur le coup) avait révélé qu'il était ivre, au dernier degré, ou presque. La mésaventure avait encore perduré : notre avocat, chargé de défendre nos intérêts (mais qui donc nous l'avait recommandé, au juste, celui-là?), se révéla être un proche collaborateur, et complice, de celui engagé par la partie adverse ! Il fit pencher la balance du côté de ses compatriotes, et nous ne touchâmes pas une peseta de dédommagement. Justice des hommes... La

voiture nous fut aimablement remboursée par l'assurance, c'est tout. Et moi, je marchais avec une canne, comme au temps de ma prospère jeunesse à Lodz !

Je boitais toujours, quand je décidai de reprendre mon activité. C'en était trop, ces jours d'immobilité, de convalescence (dont quelques jours dans une ville d'eau en Espagne !), ces heures interminables passées à lire, à réfléchir, à prier. Ce n'était guère dans mon caractère : j'appréciais ces précieux répit tout empreints de sagesse très théorique, à condition toutefois qu'ils me relancent vers de nouveaux travaux concrets ! Il me restait un millier de Nouveaux Testaments hébreu-espagnol à écouler ; j'étais décidé à le faire avant qu'il ne soit trop tard.

Avec l'indépendance, Tanger avait perdu son statut de ville internationale, et tout évoluait très vite. Leibj était parti aux Etats-Unis, invité pour une série de conférences. Les Juifs marocains étaient de plus en plus nombreux à fuir le pays. Ils trouvaient provisoirement refuge dans des camps de fortune, à Gibraltar, en attendant le départ pour Israël ou pour la France. Je suis donc parti à Gibraltar, avec ma canne qui suppléait aux carences de ma jambe encore raide. Je devais y retourner souvent par la suite, tant l'accueil réservé à notre distribution de Nouveaux Testaments fut chaleureux. Au début des années soixante, je me rendis également à l'aéroport, où des Juifs américains transitaient avant de gagner la Terre d'Israël. Je leur proposais ma curieuse marchandise, avec cette fois-ci l'anglais pour seconde langue. Ils me regardaient, un peu ahuris, et souriaient en entendant mon verbiage anglophone aux accents étrangement approximatifs, puis ils plongeaient le livre dans leurs sacs, sans même le regarder, avec ce geste nonchalant des gens habitués à recevoir des prospectus publicitaires.

Je pus bientôt me passer de la canne, mais je sus que je boîterais jusqu'à la fin de mes jours. Je suis néanmoins heureux, plus de trente ans après ce drame, de pouvoir monter aujourd'hui encore une multitude de marches, sans aide aucune, sinon

158

celle d'une rampe, comme tout le monde. Bien sûr, la chirurgie a progressé depuis mes déboires au Maroc, et j'en ai subi toutes les minutieuses manipulations : mes genoux offraient, il est vrai, un champ d'application particulièrement fécond pour les chirurgiens en mal de cobaye ! Peu importe ! Ils y ont bien réussi ! Mais au temps de mon infortune, à peine un an après notre cascade malheureuse, j'avais déjà repris du service, et je déambulais dans tout le Maroc comme à la veille de l'accident !

Nous avions acquis une voiture neuve, et je repris le volant sans trop d'appréhension. Par défi, je choisis de visiter sans tarder la zone espagnole. J'y retournai bientôt chaque semaine, jusqu'à l'épuisement complet de mon stock. Combien de fois, durant ces dernières années passées à Tanger, ai-je emprunté à nouveau cette route qui nous fut un jour fatale ? Aucune médaille de Saint-Christophe pourtant, aucun gris-gris protecteur accrochés au rétroviseur ; ces objets ne servent à rien, sinon à tourmenter ceux qui croient en eux, ou à les distraire, au risque de provoquer un accident ! Je pris seulement soin de redoubler de prudence. Cette même année, en mai 1957, nous nous aventurâmes avec Leibj dans un nouveau voyage, en Espagne.

Nous connaissions des chrétiens espagnols, quelques protestants mal considérés en ce pays, qui nous parlaient souvent des rares communautés juives installées à nouveau en Espagne, à Barcelone en particulier. Ils nous invitaient à venir sur place. Pour nous, cette offre était délicate. Avec l'Allemagne nazie, l'Espagne reste un point noir dans l'histoire juive.

Nulle part ailleurs les mouvements — apogées et déclins — de cette histoire ne furent aussi contrastés. Sous la domination musulmane qui s'étendit en Afrique du Nord et en Espagne, les Juifs avaient d'abord connu une période faste, heureuse. Ils avaient appris l'arabe, imité les noms et porté bientôt les vêtements de leurs nouveaux protecteurs, décoré leurs synagogues de motifs géométriques, enluminé leurs

manuscrits d'après les canons artistiques mahométans, donné des hommes célèbres dont la réputation s'étendait au-delà des frontières. Âge d'or.

Mais ils avaient dû fuir sous la menace des musulmans fanatiques de la dynastie des Almohades, au XII^e siècle. Ils s'étaient alors réfugiés dans les villes qui échappaient encore à leur contrôle. Parmi les fuyards, un jeune garçon de Cordoue dut quitter l'Andalousie verte et dorée, pour trouver refuge à Fès ; un certain Mosès ben Maïmon, plus connu sous le nom de Maimonide... Il écrira à Fès son premier livre, pour défendre et aider ceux d'entre ses coreligionnaires qui avaient embrassé la foi musulmane pour échapper au massacre.

De nombreux Juifs vinrent chercher asile sous l'aile bienveillante et intéressée des souverains chrétiens espagnols, dans la partie nord du pays déjà reconquise. Barcelone était alors devenue un centre culturel important où les Juifs, relativement indépendants et libres, avaient bientôt prospéré. Et comme partout ailleurs, la richesse des plus prospères suscitait des jalousies. Plus tard, à Tolède, l'exemple de Samuel ha-Lévi Abulafia restera tristement célèbre : ministre des finances du roi de Castille Pierre le Cruel, riche et respecté des Juifs comme des chrétiens, il fut précipité dans un malheur comparable à celui de Job, quand on l'accusa faussement, sous l'inspiration de puissantes intrigues de cour, d'avoir détourné des fonds. Il mourut sous la torture, le quartier juif de Tolède fut ravagé, et l'on compta plus d'un millier de morts.

Ainsi furent ponctués les siècles du Moyen-Âge, âge d'or et de calamités, temps des plus harmonieux rapports avec les musulmans ou les chrétiens, mais aussi temps des massacres, de mémorables « disputes » publiques à l'ombre de l'inquisition naissante. La controverse théologique de Barcelone, qui opposa en 1263 le rabbin cabbaliste Na'hmanide au « converti » (l'était-il ?) Paul Christiani, sous l'œil partial du roi Jaime 1^{er} et celui de l'inquisiteur Raymond de Pennafort, reste sans doute la plus

connue. Une polémique de ce genre est rarement constructive, surtout dans de telles conditions, quand la pression s'exerce à l'encontre d'un homme que l'on juge — et qui doit être — perdu d'avance.

Ces controverses auront finalement pour principal effet d'envenimer des relations devenues difficiles entre les communautés juives et chrétiennes, à mesure que les catholiques espagnols retrouveront progressivement l'intégralité de leur territoire. Cette « Reconquista » dut en partie son succès aux ardeurs d'un fanatisme religieux — subterfuge politique facile pour mobiliser les troupes — qui s'exerça contre les « hérétiques » musulmans, et bientôt contre les Juifs. Des milliers de morts, parmi les fils d'Abraham, à Séville, Cordoue, Burgos, Valence, Barcelone...

Autant de « conversions », de « baptêmes » obtenus sous la menace, avec cette crainte consécutive aux bains de sang. Puis l'invitation forcée de l'inquisition (« contrains-les d'entrer... »), qui remplaça trop rapidement le louable dessein de démasquer, avec douceur aurait dit saint Paul, les déviations théologiques au sein du Christianisme. Sombres tribunaux de cette Institution, autodafés, flagellations publiques, qui ont laissé des traces profondes, une répulsion quasi héréditaire, dans les consciences juives. L'Inquisiteur général, Thomas de Torquemada, influença probablement la décision de Ferdinand et Isabelle d'expulser les Juifs de leur royaume, il y a tout juste cinq siècles. J'ai sans nul doute côtoyé les descendants de ces malheureux, dont beaucoup se sont réfugiés — ironie du sort — sous la protection des musulmans, en Afrique du Nord ! A Tétouan, sûrement. Et pour nous maintenant, il s'agissait de refaire le trajet inverse, avec nos Nouveaux Testaments. Comment envisager pareille situation ? Pour un Juif d'Espagne, accepter ce livre, c'était lui demander un effort exceptionnel, au delà de toute mesure rationnelle... Comprenez.

Barcelone, le 17 mai 1957, après quatre jours de voyage, sans nos soixante livres bleus confisqués à la douane : « Littérature dangereuse », nous avait-on dit. Nous fûmes hébergés chez un ami juif de Leibj, originaire de Rabat, assoiffé de Dieu et de lumière. Pendant dix jours, il nous offrit l'hospitalité ; dix jours de questions brûlantes, de discussions, chaque soir, jusque tard dans la nuit. A-t-il cru, comme nous, au Messie de Nazareth ? Dieu seul le sait ; je pèse mes mots.

Nous avions alors visité la synagogue et rencontré le rabbin de Barcelone. Nous apprîmes que six mille Juifs étaient venus s'installer dans la ville, des Ashkénazes et des Séfarades, les uns chassés d'Europe, les autres d'Afrique du Nord, tous considérés — avec les chrétiens protestants évangéliques d'ailleurs — comme hérétiques au regard des autorités religieuses catholiques en Espagne. Nous étions donc doublement suspects ! Mais pour une fois, en dehors de Leibj et moi-même pour qui ces deux réalités ne faisaient qu'une, Juifs et évangéliques se retrouvaient sur un terrain (si j'ose dire !) commun : le cimetière. Les indésirables étaient inhumés à l'écart, sans croix... Les seuls catholiques enterrés à cet endroit s'étaient suicidés. Nous étions troublés.

La conséquence logique d'une telle attitude des Espagnols envers les Juifs était le repli sur soi, ou l'assimilation : seules trois cents familles juives étaient inscrites sur les registres de la synagogue ; les autres, que nous rencontrâmes aussi, redoublaient d'efforts et de prouesses pour oublier, ou dissimuler, leur parenté avec le peuple de Moïse. Dans un magasin, dont le nom inscrit sur la porte était indéniablement juif, nous fûmes gentiment invités à sortir : « Vous faites erreur, personne n'est juif ici, et le propriétaire est absent... » Nous n'éprouvions aucune peine à leur pardonner. Au contraire, certes un peu déçus par leur manque de courage, nous en arrivions tout de même à nous en vouloir de les déranger ainsi.

Que faire, donc ? Nous concentrâmes notre effort sur les chrétiens évangéliques de la ville, pour tenter d'éveiller en eux « l'amour pour Israël », selon les termes de Leibj. Pour combler les lacunes, nous leur dispensions un enseignement biblique, sur plusieurs points de F Ancien Testament. Par exemple, nous parlions du tabernacle — cet humble temple en toile où Dieu avait choisi de résider dans le désert du Sinaï —, avec des illustrations à l'appui, pour les aider à mieux comprendre et connaître l'histoire du peuple juif quand il sortit d'Egypte.

A l'une de ces rencontres, une jeune chrétienne nous invita à rendre visite à un homme âgé. Elle lui avait parlé de nous, et il avait aussitôt désiré nous rencontrer. Cet homme était catholique, mais il se savait le descendant d'une très ancienne famille juive, convertie au catholicisme aux temps les plus virulents de l'inquisition. Le secret avait été transmis de père en fils, chez ces marranes qui s'étaient sentis opprimés et coupables d'avoir trahi leur peuple. Rodrigo avait honte. Il croyait en Jésus-Christ, mais il ne voyait pas en ce Jésus un Messie juif, venu parmi les Juifs, pour les Juifs en premier lieu. Les pieuses images, les petits Jésus blondinets aux yeux bleus, n'ont pas fini de faire des ravages dans les consciences religieuses occidentales...

A soixante-treize ans, après un échange fructueux qui se prolongea toute une journée, Rodrigo nous fut profondément reconnaissant d'avoir découvert ce nouveau visage de son Messie. Nous priâmes ensemble. Il n'éprouvait plus cette double honte d'être juif parmi les chrétiens ou chrétien parmi les Juifs. Il savait désormais qu'il était possible d'être l'un et l'autre, sans renier son identité, sans renier sa foi au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Cela reste difficile à admettre, pour nos amis juifs, nous le savons. Comment exprimer notre pensée sans les blesser, après que leurs ancêtres aient donné leur vie, pendant des siècles, pour défendre leurs convictions, l'âme d'un peuple ? Oh ! Combien voudrions-nous lever ce voile avec une infinie



douceur, une patience à toute épreuve, ôter cette montagne d'incompréhensions réciproques qui s'est élevée, par l'effet d'une orogénèse humaine et malsaine, entre nos peuples. Nos violentes colères n'ont rien à envier aux tragiques caprices de l'écorce terrestre. Elles creusent entre nous un fossé infernal et nauséabond, une géhenne dont on réchappe difficilement. A moins d'un miracle...

Nous connûmes l'un et l'autre, humeur des hommes et soubresauts terrestres, mais nous sommes toujours là pour en témoigner.

Ce fut en compagnie de mon menuisier de Casablanca, que nous sommes partis dans le sud marocain au mois de février 1960. Nous avons gagné Marrakech, cette superbe ville qui émerge des steppes parsemées d'arganiers, et d'où l'on peut apercevoir les monts enneigés de l'Atlas. Deux rabbins vinrent à nos rencontres organisées dans une église de la ville. Je fus très touché par l'un d'entre eux, qui me demanda de renouveler notre conférence biblique le lendemain soir, car il désirait se faire une juste opinion sur Jésus. L'autre eut l'air mécontent !

Les deux étapes suivantes devaient nous mener à Mogador (désormais Essaouira), puis Agadir. Mais à Mogador, nous prîmes soudain conscience que notre calendrier était considérablement bousculé : nous nous étions trop attardés en route ! Nous décidâmes donc de repartir directement vers Tanger, où

nous étions attendus. Nous pensions revenir à Agadir dès que possible ; nous ne pouvions alors imaginer que cette ville serait quasiment détruite, seulement quelques jours après notre départ de Mogador. Nous étions déjà loin, et nous n'avions pas même perçu le tremblement de terre qui fit plus de quinze mille morts...

Les violentes secousses qui agitent notre humanité conservent leur part de mystère. A des hommes qui l'interrogeaient sur le sens d'un semblable événement (une tour était tombée sur douze personnes qu'elle avait mortellement blessées), Jésus

ne répondit qu'à moitié : cela n'arrive pas qu'aux autres, cela ne « prouve » pas que ces hommes, ces femmes, étaient plus « coupables » que d'autres ; tournez-vous donc vers Dieu pour avoir la Vie qui n'a pas de fin, avant de mourir d'un accident, de la main des hommes (c'était aussi le cas soumis à la sagacité du Rabbi), de maladie ou tout simplement de vieillesse... Aucune mort n'est justifiable. Dieu est un Dieu de vie, je le crois profondément.

6

sommes restés à Tanger jusqu'en 1963. Ma fille s'était mariée avec José, un homme d'origine espagnole qui, orphelin très jeune, avait été recueilli et élevé par une famille juive : il connaissait mieux que beaucoup de Juifs toutes les coutumes de notre peuple ! Ils vivaient à Casablanca. Mon fils, appelé à servir dans l'armée française dans le pays où il était né, en Algérie, avait dû interrompre ses études de sciences. Trois ans de service. La guerre.

Le monde allait mal : après la détente, le coup de poing hystérique de Kroutchev ; en Algérie, tous les sigles dressés les uns contre les autres : PPA-FLN-OAS... De Gaulle visé par les balles terroristes ; Gagarine qui n'avait pas vu Dieu dans l'espace, et Eichmann retrouvé, jugé et pendu. L'indépendance de l'Algérie enfin : exode. Des milliers d'hommes et de femmes qui embarquent sur le « Ville de Marseille », à Mers el Kébir...

Adeline poursuivait sa tâche avec les jeunes filles. Nous avions encore voyagé dans tout le pays, plusieurs fois, avec ou sans Leibj qui s'était installé à Paris. Notre dernier périple eut lieu en mai 1962. Le nord d'abord où, en dehors de mes excursions à Gibraltar, je n'avais jamais cessé de me rendre. Puis le sud : le choc devant les ruines d'Agadir (qui n'abritaient plus guère qu'une cinquantaine de Juifs âgés), l'émerveillement

166

en traversant les montagnes, et les forêts de cèdres, dans l'Atlas ; à Midelt où une poignée de Juifs se réunirent dans une vieille maison berbère pour recevoir nos livres. Ils étaient de moins en moins nombreux, partout.

Puis nous avons eu peine à croire que tout était fini. Les Juifs étaient peu enclins à demeurer au Maroc où l'inimitié à leur égard augmentait. Les monarques (Mohammed V, puis Hassan II), s'ils suivaient les envolées nassériennes très populaires dans le monde arabe, garantissaient cependant les droits civiques de leur sujets juifs — sauf celui d'émigrer dans l'état sioniste. Cette mesure s'était lentement assouplie, et les Juifs avaient choisi de gagner Israël, le Canada, ou la France. Nous comprîmes bientôt que nous n'avions aucun avantage à demeurer à Tanger, ni dans aucun autre endroit de l'Afrique du Nord désormais indépendante. Restait la France, mon véritable pays d'adoption. A circuler comme je le faisais, j'avais presque oublié que j'étais français depuis plus de trente ans ! Et comme des milliers de Juifs nord-africains, largement escortés par les pieds-noirs déçus — et désormais nostalgiques —, nous effectuâmes le même bond de puce, mais de géant, que beaucoup d'entre eux ; un saut au-dessus de la Méditerranée qui nous ramenait vers une Alger aux couleurs françaises, toute de collines, de soleil et de mer, avec un cœur gros comme ça, et un vieux port... Marseille.

René Bloch nous avait quittés en 1950, à la suite d'une pénible maladie. Quelques instants avant sa mort, il avait murmuré : « Aujourd'hui, je serai avec le Seigneur ! ». Joyeuse certitude, en un aussi triste jour. Il avait cinquante-quatre ans ; sa femme l'avait devancé cinq mois auparavant. Peu avant sa mort, il avait fondé un foyer d'accueil, « le Phare », à Marseille. Ce foyer n'avait plus de directeur, au moment où j'arrivais en France. Je souhaitais l'utiliser pour offrir un abri aux rapatriés d'Afrique du Nord qui continuaient d'affluer à Marseille.

L'idée était simple : je voulais proposer à mes frères juifs le gîte et le couvert pendant deux à trois jours, le temps pour eux de trouver éventuellement les membres de leur famille déjà installés sur place, ou de chercher un logement, et peut-être du travail. Je n'ai jamais aimé les paroles en l'air. A quoi bon prétendre aimer, si nous ne le montrons pas de façon concrète ? Mais le directeur du foyer, monsieur Lejeune, venait de mourir, et je ne pouvais m'investir de la fonction de responsable administratif du foyer. D'ailleurs, je n'y tenais pas ; je désirais m'adjoindre un collaborateur, ou davantage me subordonner à un homme dont les compétences administratives combleraient mes carences dans ce domaine ! Il me fallut donc rencontrer le comité directeur, qui siégeait à Mulhouse.

Je fus logé chez un jeune couple dans la ville alsacienne. Je devais, par la suite, les revoir souvent : comme moi, Jacques était juif ; comme moi, il croyait fermement en Jésus-Christ. Mais je l'entends me dire encore, me conseiller humblement, d'employer plutôt le mot « Messie », à la place de ce « Christ » utilisé par nos persécuteurs pour justifier leurs injustifiables massacres. Ces deux termes sont parfaitement synonymes : le premier vient de l'hébreu « Machia'h », l'autre du grec « Christos ». Tous deux ont la même signification : en grec ou en hébreu, ils servent à désigner l'homme sur qui l'on versait un peu d'huile, en signe de consécration à Dieu pour une fonction bien précise (sous le régime de la loi de Moïse), le roi, le prophète, ou le cohen, l'homme chargé d'offrir les sacrifices.

Par sa scrupuleuse tendance à toujours bien définir les termes du vocabulaire néo-testamentaire, Jacques devait se montrer considérablement utile pour aider les croyants non-juifs à combler le hiatus qui nous avait si longtemps séparés d'eux. Il avait une sensibilité à vif, le souci du détail, la passion de la vérité, l'émotion à fleur de peau ; un artiste...

Jacques Guggenheim est issu d'une famille juive qui a séjourné dans un village, Gougenheim, entre Saverne et

Brumath, en Alsace, avant d'émigrer en Suisse. Au siècle dernier, l'un de ses arrière grands-pères, un certain monsieur Goetschel, qui habita Hagenthal, fut le président de la communauté juive de Bâle. Mais la plus grande partie de sa famille choisit finalement de gagner l'Amérique, où ils furent rapidement prospères. L'un d'eux, Salomon Guggenheim, fondera le célèbre musée d'art moderne qui porte son nom aujourd'hui encore, à New York.

Pourtant, ce ne sont pas ses illustres racines, non plus la circoncision qu'il a subie le huitième jour après sa naissance, ou les incontournables services religieux d'un soir de Pâque ou de Yom Kippour, qui le conduisent à prendre conscience de son identité juive. C'est un coup de poing, dans une cour d'école, à Lyon ; accompagné d'un méprisant « sale Juif ! » Son meilleur copain de classe, par ce mémorable uppercut, vient de lui révéler une réalité encore indéfinissable, cruelle en ces temps troublés. Il a dix ans. Il ne comprend pas. Nous sommes en 1941.

Avant que la guerre n'éclate, son père était représentant de la maison « Caran d'Ache », l'éminente fabrique de crayons de couleur. Par crainte du régime nazi, il crut bon de se réfugier une première fois en Suisse ; mais il fut cruellement déçu par l'accueil médiocre qu'il y reçut, et il revint en France.

En 1942, inquiet devant la tournure des événements, il décide de retourner en Suisse avec sa famille, à Vevey, près du lac Léman. Peu après, Jacques accomplit sa bar-mitsva, en prononçant les phrases rituelles, sans bien comprendre ce qu'il dit ; il se sait désormais moralement responsable de ses actes devant Dieu, mais il n'en saisit pas toute la redoutable portée.

« Il n'est pas très robuste, il a besoin de grand air pour reprendre des forces », déclare le médecin. Son père l'envoie donc en séjour dans une famille paysanne, près du lac de Neuchâtel, à Chevroux. C'est une famille protestante, très attachée aux valeurs bibliques. Pour Jacques, c'est l'étonnement. Il a déjà côtoyé une famille engagée dans l'Armée du Salut, quand

il était plus jeune. Les salutistes l'ont intrigué par la façon qu'ils ont de prier à haute voix, ou de lire un passage de la Bible, au début ou à l'issue d'un repas. Enfant, il s'est étonné de déceler une réelle joie chez ces soldats sans autre arme que la prière. A Chevroux, il retrouve la même piété, le même amour pour la Bible, la même chaleur dans l'accueil, la même certitude dans la prière. Jalousie. Jacques en veut à ces chrétiens de lui avoir « volé » son héritage, « son » Abraham, « son » Moïse, « son » Zacharie...

Mais monsieur Thévoz, dont il est l'hôte, lui répond que ces trésors demeurent aussi les siens, s'il les désire. Une phrase le déconcerte plus encore. Cet humble paysan ajoute, en paraphrasant une anecdote rapportée dans le récit des apôtres : « Nous autres, non-Juifs, nous n'avons fait que ramasser les miettes sous la table ! » Quelle différence, avec les « Aryens » qui prônent, au même moment, la thèse radicalement inverse ! Jacques continue d'observer ces paysans, pour voir si leurs paroles tiennent le coup, à l'usage.

Il les revoit pendant trois années consécutives, et chaque fois, il ne trouve rien à leur reprocher ; pas même leurs disputes, car ils reconnaissent promptement leurs torts et s'en humilient aussitôt, avec de vraies larmes. Il accompagne les enfants à un camp de jeunes, à Isenfluh dans les Alpes suisses, où il entend encore les moniteurs interpréter le prophète Esaïe, ou tel verset des Psaumes, du Deutéronome, qui laissent en lui une profonde impression. Cette fois-ci, le cœur est touché, mais il n'est pas entièrement libéré de son épaisse gangue. Un jeune homme, John Alexander, lui donne une Bible, avec ces mots qui restent gravés en sa mémoire : « Par ta naissance, tu es fils d'Abraham et par ta foi en Jésus-Christ, tu l'es davantage encore ; nous autres, nous ne le sommes que par adoption »...

De retour chez lui, d'abord enthousiaste, Jacques range bientôt la Bible dans un coin : il ne veut pas affronter plus longtemps les discussions avec sa famille, voire les moqueries

dont il est devenu l'objet. Il reprend ses pinceaux et ses couleurs, dont il a le goût depuis l'enfance, pour s'immerger — en étant prêt à y « mettre sa peau », selon le mot de Van Gogh ! — dans un monde chargé d'émotions plus intenses et expressives, déjà ressenties en s'inspirant de Chagall, Soutine et Nicolas de Staël.

Beaux-arts, à Lausanne. Errance, à la sortie, vers la lumière contemplée par ses prédécesseurs et maîtres, en Italie. Il passe six mois à Venise, puis il parvient dans un village d'ischia, une île blanche — odalisque plantureuse étendue au large de Naples. Lumière intense, bleu de la mer miroitante, toute la palette des verts et des beiges étalée sur une immense toile le long des pentes du Monte Epoméo, noir de la misère : Jacques, s'il est enchanté par les couleurs méditerranéennes, ne mange pas à sa faim. Pire : il a soif de Dieu, une soif brûlante du « Dieu-Où ? ».

Il oublie alors le chemin indiqué par les patriarches et les prophètes, par les salutistes ou les fermiers suisses. Il préfère, un temps, les voies multiples de l'étrange, du monde occulte insaisissable, de la gnose des savants ; le Dieu des philosophes, plutôt que le « chemin étroit », tracé d'une effrayante croix sur le monde et sur soi (scandale et folie !), dont la banalité même et l'abrupte simplicité lui répugnent. Dépendance du pauvre et talentueux Jacques, aidé par de riches amateurs d'art qui lui achètent ses tableaux, et qui prétendent également lui montrer « la Voie ». Marché peu concluant mais logique : les mécènes ont beaucoup de devises à mettre à l'abri en Suisse, or Jacques a un passeport suisse, il peut franchir la frontière plus facilement que d'autres (on lui fournit même la ceinture adéquate 1) ; il n'a rien à perdre : il n'a rien. Moins que rien d'ailleurs, puisqu'à la veille du départ, il tombe gravement malade. Hôpital.

A Naples, dans sa chambre qui fut certainement un jour blanche — mais elle est désormais grise et sale —, seul et aux prises avec l'angoisse qui lui insuffle son vent froid dans l'âme,

171

Jacques réfléchit sur l'impitoyable destinée des hommes. Il a vingt quatre ans. Il crie toujours vers le « Dieu-Où ? », un cri désespéré. Aucune réponse. Il fait le point et médite sur sa courte vie. L'homme n'est pas bon, de nature, sinon comment expliquer le mal qu'il fait ? Il repense à tous ceux qu'il a connus, il tire des traits, il raye les mauvaises pistes : ses « amis » mécènes de Rome ? Non, leur marché invouable prouve qu'ils ne connaissent pas le Dieu saint à qui l'on peut faire entièrement confiance, car il ne trompe personne. Le maître qui prétend l'initier à « la Voie » ? Il ne résiste pas plus à l'épreuve du feu : il couche avec une autre femme que la sienne et feint l'indignation devant l'adultère ; c'est suffisant pour le discréditer, comme tant d'autres, dont Jacques lui-même, il le sait.

Restent le brave paysan suisse, les salutistes, et leur bon sourire, leur regard honnête et profond, leur apparente faiblesse sublimée par la victoire de « l'Agneau divin », le Christ dont ils se réclament. Et cette phrase : « Jacques, toi qui es juif, le jour où tu invoqueras ton Messie, où tu reconnaîtras en lui ton Sauveur et ton Dieu, sache qu'il a le pouvoir de te délivrer, de te sortir de la pire des impasses ; et ne pense pas ainsi abandonner la foi de tes pères, au contraire ! » Dans son lit, Jacques hésite. Puis il crie une nouvelle fois, tout au fond de lui-même, avec les promesses habituelles en pareille occasion envers ce-Dieu-s'il-existe-et-le-tire-de-là, opprimé par la claire conscience qu'il a désormais de la fragilité d'une vie en peau de chagrin.

Quand il sort de l'hôpital, encore titubant et peu sûr de lui, il choisit de gagner Nancy, où sa mère vit dans une banlieue voisine. Son oncle lui prête un appartement à Bar-Le-Duc. Au fond d'un tiroir, il retrouve une Bible qu'il lit avec avidité. Il songe partir en Israël, travailler dans un kibboutz, pour expier ses fautes pense-t-il. Mais quelques jours avant le départ, il se promène dans une rue de Nancy quand il voit une affiche à l'entrée d'une salle publique : « Jésus est le Chemin, la Vérité

et la Vie ». Intrigué par cette écrasante affirmation, il entre, pour voir. L'orateur du soir, un certain André Adoul, pénètre précisément au cœur du problème dont Jacques ne parvient plus à démêler toutes les données, par lui rassemblées en un inextricable nœud.

« Point de salut par l'effort de notre âme, dit André Adoul, par l'éclat de nos exploits, ou la valeur de nos « faire », mais par la foi en Celui dont l'âme fut parfaite, et l'œuvre une fois pour toutes accomplie ; retour vers le Père de tous les hommes, vers le Dieu créateur de la lumière et des couleurs. Jésus est la main de Dieu tendue vers les hommes, bons ou méchants, sans reproche aucun, sans attendre l'insuffisante rétribution de nos valeureux penchants. Ce bon fruit du « bien faire », sans être totalement absent ou inutile « avant », vient surtout « après ». Comblé de se savoir tant aimé, conscient que le prix de sa rançon, de cette culpabilité mal gérée fut payé par Dieu lui-même, l'homme se détourne instinctivement du mal qui l'a envenimé et tué... »

C'est simple, au fond, presque trop simple, pense Jacques en entendant ce discours sur la foi. Aucune fusion avec la divinité, comme on le lui a enseigné, aucune confusion possible entre le divin et l'humain, mais découverte, chaque jour renouvelée, d'un Dieu tout autre, d'un vis-à-vis généreux et infini qu'on ne se lasse pas de connaître, qui se plaît à nous combler de son incomparable bonté. Il faut donc un « avant », et un « après », un changement que Jacques, plus tard, appellera aussi « conversion », mais avec une extrême prudence, parce que le mot le gêne. C'en est une pourtant, authentique. Mais, comme nous, il lui préfère l'hébreu « téchouva », retour. Ce soir-là, comme pour René Bloch autrefois, ou Leibj, Paul, Victor ou moi-même, une vie nouvelle commence pour Jacques...

Mais il ne peut échapper au vertige que nous avons éprouvé avant lui. Il contemple, comme s'il se trouvait au pied

173

d'une falaise abrupte, l'écrasante histoire de son peuple :
« Comment comprendre que nos sages, nos rabbins les plus perspicaces, les piliers de notre Tradition aient pu se tromper sur la personne de Jésus ? Impossible... » Jacques, seul devant les géants. Qui a raison ? Il est aimablement invité à fréquenter une yeshiva, quand bon lui semblerait, pour trouver la réponse et confronter sa foi nouvelle à l'ancienne. Mais comme Leibj l'a fait dans le désert, il relit les textes inspirés du Tana'h, la Bible hébraïque, jour et nuit, en demandant la lumière au Dieu qui ne ment pas. Il acquiert lentement la certitude, éprouvée par son entourage, que Jésus est bien le Roi promis à David, le Prophète annoncé par Moïse, le Sacrificateur — et le sacrifice lui-même — esquissés dans la Loi et les Prophètes, le Messie. En lisant le livre de la Nouvelle Alliance, ce livre que nous nous entêtons à répandre en tous lieux, il apprend que d'autres sages, des scribes, des « grands » du peuple d'Israël ont aussi cru en ce Messie. Le mur est moins haut. Reste encore un problème de taille : les chrétiens. Qui croire, dans ce dédale de clochers, ce labyrinthe théologique, ce foisonnement de couleurs d'une toile étrange qu'on appelle confusément « l'Eglise » ?

Il arrive que l'on regrette ces gestes qui, sur le moment, sont peut-être nécessaires. Jacques est d'un tempérament entier, et j'admire son indignation devant le compromis, devant les demi-mesures. Quand il saisit la grandeur, la solennelle majesté du Dieu d'Israël, il ne tolère plus aucun des « dieux » anciens qui ont occupé tout son être. Il croit alors bon de détruire, en les brûlant, toutes les toiles qu'il a en sa possession. De cette époque, il ne reste que des tableaux dispersés dans des collections privées, sauf un qui lui fut redonné plus tard par l'un de ses amis ! Pendant treize ans, il ne reprend jamais le pinceau et les couleurs. Il a peur de vouer à nouveau sa vie à « l'art pour l'art », cette religion des temps modernes. Bien sûr, ce n'est pas contre l'exercice de l'art qu'il s'indigne, mais contre l'art érigé en idole, qui a accaparé toutes ses forces pendant près de dix ans.

174

Quand j'apprends son histoire, je songe aux prophètes d'autrefois, à Elie bravant les rois, les princes et le peuple infidèles, les prêtres d'un Baal ou d'une Astarté ; au roi Josias retrouvant la loi de Moïse, soudain conscient de l'ampleur de la trahison d'Israël envers son Dieu, et qui fait brûler les statues des faux dieux, qui appelle son peuple à ne plus consulter les devins ou les astrologues : il est désormais sûr que ces procédés révèlent seulement une abominable (disait déjà Moïse) non-foi en l'indéfectible fidélité de Dieu ; que cela revient à trahir le Tout-Puissant dont la sagesse et l'amour peuvent guider sans faille nos lendemains, même douloureux. Il faut des hommes de cette trempe pour remettre les choses en place, des hommes pour qui la « nuque raide » n'est pas toujours un piège, mais parfois un bienfait ! Jacques leur ressemble. Et dans son amour de la vérité, guidé par d'aussi impératifs absolus inhérents à sa personnalité, il veut se forger une idée saine de la chrétienté.

Il s'immerge totalement dans ce nouveau monde : d'abord chez des amis pentecôtistes, puis six mois dans l'hôtellerie d'un monastère trappiste, à Oelenberg, près de Mulhouse ; et cinq mois chez des Bénédictins, dans la forêt des Landes, à Pontenx-Les-Forges. Il entreprend enfin des études, dans un institut biblique... protestant évangélique ! Il en sort pasteur, et marié avec une femme d'un peuple cousin : Reine est arménienne.

Au cours de ses nombreuses pérégrinations, il a compris qu'au sein de toutes ces églises se trouvent des chrétiens sincères et dignes de ce nom, mais qu'aucune ne garantit une exemplaire et absolue mise en pratique de la foi : « On reconnaîtra l'arbre à son fruit... » Il préfère toujours, quand il parle de sa position, employer l'expression « Juif messianique ». Sans refuser absolument le mot chrétien, ce qu'il affirme aussi être à part entière — à condition d'en préciser le sens —, Jacques ne supportera jamais l'infamante locution de « Juif converti ». Douceur, donc, de l'adjectif « messianique », synonyme de chrétien.

Il devient tour à tour vendeur bénévole du journal de l'Armée du Salut, libraire sur les marchés alsaciens, puis infatigable orateur dans les églises : son désir le plus cher est d'inviter les chrétiens à prendre conscience des racines juives du christianisme, de l'inconfortable situation actuelle des Juifs dans l'Eglise, de la nécessité d'être attentif à leurs besoins spécifiques, à leur attente après tant de siècles d'incompréhensions et de violences.

Un lien ténu maintient cependant Jacques en contact avec le monde de la peinture. Pendant quelques mois, il travaille pour une galerie dirigée par Pierre Loeb, à Paris. Lors d'une discussion, Jacques mentionne son passé d'artiste peintre. Après plusieurs échanges avec Pierre Loeb et sa secrétaire, Nane Stern, il fait connaissance d'un peintre juif, Jean de Gaspary, qui l'encourage à reprendre le pinceau et lui propose même, avec une générosité touchante, sa maison garnie d'un agréable jardin, et son atelier, pendant les mois d'été.

Jacques hésite, comme l'ancien alcoolique devant un verre de vin : il redoute d'être à nouveau pris par la passion. Il cède enfin, et accepte d'occuper la maison du peintre pendant trois étés de suite. Il espère d'abord véhiculer un message religieux par la peinture. Mais il abandonne rapidement cette idée, au profit d'une expression plus libre, plus abstraite aussi, qui refléterait davantage son état d'âme, l'intensité et la qualité de sa communion avec Dieu, une sorte d'impressionnisme abstrait pétri de sentiments spirituels. Il expose à nouveau aujourd'hui des toiles plus récentes.

La peinture ne reprendra pourtant jamais la place qu'elle occupa auparavant dans sa vie. Il est bientôt invité à prendre la direction d'un journal mensuel, le « Berger d'Israël », destiné en premier lieu aux Juifs messianiques d'Europe francophone. Et si certains de ses amis constituent une assemblée aux couleurs juives, Jacques, par son vivant témoignage et son ensei

176

gnement persévérant, exerce une profonde influence dans les églises qu'il visite encore aujourd'hui.

Ensemble, les uns et les autres travaillent sans relâche pour accomplir ce patient labeur, cette remise à l'honneur d'une identité juive malmenée depuis près de vingt siècles, dans une Eglise qui avait oublié l'avertissement « prophétisé » par l'apôtre juif, saint Paul, et dont nous restituons ici la teneur en une traduction libre et paraphrasée : « Si toi, non-Juif, tu es aujourd'hui greffé — par ta foi au Messie Jésus — sur l'Olivier jardiné par le Dieu d'Israël, ne te laisse pas monter l'orgueil à la tête, au point de mépriser, de haïr les Juifs (en particulier ceux qui n'ont pas cru en ce Messie) ; car toi aussi, tu peux défaillir, et dans ce cas, tu seras aussi retranché de l'Arbre. Alors, ne sois donc pas hautain ou véhément (« ils ont tué le Christ ! »), sois donc rempli de respect envers Dieu, d'humilité envers tes semblables (toi aussi tu l'as tué, en un sens)... Si tu es sûr de la bienveillance de Dieu envers toi, sois aussi le canal de cette bienveillance envers les hommes et les femmes qui t'entourent, juifs ou non... » (Epître de Paul aux Romains, chapitre 11, versets 17 à 32).

j

i -lu début des années soixante, quand j'arrivai à Marseille, je ne jouissais pas encore de me savoir moins seul dans cette foi marginale parmi les miens. Je ne connaissais ni Paul, ni Jacques ; René Bloch était mort, et Leibj habitait désormais à Paris. Je continuai donc, seul, à distribuer mes Nouveaux Testaments, à aider les familles dans le besoin, à visiter mes nouveaux amis de Marseille. Le foyer d'accueil sur lequel j'avais compté m'avait été refusé, pour des raisons hélas peu avouables : nos nuques —juives ou non — étaient encore trop raides !

Ma solitude ne fit qu'augmenter, quand ma si précieuse Adeline nous quitta, en d'amères souffrances — d'un cancer — quatre ans après notre arrivée en France. Nous avions reçu une jeune femme, Valérie, venue nous aider dans notre tâche. Elle était repartie bientôt, pour se marier. La vie ! Mais elle était revenue avec son mari, pendant un temps. Ma fille et mon gendre avaient à leur tour quitté le Maroc, juste avant la mort d'Adeline, pour nous rejoindre. Mon gendre, José, était l'un de mes anciens élèves, du temps où j'enseignais dans un Institut biblique à Tanger. D'ailleurs, à Marseille, l'essentiel de mon activité consistait à corriger des cours bibliques par correspondance.

J'avais retrouvé Jean, mon menuisier de Casablanca, et nous avons participé ensemble aux débuts d'une assemblée évangélique dans un quartier de la ville. Mais après la mort d'Adeline, rien ne m'attachait plus à la cité phocéenne. Je me remis donc à voyager, en France, en Espagne et au Portugal. Puis je déménageai à Nice, en 1972, où je devais me marier avec ma seconde femme : Mireille. Nous nous étions rencontrés à Paris, mais Mireille connaissait l'Algérie aussi bien que moi : c'est là qu'elle avait toujours vécu avant de venir en France. Elle était également parente avec René Bloch, certes par le biais d'une alliance compliquée, mais tout cela nous avait rapprochés. Mireille devint ma compagne de voyage, pendant de très longs kilomètres qui s'allongent encore aujourd'hui.

Je retrouvai bientôt une occupation à ma convenance. On m'appelait au Danemark, où s'étaient réfugiés de nombreux Juifs expulsés de Pologne après la Guerre des Six Jours, ou mis à mal par les convulsions politiques que connut alors ce pays. Le Danemark avait été l'un des seuls pays d'Europe à s'être ouvertement opposé aux lois nazies : le roi, suivi par tout son peuple, avait énergiquement refusé la discrimination antisémite ; ensemble, ils avaient manifesté avec courage leur mécontentement lors d'une marche publique dans les rues de la capitale. Cette attitude sauva les Juifs du Danemark pendant la seconde guerre mondiale, et il était normal que leurs coreligionnaires cherchassent refuge dans ce même pays au cours des années suivantes. Une organisation chrétienne, qui venait en aide aux réfugiés, nous avait contactés pour nous occuper des Juifs polonais. Avec Leibj, nous sommes allés sur place, pour assister à une conférence du directeur de cette organisation ; il s'appelait Nathaniel Hirsch...

Cet homme, né en Lithuanie au siècle dernier, émigra au Danemark, peu après son frère aîné, pour fuir les pogromes russes. Il rencontra alors des Juifs chrétiens, mais il se rendit rapidement en Norvège pour chercher du travail. C'est en

lisant la Bible, et le Nouveau Testament donnés par ses amis danois, qu'il fut progressivement convaincu que Jésus était le Messie de son peuple. Puis il rencontra providentiellement un autre Juif messianique qui l'aida à ne pas avoir honte de sa foi, mais à l'exprimer ouvertement sans craindre les remarques désobligeantes.

Il suivit alors un cycle d'études de théologie, puis il revint au Danemark pour retrouver sa famille, qui le rejeta d'abord. Il aida les Juifs démunis qui ne cessaient d'affluer dans ce pays, et il entreprit bientôt de leur apprendre le danois pour faciliter leur intégration dans la vie sociale. Il organisa enfin des camps de vacances pour les familles les plus pauvres. Mais il lui manquait un compagnon, juif comme lui et croyant en Jésus, capable de parler yiddish et polonais pour accomplir ce travail qui l'absorbait corps et âme. Il fut alors convenu que je viendrais régulièrement à Copenhague pour les aider. Leibj s'engagea également pour un temps, mais il se désista assez vite pour concentrer son effort sur Paris.

Pour éviter de trop longs déplacements, nous crûmes bon de déménager à Paris. Je poursuis cette même activité, qui s'est étendue aux pays de la Scandinavie, aujourd'hui à peine ralentie par les récents bouleversements survenus en Europe centrale. En Suède, j'ai retrouvé des Juifs originaires de Lodz, dont certains sont tailleurs comme je le fus autrefois, mais qui portent, sur leur bras, un numéro tatoué indélébile... Sur leur demande, je continue de leur offrir non plus seulement des Nouveaux Testaments bilingues, mais aussi des Bibles en yiddish ou en hébreu.

A part quelques incursions répétées en Espagne et au Portugal, trois faits majeurs vinrent encore bousculer mon existence, en douceur, sur mes vieux jours.

Trois voyages, encore. Trois pays. Israël d'abord, en 1971 et dans les années quatre-vingt. Je suis parti, la première fois,

de Marseille, en bateau. Les quatre jours de voyage jusqu'à 'Haïfa, via Chypre, me parurent interminables : j'avais hâte de voir le pays de mes ancêtres ! Il n'est pas de mots suffisants pour décrire mon émotion quand j'aperçus se profiler, au loin, les hauteurs massives du Mont Carmel. Je pleurai.

Vingt-cinq ans avant notre arrivée, un bateau désormais célèbre, rebaptisé l'Exodus, était parvenu jusqu'à ces côtes tant attendues et rêvées. Des milliers de rescapés des camps de la mort, des hommes et des femmes, des enfants et des vieillards, s'étaient entassés clandestinement dans un cargo de fortune dans le port de Sète, en France, pour gagner la Terre Promise. Mais les Anglais, présents dans cette Palestine dont ils avaient la charge, avaient limité l'immigration des Juifs. La Grande-Bretagne, l'un des rares pays d'Europe où notre peuple fut épargné pendant la seconde guerre mondiale, allait se couvrir de honte dans l'affaire de l'Exodus : les soldats anglais arraisonnèrent le bateau au large de 'Haïfa, puis ils l'obligèrent à faire demi-tour et l'escortèrent jusqu'à Marseille.

A bord, privés bientôt du ravitaillement nécessaire à leur survie, les malheureux passagers durent se rendre aux autorités. Ironie de l'histoire : ils furent envoyés en Allemagne, près de Hambourg, dans des camps de transit. Plus tard, ils durent encore faire escale à Chypre, toujours logés sous tente, avant de gagner le petit pays déjà déchiré par sa première guerre, dès le jour de son indépendance.

Comment ne pas songer à tous ces événements? Comment rester insensible en découvrant le Mont Carmel qui domine 'Haïfa ? Du haut de cette montagne, Elie avait défié les faux dieux et montré sa foi au Dieu d'Israël, il avait aussi vu le premier nuage chargé d'une eau espérée après trois ans et demi de sécheresse. 'Haïfa, cité des Juifs rescapés de l'impitoyable génocide, qui leur offre le repos sur ses plages, le travail dans son industrie et son port.

Israël ! Je pris plaisir à découvrir ces paysages anciens et nouveaux. Le Néguev, parcouru en de mémorables moments par les enfants d'Israël délivrés de l'esclavage en Egypte : quarante ans d'attente, pour n'avoir pas eu confiance en leur Dieu pourtant infailible ; désert toujours silencieux et solennel, parsemé de kibboutzim verdoyants et fructueux, irrigué par l'eau — capturée et détournée — du paisible Jourdain.

L'antique port d'Elath, sur la Mer Rouge, sa faune marine bigarrée qui célèbre la gloire de Dieu, à sa manière, sous le regard des perpétuels estivants. Et la verte Galilée, paysage-mémorial encore relativement épargné par la civilisation, son lac délicieux sous le sévère Golan, ou le majestueux désert de Judée, tous deux parcourus un jour par le plus grand des prophètes, le roi des rois en son humble mise, par Jésus le Messie. « Galilée des Gentils » désormais partagée par les Juifs qui l'ont cultivée depuis un siècle, les ardents colons d'Europe centrale et leurs petits-enfants, dont les prouesses agricoles et technologiques sont aujourd'hui convoitées et exportées.

Je conserve un souvenir particulièrement profond de ce pays, car il fait partie intrégrante de l'histoire de mon peuple. Israël ! Terre autrefois foulée par Abraham, Isaac et Jacob à qui Dieu avait promis une contrée dont ils n'avaient vu — et possédé — qu'une humble part, un champ avec une caverne creusée à même la roche, une sépulture. Israël ! Royaume gouverné, en l'an mille avant Jésus, du nord au sud (de Dan à Beersheva !) par le Roi David puis son fils Salomon, depuis une capitale que j'allais découvrir — malgré l'anarchie des chauffe-eau solaires et la forêt d'antennes de télévision ! — les yeux toujours embués : Jérusalem.

Je songeai alors aux chevaliers croisés qui fuyèrent leur terroir sans cesse disputé, la médiocrité d'une foi et d'un honneur dépréciés, pour en reconquérir de soi-disant plus neufs et plus glorieux, en orient, à Jérusalem ; dans un bain de sang. Les pauvres, nourris de chimériques espoirs, les suivirent avec

passion, souvent sans atteindre le but. En route, ils décimèrent de nombreuses communautés juives sur leur passage, hommes femmes et enfants. S'ils se montrèrent en certains points remarquables dans leur élan, les croisés n'en furent pas moins trompés d'emblée par les illuminés qui prêchaient la reconquête d'un tombeau vide, et d'un royaume que Jésus n'avait pas revendiqué pour sien, sur cette terre, nulle part. Au contraire, il avait condamné l'usage de l'épée chez ses disciples désireux de le défendre, ou de justifier leur foi en lui. Le pauvre Pierre l'avait appris à ses dépens, dans le sombre jardin de Gethsémani.

Israël jadis décadent, averti par les prophètes Esaïe ou Jérémie, détruit et déporté par les farouches Assyriens et Babyloniens au huitième et sixième siècle avant la venue du Messie Jésus ; Israël, habité et reconstruit par Esdras et Néhémie, consolé par la mansuétude de son Dieu qui ne tolère pas le mal, mais qui sait pardonner.

Et je voyais maintenant la muraille crénelée de la vieille ville de Jérusalem, érigée ou rénovée au seizième siècle par le Turc Soliman le Magnifique ; la porte de Sion, criblée comme une pierre calcaire longtemps exposée aux intempéries, qui portait encore les stigmates des combats de 1948, ou de six longs jours, en 1967. Trois quartiers, dans la vieille ville : juif, musulman et chrétien...

Israël offert, en 1947, par les nations qui l'ont occupé pendant de longs siècles, aux fils d'Abraham, juifs et arabes. Deux états, l'un juif l'autre palestinien, aux frontières qu'on eût dit tracées par un aveugle. Joie pour les uns enfin pourvus d'une patrie après l'errance bi-millénaire, refus pour les autres. Mécontente, crimes. Kibboutzim dévastés, colons juifs massacrés par les Arabes. Deïr Yassin, un village arabe, des hommes, des femmes et des enfants, assassinés par des extrémistes juifs trop impatients d'avoir leur état. A Munich, en 1972, les Jeux Olympiques : onze Israéliens tués par un commando palestinien ; l'année suivante, la guerre, le jour de Yom Kippour :

deux armées arabes lancées, au nord et au sud, contre le petit état hébreu qui fait silence, qui chôme, qui prie ce jour-là. Un rayon de soleil en 1979, un accord, une frontière, Camp David : la paix est signée avec l’Egypte. Et depuis, la guerre du Liban, les attentats, les pierres, les scuds irakiens...

Israël déchiré : Jésus aurait peut-être pleuré, aujourd’hui, en contemplant la ville contestée depuis les hauteurs de Gilo ; depuis ce quartier magnifique en sa parure de pierre blanches rosies par le soleil couchant, qui surplombe l’antique cité noyée dans la nouvelle — immeubles du monde entier —, qui domine, adossée à l’une des collines arides de Judée, une bourgade aux allures arabes : Bethle’hem. Jésus pleure, comme autrefois Rachel sur ses enfants... Juifs et Palestiniens, deux peuples, aimés de Dieu comme le sont tous les hommes, pour une terre, trop exigüe, semble-t-il...

Depuis des siècles, à Jérusalem, on se dispute un quadrilatère que le monde tient aujourd’hui sous son regard inquiet. Mais ce n’est pas seulement sur cette montagne, disait le Sauveur, ou sur une autre — en Judée, en Samarie, ou ailleurs —, que l’on doit adorer le Tout-Puissant. Notre adoration ne doit pas être encombrée de cette pesanteur physique ; elle doit être vraie, et donc spirituelle, mue par cette pesanteur morale dont l’admirable philosophe, Simone Weil, disait « qu’elle nous fait tomber vers le haut »... De son trône élevé qui se dérobe à nos regards trop humains, de la Jérusalem céleste, Jésus se réjouit sans doute de voir des hommes et des femmes, Juifs et Arabes, prier ensemble le Dieu éternel en son nom, en sa personne.

Ce sera pour moi le plus grand choc de mon plus grand voyage : à Jérusalem, à Haïfa, à Tel-Aviv, à Tibériade, partout dans le pays, des Juifs partageaient cette même foi au Messie né à Bethle’hem. J’avais cru être le seul Juif — avec le pauvre René Bloch — à croire en l’Homme de Nazareth, un jour, avant la tempête nazie. Nous sommes des dizaines de milliers

dans le monde, et des tout petits milliers en Israël, malgré le plus barbare des épisodes de notre histoire... Parmi nous, aux Etats-Unis, en Europe ou en Israël, des rescapés des camps de la mort : Ra'hmiel Frydland, Eliezer Urbach, Rose Price... dont certains eurent le courage de pardonner à leurs bourreaux qui imploraient personnellement leur clémence, quand ils furent terrassés et transformés par l'amour du même Messie. Cela tient du miracle. « Si cette œuvre dure », disait le sage Gamaliel...

A la faveur de ce mouvement récent — ce retour des Juifs à la foi en Jésus — fut créée l'Alliance des Juifs-Chrétiens, dont une branche vit bientôt le jour en France. Cette association, qui avait pour but de nouer des liens entre nous, et de rendre plus harmonieuses les relations avec les églises, deviendra bientôt (en 1980) l'Alliance Française des Juifs Messianiques. J'en suis toujours le vice-président ; je n'ai jamais voulu dépasser cet honneur, je ne suis pas fait pour ces choses trop compliquées ! Mais j'ai eu l'immense privilège de visiter d'autres Alliances à l'étranger, toutes membres d'une Alliance désormais internationale (depuis 1983), aux Etats-Unis notamment où je devais découvrir l'un des rassemblements de Juifs messianiques le plus dynamique de notre récente histoire.

Messiah College, près de Philadelphie, Pensylvanie, le 27 juin 1981. Nous étions près d'un millier, des Américains, des Canadiens, des Anglais, des Français et des Israéliens, de tous les âges. Pour nous — Jacques Guggenheim m'accompagnait — c'était une véritable découverte : nous avons prié, chanté, réfléchi ensemble avec des mélodies, des paroles, des références qui appartenaient à notre folklore traditionnel, ou récemment composées avec le souci de conserver nos « couleurs » culturelles. On pouvait observer, parmi nous, une très grande diversité de comportements : les uns portaient une kippa, la calotte que nous mettons sur la tête, et priaient en revêtant le talith, le châle de prière ; d'autres ne possédaient ni l'une ni l'autre.

Plusieurs demeuraient assez scrupuleux quant à l'observance des règles alimentaires, mais pour nombre d'entre nous, cela ne revêtait pas une importance particulière. A peu près tous reconnaissent être circoncis ou circoncisaient leurs enfants : dans ce domaine, les disparités étaient plus rares. Liberté donc, à condition de concentrer notre effort sur l'amour dû à notre Dieu et nos semblables.

Nos attitudes différaient en fonction du milieu duquel nous étions issus, assimilé, orthodoxe, ou de toutes les sensibilités intermédiaires possibles ! Cependant, nous avions tous une conscience plus aiguë de notre identité juive que par le passé. Le danger qui nous guette peut-être, et qui fut hélas fatal à quelques-uns d'entre nous, serait de monter en épingle cette réalité, de nous enfermer sur nous-mêmes sans plus cultiver aucun lien avec les non-Juifs, de nous considérer comme « supérieurs ». Mon cher Leibj avait dangereusement frôlé ce précipice vers la fin de sa vie, et nous avons dû en parler très sérieusement, comme l'apôtre Paul l'avait fait envers saint Pierre qui glissait sur cette même plaque d'argile.

Le mouvement de balancier, bien connu quand les situations extrêmes le favorisent, représente un risque véritable. Que l'on nous ait privés de notre âme, dans l'Eglise, pendant des siècles, est une indéniable réalité. Mais doit-on aller plus loin que cette reconquête de notre véritable visage, aujourd'hui accomplie ou en cours d'accomplissement ? Et n'est-il pas vrai qu'être juif, c'est avant tout, selon les critères bibliques, entrer dans l'alliance — désormais nouvelle et éternelle — que Dieu nous propose ?

Nous sommes donc juifs, et fiers de l'être, sans honte, mais sans orgueil. Il nous suffit d'être reconnus comme tels par nos frères non-juifs, sans plus risquer l'assimilation pure et simple, ou le séparatisme, pour que le Corps que nous formons ensemble ne soit pas atrophié. Combien il est difficile de trouver l'équilibre ! Des rassemblements comme celui de Messiah College, où nous entendîmes à peu près ces mêmes propos,

doivent nous y aider. Nous avons bon espoir, quand bien même tout ne serait pas encore gagné : comme au premier siècle, certaines tensions subsistent dans l'Eglise universelle. Il faut redoubler d'efforts !

Quand je visitai mes frères aux Etats-Unis, cette organisation était alors en pleine mutation. Depuis un siècle, le nombre de Juifs messianiques augmentait avec régularité, mais le mouvement avait gagné de l'ampleur à la fin des années soixante, quand de nombreux jeunes Juifs l'avait découvert sur les campus universitaires alors survoltés. Il fallut moins de dix ans pour que le désir de créer une structure nouvelle et mieux adaptée à ces nouveaux croyants devienne une réalité.

Aujourd'hui, en 1991, on dénombre aux Etats-Unis entre quatre-vingt et cent mille Juifs messianiques, dont une partie, renforcée par des chrétiens non-Juifs intéressés par cette démarche, s'est jointe aux *assemblées messianiques* nouvellement constituées, surtout dans les quartiers à forte densité de population juive. Les autres, encore très largement majoritaires, ont préféré demeurer membres des différentes communautés chrétiennes, plutôt protestantes. En France et en Europe, nous souffrons d'être relativement marginaux, et peu connus, ou seulement reconnus ! Nous sommes toujours, de la part de nos parents juifs, l'objet d'une certaine suspicion dans notre pays plus proche du théâtre de l'infâme génocide, des souffrances multi-séculaires que nous avons endurées. Les non-Juifs ont parfois du mal à accepter ou comprendre notre présence, et cette attitude, en occident, trahit la faiblesse d'une foi chrétienne qui s'étiole, dépassée par une conquête intellectuelle et scientifique dont elle aurait dû être le fer de lance, mais qu'elle a négligée, ou empêchée ; en lui léguant toutefois, consciemment ou non, ses valeurs morales aujourd'hui bafouées. Piètre confortable avenir...

Heureuses et noires années, en cette dernière décennie où des divergences d'opinion troublèrent nos relations. Nous

prenions malgré tout plaisir à nous retrouver, à cultiver notre foi au Messie « Yeshoua ».

Tristesse insondable, qui se prolonge, quand Leibj nous quitta définitivement pour rejoindre, dans la paix, une autre patrie que je ne puis vous décrire ; le royaume des cieux, disait Jésus. J'éprouve une immense joie à voir mes frères réunis en une même foi dans le monde entier, deux centaines de milliers peut-être, une joie presque sans faille. N'était l'incompréhension de mes frères de sang, dont certains nous refusent jusqu'au droit d'exister, elle friserait la perfection ; mais ce serait sans tenir compte d'un dernier coin d'ombre...

1987 : un voyage encore, obligé, en Pologne. Que dire ? Nous gagnâmes Copenhague, puis la Suède où nous traversâmes la Baltique pour rejoindre Gdansk. Fouille sévère à la frontière : Jean-Paul II rendait visite à son pays natal ; tous les touristes étaient suspects. Je ne lui en voulais pas, pourtant. Seulement reconnaître l'horreur, qu'une courte prière à Majdanek n'a certainement pas exorcisée. En 1946, un an après la révélation du génocide, à Kielce, un pogrome fit quarante-deux morts... A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'actuel président polonais, Lech Walesa, est en Israël pour demander pardon à la nation juive, au nom de son peuple et de son pays. Il faudra, plus que des paroles, de véritables fruits après cet — appréciable — amendement, pour nous convaincre et combler les fossés qui nous séparent. L'antisémitisme, en Pologne, est encore loin d'être extirpé des cœurs.

Le Vatican ne reconnaît toujours pas l'existence de l'état juif. La grande église a toutefois un cardinal juif polonais, Jean-Marie (Aaron) Lustiger, archevêque de Paris, qui n'oublie pas ses origines, qui a perdu sa mère dans un camp de concentration ; le même, peut-être, que celui où ma sœur...

Nous visitâmes trois villes : Varsovie, où l'un des plus éminents responsables des communautés juives de ce pays nous fit part de son désarroi : les Juifs se sentent seuls. Cracovie et

son vieux quartier, autrefois noir de lévites et de casquettes, aujourd'hui désert. Une femme entre deux âges se trouvait là, une Américaine : son père était mort dans le ghetto de Lodz, il aurait eu mon âge. Elle pleurait.

Lodz, enfin, ma maison grise, seule pour témoigner de mon passé, monument insignifiant et sans valeur, mais si précieux pour l'inconnu que j'étais dans cette rue peu fréquentée. Avec un chirurgien et sa fille, avertis par un ami de ma présence en ce lieu, nous évoquâmes des souvenirs. Je leur racontais mon histoire, mon enfance, mon départ...

Reste une chanson d'un autre monde, d'un autre âge, écrite en yiddish avant le désastre de la Shoah, des paroles, un prénom :

*Dans la ruelle, au loin, une maison, silencieuse ;
Au dernier étage, là, habite ma douce Reisele chérie.
Je viens, chaque soir, je rôde autour de la maison,
J "appelle, je crie : « Reisele / Viens ! Viens ! Viens ! »*

*La petite fenêtre s "ouvre, la vieille demeure s "éveille,
Et bientôt les rues silencieuses résonnent,
C "est la douce voix de ma Reisele :
«Attends un petit peu, mon bien-aimé,
Je serai bientôt prête !
Fais encore le tour de la maison,
Une fois, deux fois, trois fois ! »*

Alors je m "en vais, joyeux, en chantant...

J'ai fait le tour de ce monde, je n'ai jamais revu Reisele. Si profonde qu'elle soit en ce jour, ardente et savoureuse, ma joie est donc encore assombrie : le monde de notre enfance a disparu...

La vie me sourit toujours — une faveur —, éclairée par un amour divin que l'éternité même ne pourra jamais entamer : j'ai confiance en Celui qui a promis d'essuyer toutes nos larmes, un jour...

Epilogue

JL J[illel Pokrzywa est toujours l'actuel vice-président de l'Alliance Française des Juifs Messianiques. Il continue de voyager partout où il est invité pour parler de sa foi encore mal perçue et acceptée, à Buenos Aires, Saint-Petersbourg, Londres, Copenhague, Oslo, Philadelphie, Jérusalem... Il a quatre-vingt-huit ans. Il partage son temps avec sa nombreuse famille, enfants, petits et arrière-petits enfants. Il monte encore, seul et sans canne malgré les assauts chirurgicaux répétés sur ses genoux, les marches qui mènent à son appartement ! Ce trop bref rappel — Hillel n'apprécie guère les éloges — suffit pour être éloquent...

Que penser, après avoir suivi l'extraordinaire cheminement de cet homme en un siècle aussi troublé ? Il faut beaucoup d'amour pour vivre à en donner l'envie de vivre et d'aimer. Cet amour reste à prouver. Réel pourtant, mais souvent discret, il échappe au regard trop superficiel. Il est un défi pour ceux qui s'en réclament, et nous en sommes, un défi presque impossible car la faiblesse de notre « aimer » n'est plus à démontrer. Mais un défi tout de même, car cet impossible, doublé de son « presque » trop humain, ne résiste pas à Celui pour qui — Il a payé le prix à cette fin — rien n'est impossible....

Glossaire

Note : Les mots en italiques ci-dessous sont expliqués dans ce glossaire.

Alya : litt. « montée » ; terme employé par les émigrants juifs qui « montent » vers la Terre Promise, qui vont s'installer en Israël.

Ashkénazes : Juifs originaires d'Europe centrale et occidentale, qui se conforment aux rites traditionnels de ces contrées.

Baal darshan : conteur populaire, et commentateur de la Bible hébraïque.

Bar-mistva : litt. « fils du commandement », garçon qui atteint sa majorité religieuse, à treize ans. Désigne aussi la cérémonie religieuse célébrée ce jour-là.

Beigele'h : couronne grillée saupoudrée de sel et garnie de saucisses.

Bube : mot yiddish : « Grand-mère ».

Bund : le plus important des partis socialistes juifs, fondé en Russie en 1897.

Cabale : tradition mystique et ésotérique juive.

Cacher : conforme aux exigences rituelles ; propre à la con-
sommation.

Evangelique (Mouvement) : courant au sein du protestantisme,
fondé sur l'autorité et l'inspiration divine de l'Ecriture Sainte,
la Bible, reconnue comme norme absolue de foi et de vie.

Gaon : titre honorifique attribué à des rabbins célèbres.

Gentil : litt. « étrangers, païens », les non-Juifs.

Goy - Goyim : litt. « peuple (s) », les non-Juifs.

Guemara : commentaire rabbinique de la *Michna*, partie du
Talmud.

Guezel : ouvrier ayant accompli son temps d'apprentissage.

Haggada : récit de la sortie d'Egypte du peuple d'Israël, lu le
soir de Pâque au cours du *seder*.

Hallel : psaumes (113 à 118) de la Bible récités certains jours
de fête.

Hara : litt. « cité », village ou quartier juif de Tunisie.

Haskalah : litt. « lumière », mouvement philosophique visant
à intégrer les Juifs dans la culture européenne, inspiré par le
philosophe juif allemand Moïse Mendelssohn.

Hilloula : litt. « noces », fête religieuse célébrée à l'occasion
d'un pèlerinage sur la tombe d'un rabbin célèbre ou considéré
comme « saint », en Afrique du Nord.

'Haleh (= 'halah) : pain tressé du *shabbat*.

'Hamets : produit fermenté, interdit pendant la fête de
Pessa 'h.

'Hassid - 'Hassidim : litt. « pieux », Juif(s) adhérant au *"hassidisme*.

'Hassidisme : mouvement religieux au sein du judaïsme, fondé en Pologne au XVIII^e siècle par Israël Ben Eliezer (Baal Shem Tov) ; les 'hassidim, influencés dans leur doctrine par la Cabale, se regroupent autour d'un *rabbin* ou d'un *tsadik* auxquels ils attribuent un pouvoir surnaturel et une autorité particulière.

'Hazane : chantre, ministre officiant à la synagogue.

'Heder : école primaire juive en Europe centrale.

'Houmash : ensemble des cinq premiers livres de la Bible ; cf. *Torah*.

Kelbasa : charcuterie polonaise, à base de porc ; saucisse.

Kiddoush : litt. « sanctification », bénédiction prononcée lors des repas du shabbat et des fêtes.

Kippa : couvre-chef ou calotte portés par les hommes.

Kitl : linceul mortuaire (= sargueness).

Kohélet : nom de l'auteur du livre « Kohélet », l'Ecclésiaste, dans la Bible.

Kol Nidrei : litt. « tous les vœux », prière d'annulation des vœux non-accomplis pendant l'année écoulée, et prononcée la veille de *Yom Kippour*. Nom donné à l'office inauguré par cette prière.

Ladino : dialecte judéo-espagnol.

Lern Yingl : nom donné aux apprentis lors de leurs deux premières années de formation.

Lévite : vêtement masculin, sorte de redingote noire.

Marrane : Juif espagnol ou portugais converti de force au catholicisme au temps de l'inquisition. En général, les marranes continuaient de pratiquer en secret les rites judaïques.

Matsa -Matsot: pain(s) sans levain consommé pendant les huit jours de *Pessa "h*.

Mella'h : quartier juif en Algérie ou au Maroc.

Meshumed : litt. « effacé », maudit ; désigne l'homme ou la femme rejetés hors de la communauté juive, en particulier à la suite d'une conversion à une autre religion.

Michna : litt. « enseignement, répétition », loi orale compilée par Juda ha-Nassi vers 200 après J.-C. Partie du *Talmud*.

Mikvé : bain rituel.

Mimouna : fête célébrée le dernier jour de *Pessa "h*, au Maroc.

Mitnaguedim : litt. « opposants », nom donné aux adversaires du *"hassidisme*.

Mitsva -Mitsvot: litt. « commandement (s) », prescription biblique et talmudique ; par extension : bonne action.

Motsi : morceau de pain sur lequel on récite une bénédiction avant le repas.

Moussaf : office supplémentaire du *shabbat* ou des jours de fête.

Pentecôtiste (Mouvement) : courant issu du mouvement évangélique, qui met l'accent sur le « baptême du Saint-Esprit » mentionné dans le Nouveau Testament, dans le livre des « Actes des apôtres ».

Pessa'h : fête de la Pâque juive, qui dure huit jours (appelée aussi « fête des pains sans levain »).

Peyotes : longues mèches de cheveux sur les tempes, portées par les *'hassidim*.

Pilpoul : discussion talmudique.

Poaleï Tsion : litt. « les Ouvriers de Sion », parti ouvrier juif à tendance sioniste.

Pogrome : litt. « détruire entièrement », violente émeute souvent meurtrière à l'encontre d'une communauté juive.

Pourim : litt. « sorts », fête instituée par Esther pour commémorer la délivrance que connut Israël menacé d'extermination dans l'Empire Perse au Vème siècle avant J.-C.

Rabbin - Rebbe : autorité religieuse d'une communauté juive.

Rosh Hashanah : litt. « tête de l'année », fête du nouvel an juif.

Sanhédrin : Assemblée, conseil religieux et juridique juif.

Schnôrer : mendiant.

Seder : litt. « ordre », repas de la Pâque durant lequel on récite la *hagadda*.

Séfarade : litt. « Espagne », Juifs originaires d'Espagne, et par extension de l'ensemble des pays du bassin méditerranéen, qui se conforment aux rites traditionnels de ces contrées.

Shabbat : jour chômé, le samedi ; repos du septième jour de la semaine, qui dure du vendredi soir au samedi soir.

Shabbès-goy : non-Juif accomplissant pour les Juifs les travaux qui leur sont interdits le jour du *shabbat*.

Shoah : litt. « destruction », le génocide hitlérien.

Shofar : corne de bélier (rappelle le sacrifice d'Isaac) dont on sonne à *Rosh hashanah*.

Sho'het : abatteur rituel.

Shtetl : village d'Europe centrale où vivait une communauté juive.

Shtraïmel : chapeau rond orné, sur les bords, de queues de loutre ou de vison.

Shul : litt. « école », synagogue.

Souccot : litt. « tentes », fête des tentes, en commémoration du séjour du peuple d'Israël dans le désert du Sinaï, après la sortie d'Egypte.

Szmügler : passeur.

Taleth (= Talith) : châle de prière.

Talmud : commentaires et interprétations rabbiniques de la *orah*, comprenant la *Michna* et la *Guémara*.

'ana'h : acronyme pour *Torah* (la Loi) *Neviim* (les Prophètes) et *Kétouvim* (les Ecrits), désigne la Bible selon le canon hébraïque.

Techouva : litt. « retour », repentir, retour vers Dieu.

Tefilines : boîtes cubiques noires renfermant des textes de la Bible, munies de lanières en cuir, fixées sur la tête et l'avant bras gauche pendant la prière (= phylactères).

Tishebeov (= Tisha be Av) : litt. le « 9 du mois d'Av », jour de commémoration de la double destruction du Temple de Jérusalem (- 586 et + 70).

Torah : litt. « enseignement, loi ; la Loi (de Dieu) », ensemble des lois transmises par Moïse ; désigne aussi les cinq premiers livres de la Bible, le Pentateuque (voir *'Houmash*).

Tsadik : litt. «juste», homme considéré comme saint, chef vénéré d'une communauté 'hassidique.

Yebetze : pardessus, ou redingote en soie, portés surtout les jours de shabbat.

Yehudim meshi'him : Juifs messianiques, Juifs qui croient en Jésus comme Messie.

Yeshiva : école talmudique, séminaire rabbinique.

Yeshoua : nom hébreu de Jésus, signifie « Dieu sauveur ».

Yid : Juif.

Yiddish : dialecte à base d'allemand mais transcrit en hébreu, parlé par les Juifs d'Europe centrale.

Yom Kippour : litt. « jour des expiations », fête du grand pardon, correspond à la cérémonie décrite dans le Lévitique (chap. 16) ; jour où le sacrificateur entrait dans le temple et déposait le sang d'un animal sur le couvercle de l'Arche de l'Alliance, pour expier (couvrir/effacer) ses fautes et celles du peuple d'Israël. Actuellement, jour de jeûne.

Zaïde : mot yiddish : « Grand-père ».

Zman Yingl : apprenti dans sa troisième année d'apprentis sage.

Zemirot : cantiques, psaumes chantés en Europe centrale le jour du shabbat, ou lors des fêtes.

LES ÉDITIONS L.L.B. sont également connues

sous le nom de Ligue pour la Lecture de la Bible.

Cette association est présente aujourd'hui dans une

centaine de pays.

Outre les livres, les Éditions L.L.B. mettent à votre

disposition des publications destinées à faciliter la

lecture de la Bible, personnelle, en famille ou en

groupe.

*Si vous désirez des renseignements sur ses autres ouvrages,
adressez-vous aux bureaux L.L.B. de votre pays.*



Dans les pays et zones francophones s'adresser à :

France : 51, Bvd. Gustave André, BP 728, 26007 Valence Cedex

Belgique : Avenue Giele, 23 - 1090 Bruxelles

Suisse: 70, chemin de Bérée, C.P. 187 - 1010 Lausanne 10

Canada : 1701, rue Belleville, Ville Lemoyne-Québec J4P 3M2



Hillel Pokrzywa est né en 1904 dans une famille juive, à Lodz en Pologne. Après la Première Guerre mondiale, hanté par la crainte d’accomplir son service militaire, il choisit le salut... dans la fuite. Ce sera le début d’une longue série d’étapes, d’aventures souvent rocambolesques — et parfois tragiques —, qui le mèneront sur un curieux Chemin de Damas, du nord de l’Europe au sud de la Méditerranée. Ce sentier de la foi, qui fut aussi celui de ses lointains ancêtres, se poursuivra dans le monde entier, jusqu’à Jérusalem. En tout lieu, lors de voyages incessants, il se fait l’humble colporteur d’une Parole déjà ancienne — et cependant nouvelle —, pendant près d’un demi-siècle. Juif héraut, donc, pour qui l’errance est un bienfait, il continue de proclamer un message d’espérance à la façon des prophètes ou des apôtres. Il est aussi, parmi ses frères juifs *messianiques*, l’un des vétérans de ce mouvement de foi, aujourd’hui revivifié, où Juifs et non-Juifs marchent sur le même chemin, comme au premier siècle...



ISBN 2-85031-200-2